

Université de Montréal

Critique praxéologique d'une exposition sur le « vrai » visage de Jésus

Un essai de théologie *trash*

Par

Annie-Claudine Tremblay

Faculté de théologie et de sciences des religions

Mémoire présenté à la Faculté de théologie et de sciences des religions

en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

en théologie

option théologie pratique

Novembre 2011

© Annie-Claudine Tremblay, 2011

Université de Montréal
Faculté de théologie et de science des religions

Ce mémoire intitulé :

Critique praxéologique d'une exposition sur le « vrai » visage de Jésus
Un essai de théologie *trash*

présenté par :
Annie-Claudine Tremblay

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Olivier Bauer
président-rapporteur

Michel M. Campbell
directeur de recherche

Denise Couture
codirectrice

Guy-Robert St-Arnaud
membre du jury

Résumé

Ce mémoire s'inscrit dans la méthode de praxéologie pastorale. Il analyse en quatre temps la mise en œuvre d'une exposition picturale qui oppose une figure aliénante (conventionnelle et douceuse) de Jésus à une vision *trash* (c'est à dire subversive et provocante) qui se veut plus fidèle à l'évangile. Le premier temps (observation), qui présente le premier projet d'exposition ainsi que ses sources d'inspiration (personnelle, culturelle et artistique), amène à cerner deux problématique : la question de la vérité et l'orientation subversive (*trash*) du Jésus des évangiles. Le deuxième temps (interprétation) creuse tout d'abord la question de la vérité avec Hans Georg Gadamer, ce qui pousse à dépasser l'affirmation violente de la vérité du premier projet d'exposition pour le réorienter dans une perspective de questionnement. Par ailleurs, un modèle de dynamique *trash* permet de fonder la figure subversive et provocante de Jésus dans une relecture des évangiles, d'où un troisième temps (intervention) : l'amendement du premier projet d'exposition. En guise de conclusion, le quatrième temps (prospective) exporte des pointes de réflexion au-delà de l'interprétation concrète, à savoir au plan des questions de l'art et du public, du deuil de la vérité, de la dynamique *trash* et de la foi.

Mots-clés : praxéologie, théologie *trash*, dynamique *trash*, subversion, Jésus, Hans Georg Gadamer, art

Abstract

This dissertation is in line with what we call *praxéologie pastorale*. It analyses, in four cycles, the implementation of an exhibition which opposes an alienating figure of Jesus (smooth and conventional) to a trash vision of him (in other words subversive and provocative), if we are to be faithful to the Bible's inscriptions. The first cycle (observation), which presents the first exhibition project as well as the inspiring sources (personal, cultural and artistic), brings us to surround two problematics: the question of the truthfulness and the subversive orientation (trash) of the Bible's image of Jesus. The second cycle (interpretation) questions the truth with Hans Georg Gadamer, which brings us to surpass the violent affirmation of the truth of the first exposition project to reorient it into that of a questioning perspective. Furthermore, an example of the trash dynamic allows us to base the subversive and provocative figure of Jesus by rereading the Bible; hence the third cycle (intervention): the amendment of the first exhibition project. In conclusion, the fourth cycle (prospective) pushes the reflection beyond the concrete interpretation, namely, in regard to the arts and the public, the grief of the truth, the trash dynamic and the faith.

Keywords : *praxéologie*, trash theology, trash dynamic, subversion, Jesus, Hans Georg Gadamer, art

Table des matières

Introduction	1
A. La théologie <i>trash</i>	1
B. Présentation de la méthode de praxéologie pastorale	2
1. L'observation.....	2
2. L'interprétation	3
3. L'intervention	3
4. La prospective.....	3
C. Particularités de ma pratique de peintre.....	3
D. Plan du mémoire	6
1. Observation	6
2. Interprétation.....	6
3. Intervention et prospective	6
Chapitre 1 : Observation. Le projet et son contexte personnel et culturel	7
A. Observation du premier projet d'exposition	8
1. Les sources premières d'inspiration	8
2. Le premier projet d'exposition.....	10
3. Pointes d'observations	19
B. Le contexte d'émergence personnel	20
1. La religion jusqu'à ma majorité.....	20
2. La religion d'après ma majorité.....	23
3. Pointes d'observation.....	26
C. Parcours académique et pré-supposés.....	27
1. La faculté de théologie de l'université de Montréal	27
2. Pointes d'observations	29
D. Contexte d'émergence <i>trash</i>	30
1. L'anarchie appliquée	30
2. Délinquance et christianisme	31
3. La délinquance de Jésus	34

4. La culture <i>trash</i>	37
5. Pointes d'observations	39
E. Le contexte d'émergence culturel et artistique.....	40
1. Parcours et démarche artistique	40
2. Contexte dans l'histoire de l'art	41
3. Situer l'exposition	44
4. Pointes d'observations	45
F. Le contexte d'émergence en relation avec l'appréhension des sujets.....	45
1. Le Christ de l'imaginaire collectif	46
2. Le Jésus historique de controverse.....	47
3. Nature de l'opposition.....	48
4. Pointes d'observation	48
G. Relier les pointes d'observations	49
Problématisation	50
Chapitre 2 : Interprétation. Analyse des problématiques	52
A. Première problématique : la question de la vérité, l'herméneutique de l'exposition.....	52
1. La question de la vérité historique	53
2. La question de la vérité dans les œuvres	57
B. Deuxième problématique : Le Jésus des évangiles et la dynamique <i>trash</i>	61
1. Le <i>trash</i>	61
2. Lecture des évangiles	67
3. Comparaison au système catholique	79
4. Comparaison entre les deux modèles	86
5. Conclusion de l'interprétation	88
Chapitre 3 : Intervention et prospective	90
A. Intervention.....	90
Le second projet d'exposition.....	91
B. Prospective	99
1. L'art et le public	99

2. Le deuil de la vérité	100
3. La dynamique <i>trash</i>	103
4. La foi	106
Bibliographie	108
1. Études historiques sur la Bible et/ou féministes	108
2. Histoire de l'art	110
3. Autres références.....	110

Liste des figures

Figure 1 : Les deux interprétations du visage de Jésus en travail.	12
Figure 2 : « Le bain ».....	12
Figure 3 : « Les verres »	13
Figure 4 : « Traitement des parasites »	13
Figure 5 : « Le saint apprentissage du petit pot ».....	14
Figure 6 : Croquis du triptyque sur les menstruations.	16
Figure 7 : Détail du pastel sur la femme menstruée en judaïsme.	16
Figure 8 : Reconstitution selon J. Fleming (croquis ; vue en hauteur)	17
Figure 9 : Modélisation du système hiérarchique social du judaïsme au premier siècle et de l'impact de Jésus.	19
Figure 10 : Agression et contre-agression.....	62
Figure 11 : Espace trash prophétique.....	63
Figure 12 : Rejet final de l'impur.	63
Figure 13 : La dynamique trash dans les évangiles.	65
Figure 14 : Jésus selon les six auteurs principaux de la quête actuelle.	93

Remerciements

Je remercie en premier lieu mon directeur de recherche Michel M. Campbell pour sa patience, son accueil, son petit côté *space*, sa folie magnifique et son amitié. Par sa clairvoyance, il m'a permis de devenir une meilleure personne. Merci à ma codirectrice Denise Couture pour ses encouragements qui ont toujours su me redonner confiance. Merci à Marie-Josée Riendeau pour son écoute attentive, ses conseils et les beaux moments de rigolades, à Jean-Sébastien Carrier et à Martin Chartrand pour m'avoir grandement poussée et ce, de toutes les façons possibles, à finir ce mémoire ; merci encore à Martin Chartrand pour avoir fait la mise en forme du document et m'avoir accompagnée dans les démarches finales. Merci à Lamphone Phonevilay qui m'a dit que Gadamer pourrait s'avérer intéressant pour ma recherche. Merci à mes parents qui face à mes choix les plus farfelus n'ont jamais douté de mon bon sens et merci enfin à tous ceux et celles qui ont trouvé mon sujet de mémoire passionnant et m'ont poussée à le finir par leur hâte de le lire enfin.

Aux déchets.

*Le Christ ? C'est un anarchiste qui a réussi.
C'est le seul.*

Le Petit Robert
Sous Anarchiste (citation de Malraux)

*Arrêtes donc de vouloir « flusher » ce qui fait
pas ton affaire. Dans vidange, il y a vie
d'ange.*

Michel M. Campbell

*Ô Dieu grand protecteur des bêtes à croire
Dis-nous un mensonge
(...)
Quel est ce petit bruit ?
Un débris de baiser
Fracassant la mémoire
D'un(e) passant(e), là, dans l'existoire*

Richard Desjardins, *L'existoire*

Introduction

Ce mémoire de théologie pratique s'inspire de la méthode de praxéologie pastorale. Il propose une réflexion sur un projet et un processus de réalisation d'une exposition d'œuvres d'art. Dans un premier temps, tel qu'imaginé spontanément, le projet d'exposition conteste une certaine iconographie traditionnelle populaire qui présente un Jésus idéalisé échappant aux conditions de la vie humaine. En rupture avec cette compréhension, les œuvres proposent un Jésus historique délinquant, *trash*, subversif et incarné, parfois jusqu'à l'abject. Ce premier projet d'exposition qui comprend une vingtaine d'œuvres différentes pourra sembler agressif de prime abord. En effet, en m'en remettant à l'intuition seule, le projet s'est spontanément orienté dans une forme de combat. D'un côté, la vérité historique et de l'autre, la duplicité intéressée des institutions religieuses. C'est à partir de ce premier plan d'exposition spontané que je déploierai la méthode de praxéologie pastorale. Celle-ci permettra de réorienter le premier projet d'exposition dans une optique moins agressive et plus profonde, le second projet d'exposition.

Avant de s'intéresser au projet d'exposition proprement dit, il sera utile de présenter la méthode de praxéologie pastorale, les particularités de ma pratique de peintre et le plan du mémoire mais d'abord, un mot sur le terme *trash* qui oriente et titre le mémoire.

A. LA THÉOLOGIE *TRASH*

Un exposé complet sur le *trash* sera développé plus loin mais pour l'intelligence du propos, il importe dans un premier temps de situer brièvement les lecteurs et lectrices car bien qu'il soit assez courant dans le langage populaire, le terme *trash* reste surtout utilisé dans les milieux *undergrounds*. C'est pourquoi de prime abord, le mot pourra sembler vulgaire et sans réelle valeur intellectuelle. Pourtant, le *trash* a donné naissance à un véritable courant artistique qui a non seulement ses lettres de noblesses mais qui fait désormais partie intégrante de la culture actuelle. Elle a pour nom la *trash culture*. Celle-ci est composée d'œuvres souvent laides,

gores ou choquantes. De nos jours, les publicités les plus frappantes s'inspirent très souvent de la culture *trash*.

Le mot anglais *trash* se traduit en français par vermine, déchet, ordure, sac-cage et vandalisme. Par extension dans le langage populaire québécois, il qualifie ce qui peut scandaliser, choquer ou bousculer de façon positive ou négative. La *trash culture* est un courant qui regroupe surtout des œuvres littéraires, cinématographiques et picturales qui, à rebours des œuvres plus traditionnelles, cherchent à déployer la part inavouable de l'humanité. L'exposition dont il sera question dans le mémoire s'inscrit dans cet ordre d'idée. Elle s'intéresse à l'aspect scandaleux et délinquant de Jésus qui n'hésite pas à vandaliser sa tradition au nom des déchets sociaux.

Comme on le verra, le premier projet d'exposition s'est spontanément orienté dans un *trash* que l'on pourrait dire classique puisqu'il cherchait bousculer le bien-pensé grâce aux dernières propositions historiques. Le second projet d'exposition quant à lui sera orienté vers un *trash* plus ouvert dont l'objectif général consiste à provoquer les questionnements.

B. PRÉSENTATION DE LA MÉTHODE DE PRAXÉOLOGIE PASTORALE

La méthode de praxéologie pastorale compte quatre temps.

1. L'observation

Dans un premier temps, on observe une pratique. Celle-ci s'inscrit le plus souvent dans le domaine de la pastorale et de la tradition catholique comme par exemple, l'administration des sacrements. Cependant, rien n'empêche la pratique de s'inscrire dans des domaines plus inhabituels, par exemple féministes ou culturels.

On observe les acteurs et actrices de la pratique qui sont composés-es le plus souvent d'animateurs-es, de célébrants-es et d'intervenants-es ainsi que la « clientèle » que ces derniers-es desservent. On observe ensuite la structure organisationnelle, le mode de fonctionnement de la pratique et les buts qui la soutiennent.

De ces observations on tire des points d'observations qui permettront de dégager les principaux éléments de la problématique.

2. L'interprétation

Dans un deuxième temps, on se donne des référents des sciences humaines, de la culture et de la théologie qui permettent d'explicitier la problématique et d'y ouvrir de nouveaux horizons de compréhension critique.

3. L'intervention

En troisième lieu, cette nouvelle vision élargie de la problématique invite la plupart du temps à faire des ajustements. On amende donc la pratique à partir des déductions qu'on a tirées de l'interprétation.

4. La prospective

Enfin, on s'interroge sur l'apport que suggère l'ensemble du travail au niveau personnel, social, ecclésial, théologique, de Dieu, etc.

C. PARTICULARITÉS DE MA PRATIQUE DE PEINTRE

Très souvent les mémoires de praxéologie sont faits par des agents qui sont croyants et travaillent dans un milieu institué. La situation est différente dans la pratique des peintres qui, généralement, travaillent seuls-es, ont peu de relations avec les institutions et pour qui la foi n'a que très rarement de lien avec la pratique.

Habituellement, les tâches, la clientèle et le milieu dans lequel travaillent les agents-es de pastorale sont bien définis. Ces pratiques s'appuient sur des traditions qui comportent des règles et un contenu normatif s'adressant à une « clientèle » plus ou moins ciblée qui a des attentes vis-à-vis ces traditions. Les agents-es comme la « clientèle » se reconnaissent le plus souvent une foi commune. Par exemple, dans le cas d'une liturgie eucharistique on retrouvera des règles de rituel obligées, des exigences canoniques et on supposera une communauté de foi.

La pratique de peintre moderne est à l'opposé de cette approche. Les grandes traditions de la peinture et l'académisme ont été remplacés par l'inspiration du

moment et le besoin de proposer sa propre vision. Il n'y a pas d'éthique ou de protocole dans le geste spontané qui émerge de l'émotion. La pratique individuelle, unique et originale, est très prisée et cette orientation n'encourage pas les regroupements organisés. La « clientèle » ou le public est anonyme et concrètement absente de la pratique. En général, les peintres ne savent pas d'avance qui est susceptible de venir voir leurs expositions publiques et par conséquent, ils et elles ignorent tout des motivations, des besoins, des caractéristiques des personnes spectatrices, à part le fait qu'elles seront des êtres humains dans toute leur complexité. De toute manière, et le plus souvent, les peintres contemporains ne s'intéressent pas aux attentes du public mais paradoxalement, par ce « je-m'en-foutisme » même, les peintres dénoncent les attentes prévisibles des personnes spectatrices en proposant autre chose qui appelle un autre regard ; ils se soucient donc du public d'une certaine façon mais ce lieu possible d'observation de la clientèle par un jeu de miroir s'applique mal à mon projet.

Si elle se distingue des pratiques pastorales, ma pratique se distingue aussi de celle de beaucoup de peintres actuels-les. La peinture rédactionnelle dans laquelle je m'inscris, communique avec le public de manière pédagogique et a plus en commun avec la peinture religieuse traditionnelle pastorale qu'avec la peinture contemporaine qui cherche plus communément à désorienter les spectateurs. La peinture actuelle est très rarement fondée par des principes rationnels structurés, appuyée par une recherche herméneutique ou encore un travail de fond sur la méthode cognitive.

Au niveau de la démarche artistique, si ma peinture est de facture relativement classique et académique, ce qui n'est plus de mode, elle se rattache par ailleurs à un art de rue ou art *trash* et *underground*, puisqu'elle place le déchet au cœur du contenu et du médium. Cependant, bien qu'elle s'inspire de ce courant, ma peinture n'est pas composée exclusivement de détritrus, ni assez *gore* et choquante pour être vraiment comptée dans l'art dit *trash*.¹ Toutefois le contenu théologique l'est pour sa part suffisamment pour être qualifiée de « théologie *trash* ».

¹ L'art communément appelé *trash* comporte des œuvres composées de déchets exclusivement. Par exemple, les sculptures et installations d'HA Schult ou de Tim Noble et Sue Webster. Une autre

La foi joue un rôle important dans toutes les pratiques pastorales mais rares sont les peintres actuels-les qui s'y réfèrent. Pour ma part, ma perception de la foi reste ambiguë. Si je ne peux pas dire que j'ai la foi, je ne peux pas non plus affirmer le contraire. Cette question s'avère cependant assez importante pour que j'y aie consacré plusieurs années d'études mais mon intérêt sur ce point précis est ici motivé avant tout par une impression de scandale qui oriente ma réflexion et mon travail. Mon questionnement théologique s'intéresse à la manière dont on cherche à orienter la foi et ma peinture illustre ma réflexion à ce propos. De ce point de vue, on peut dire que la foi joue un rôle important dans ma pratique de peintre. Cependant, si au niveau des stratégies d'interventions, les pratiques pastorales visent à soutenir les fidèles dans la foi, je cherche pour ma part à questionner des expressions de foi en confrontant le religieux aux recherches historiques et à la diversité des interprétations.

Ces différences entre ma pratique et les pratiques pastorales emmèneront donc quelques adaptations à l'application habituelle de la méthode praxéologique. Ainsi, comme la pratique n'est pas enracinée dans un milieu défini ou un lieu concret, qu'elle ne comporte pas d'évènements, d'organisation, d'agents, d'employés, de bénévoles ou de clientèles identifiables, la seule actrice concrète et observable de la pratique est la peintre ; c'est-à-dire moi. Je devrai donc observer mes propres motivations, mon histoire, mes présupposés et mes buts afin de mettre en lumière le contexte d'émergence du projet d'exposition. En même temps, le public sera observé en tant qu'acteur symbolique.

Comme la foi a une importance différente pour ma pratique, elle ne sera pas observée de la même manière puisque si normalement elle va de soi, est encouragée et supportée, ici elle est un outil que je questionne et avec lequel je joue. Ces quelques déplacements permettront une analyse praxéologique pertinente de ma pratique de peintre.

définition d'art *trash* qualifie des œuvres laides ou choquantes, par exemple la *robe de viande* de Jana Sterbak, *Cloaca No 5* de Wim Delvoye, une machine qui produit artificiellement des excréments. L'histoire d'une œuvre peut aussi la rendre *trash*, par exemple, une collection de portraits d'enfants peinte par un meurtrier pédophile.

D. PLAN DU MÉMOIRE

1. Observation

Suite à la présentation détaillée du premier projet d'exposition et de ses sources d'inspirations principales, j'observerai mon contexte personnel, académique, culturel et artistique. Il en ressortira un certain nombre de pointes d'observation. Bien que j'aie, dans un premier temps, misé sur l'aspect scientifique des recherches historiques pour concevoir l'exposition, il apparaîtra que mon intérêt a des racines dans mon évolution et est motivé par l'affectif. À partir des pointes d'observations, deux problématiques principales pourront être dégagées : la relation à la vérité historique et la réalité du Jésus historique de controverse.

2. Interprétation

Pour creuser ces problématiques je mettrai à contribution deux référents.

Tout d'abord, l'ouvrage *Vérité et méthode* de Hans-Georg Gadamer, qui s'intéresse à l'objectivité historique, me permettra de creuser le problème de la relation à la vérité.

Le problème de la réalité du Jésus historique de controverse sera étayé par l'apport de moments évangéliques qui font percevoir l'aspect subversif ou *trash* du personnage. Pour se faire, je développerai une grille de lecture qui permettra de reconnaître le *trash* dans différents passages évangéliques.

3. Intervention et prospective

Après avoir creusé les problématiques j'amenderai le premier projet d'exposition afin d'en tirer un second projet d'exposition. Au-delà de l'ajout et du déplacement de quelques pièces, la modification la plus importante sera au niveau de la présentation des œuvres et de la réécriture des titres qui modifiera le statut des personnes spectatrices qui passeront d'objet à sujet.

La prospective se demandera finalement quelle vision de Dieu et du monde transmet l'ensemble du travail, particulièrement en ce qui concerne l'évolution spirituelle concrète de l'artiste, en relation au parcours praxéologique.

Chapitre 1 : Observation.

Le projet et son contexte personnel et culturel

Comme nous l'avons vu dans l'introduction la démarche praxéologique laisse une place majeure à l'observation de la clientèle de la pratique. Cependant, bien que les peintres puissent se préoccuper des personnes spectatrices, ils et elles font rarement enquête sur celles-ci dans le cas d'une exposition dans un lieu public. Sauf exception, les peintres restent les seuls acteurs-es accessibles et agissant de leur pratique. Il me faut donc partir à la recherche de mes motivations à l'intérieur de ma pratique.

En premier lieu, je présenterai le premier projet d'exposition tel qu'il fut spontanément élaboré. Par la suite, l'observation se concentrera sur mon contexte personnel et social puis mon parcours académique en théologie. En dernier lieu, j'observerai le contexte culturel et artistique des arts sacrés, les mouvements desquels émerge l'impulsion artistique du projet. Ces observations permettront d'identifier les axes d'orientations sur lesquelles s'appuie l'exposition de manière à en cibler les problématiques principales.

J'aimerais dès le départ soulever deux aspects qui pourront paraître peu adéquats dans le cadre d'un projet universitaire. Le premier est qu'il pourra sembler peu objectif, voire complaisant de passer toute l'observation de la pratique à décrire mes propres motivations. En fait, j'eus préféré discourir sur des événements extérieurs à moi-même mais malheureusement, l'artiste est seul-e devant ses toiles et par conséquent, soit je m'observais moi-même, soit il me fallait trouver un nouveau sujet. D'autre part, certaines œuvres, réflexions ou constatations pourront sembler agressives et crues dans ce premier temps praxéologique. Cependant, comme il importe d'observer les motivations véritables qui sous-tendent le premier projet d'exposition afin d'intervenir sur celles-ci, cette étape s'avère nécessaire. Bien que cela puisse s'avérer tentant, j'ai pris soin de ne

pas gommer la charge émotive de l'élan premier, même dans les cas où celui-ci pouvait s'avérer facile ou gratuit. Les autres temps de la praxéologie permettront par la suite de relativiser les orientations qui pourraient s'avérer trop tranchantes.

A. OBSERVATION DU PREMIER PROJET D'EXPOSITION

Dans cette partie, je présenterai le premier projet d'exposition tel qu'il fut élaboré lors du cours de praxéologie pastorale de deuxième cycle ainsi que les prémisses qui ont orienté sa création. Comme nous le verrons, l'intérêt praxéologique se trouve dans le geste artistique concret mais aussi dans les croyances et les intentions qui l'ont motivé. En quelque sorte, celles-ci sont la matière brute à partir de laquelle la praxéologie pourra s'appliquer. Je présenterai tout d'abord les sources d'inspiration qui ont donné naissance au projet et, en second lieu, le projet d'exposition lui-même.

1. Les sources premières d'inspiration

L'inspiration préalable à cette collection prend sa source dans le Baccalauréat de théologie pratique, plus particulièrement dans les cours d'étude biblique, d'éthique, de féminisme, d'anthropologie et de praxéologie. Au fil de ces études, un point précis souleva mon intérêt : l'appréhension de la personnalité de Jésus. Je réalisai que le Jésus historique d'une part, et que la représentation dominante du Jésus que je dirais d'un certain imaginaire collectif québécois et occidental d'autre part, relève de personnages bien différents, voire opposés.

Le Jésus d'un certain imaginaire collectif québécois et occidental est bon à l'extrême, aimant, doux et parfait. Les images et les films nous le présentent paré d'un teint de lait, couronné de cheveux d'or et doté d'un regard d'azur douloureux qui illumine un visage attrayant, mince et garni d'une barbe légère ; ces dispositions offrent d'ailleurs un contraste intéressant avec les figurants juifs rondouillards, obtus, poilus et barbus, beaucoup moins sexys. Le sacrifice de sa vie pour les humains et sa soumission au Père en font un exemple lumineux à suivre. Ses attributs de perfection, tant physique que spirituelle, en imposent, font rêver et

inspirent le désir.² En fait, il a davantage en commun avec les chanteurs de charme adulés et inaccessibles qu'avec les rabbis juifs itinérants du premier siècle.

Le Jésus originel que la science historique tente de dégager sous deux mille ans de christianisme prend différents visages selon les recherches mais beaucoup d'auteurs-es s'entendent pour avancer qu'il a dû être considéré comme un révolutionnaire dangereux auprès des autorités juives et romaines chargées de maintenir l'ordre. Entres autres exemples, citons son irrespect du temple et des lois les plus traditionnelles du judaïsme, sa familiarité blasphématoire envers Yhwh, les propos encourageant la dignité du bas peuple, l'insoumission des esclaves, l'autonomie des femmes ou encore ses accointances avec les prostituées et autres personnages louches. Plusieurs de ses interventions se sont avérées si menaçantes pour l'ordre établi et les traditions religieuses que sa condamnation à mort s'avère moins surprenante que le fait qu'il ait pu y échapper trois années de suite.

Devant cette double personnalité, il m'est apparu aller de soi qu'il faille mettre en relief ce contraste des plus réjouissants et c'est cette intuition qui a donné naissance au premier projet d'exposition. En quelque sorte, le premier projet d'exposition souhaitait matérialiser ce que résume cette intuition de Funk :

Que se passerait-il si « le souvenir dangereux et subversif » de ce personnage solitaire était réellement dépouillé de son revêtement interprétatif ? (...) Le pâle et anémique Jésus de l'icône souffrirait de la comparaison avec la réalité crue de l'être authentique.³

De plus, je trouvais dommage que les nouvelles interprétations de la personnalité et de l'action de Jésus soient si peu connues en dehors du cercle théologique universitaire. L'envie de partager cette découverte par un médium aussi efficace que l'art m'a motivée à élaborer cette exposition et à en faire mon sujet de mémoire.

D'autre part, provenant d'un milieu familial athée, j'avais conservé tout au long de mon Baccalauréat l'impression choquante qu'au bout du compte l'institution catholique corrompue au pouvoir ne sert que ses propres intérêts et,

² ... De prier, bien sûr.

³ FUNK, *Honnête envers Jésus*, p. 347.

bien qu'elle s'en défende, ceux-ci diffèrent peu de ceux des dominants habituels ; à savoir, établir une domination exclusive et absolue en évinçant toute compétition. Je trouvais révoltant que l'institution ose mentir et maquiller la réalité de façon aussi gratuite et intéressée. Il était évident pour moi qu'il y avait d'une part la vérité scientifique (le Jésus de l'histoire) et d'autre part un tissu d'inventions mal ficelées visant à confondre les esprits (le Jésus de l'imaginaire collectif québécois et occidental).

2. Le premier projet d'exposition

Voici maintenant le premier projet d'exposition qui fut présenté avant l'élaboration du mémoire pour le cours de praxéologie de deuxième cycle. L'objectif poursuivi par cette démonstration consistait à surprendre les spectateurs afin d'ouvrir leur pensée à de nouveaux questionnements. D'une part je souhaitais informer mais d'autre part, et surtout, je souhaitais faire réaliser ce qu'il en était « réellement » de Jésus en confrontant les dernières recherches historiques à l'orientation pratique de l'institution catholique.

L'exposition se divise en trois thèmes : la chair, le sang et l'esprit. Chaque thème est divisé en deux stations qui comprennent chacune un certain nombre de tableaux, de miniatures ou d'installations. L'ensemble se présente donc comme une suite de stations à parcourir dans l'ordre. Des informations complémentaires sur la recherche, les sources ou autres sujets pertinents sont affichés près de chaque station.

2.1. Premier thème : le corps

Station I – L'apparence physique de Jésus

- Titre : Jésus en pleine face
- Situation : Le visage de Jésus nous a toujours été largement présenté sous un aspect attrayant, royal et occidental, bien loin de l'apparence probable d'un juif itinérant du premier siècle. Cette série oppose donc le visage oriental historique probable et presque inédit d'un Jésus noir au visage occidental du Christ traditionnel. Le Christ blond est véhiculé par l'iconographie populaire tel les petites images

distribuées dans les cours de catéchèse alors que le Jésus historique s'appuie sur la reconstruction du visage probable d'un juif du premier siècle à partir de crânes d'époque, tel que présenté dans la recherche réalisé par la BBC.⁴

– Drame : L'apparence du Christ traditionnel transmet un message quant à sa parenté et donc sa proximité avec les dominants sociaux et ecclésiastiques qui de cette manière cherche à rendre leur supériorité hiérarchique légitime.

– Œuvre : Dans un premier axe de compréhension j'oppose les deux visages. Deux toiles de 30 x 40 illustrant chaque visage. Sur l'une, un Jésus noir, laid et fruste, sur l'autre, un Jésus blond et beau afin que le public puisse juger de leur divergence. Dans un deuxième axe de compréhension une série de toiles plus petites prennent place entre ces deux représentations. Elles démontrent, à la manière des émissions états-uniennes telles *Extreme make over*⁵ – où des gens ordinaires sont métamorphosés en modèles de beauté –, les différentes étapes permettant de passer du Jésus original à la version améliorée. Par exemple, mentionnons le bain, le traitement anti-poux, l'entraînement musculaire, la chirurgie plastique, le maquillage, la perruque, le port de lentilles cornéennes bleues, etc. Une composante olfactive fait aussi partie de cette station qui est étalée sur au moins 10 mètres. Le premier Jésus sentira les poubelles et le dernier l'encens d'église.

– Objectif : Cette œuvre attire l'attention du public sur la manipulation qui a eu lieu au niveau physique et parallèlement, au niveau idéologique.

⁴ BBC (producteur) et Jean-Claude BRAGAND (réalisateur), *Son of God* (DVD), UK, BBC, 2001.

⁵ LIGHTHEARTED ENTERTAINMENT (producteur) et Shanda SAWYER (réalisateur), *Extreme makeover* (série télévisée), US, ABC, 2002. La série a pris fin en 2007 et compte 55 épisodes au total.



Figure 1 : Les deux interprétations du visage de Jésus en travail.

Aquarelles complétées :



Figure 2 : « Le bain »

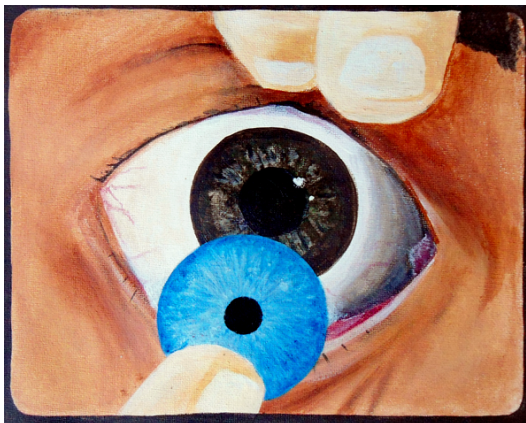


Figure 3 : « Les verres »



Figure 4 : « Traitement des parasites »

Station II – Incarnation de Jésus

- Titre : Jésus aux prises avec son corps
- Situation : Dans l’imaginaire populaire, Jésus se rattache davantage à un être divin qu’à un être humain. Les aspects bassement charnels de sa personne ont été gommés au profit des ses attributs divins supérieurs au point où l’iconographie évite de le représenter en train de rire.⁶

⁶ Par exemple, le polar médiéval *Il nome della rosa (Le nom de la rose)* de l’italien Umberto Eco paru en 1980, présente un religieux prêt à commettre des assassinats au nom du danger que représente le rire ou même la valorisation de celui-ci, incompatible avec la « crainte de Dieu ».

- Drame : La divinité est comprise comme opposée à l'humanité qui s'avère indigne. Ce rejet de l'humain me semble dévalorisant puisqu'il invite à mépriser plus qu'à aimer.
- Œuvre : Demeurant à l'intérieur des limites fixées par les dogmes sur l'état de perfection sans péché de Jésus, une série de miniatures (petits personnages en trois dimensions dans un décor) place Jésus dans des situations humaines qui jurent avec l'appréhension traditionnelle de sa divinité. Je mettrai en scène les situations suivantes : l'apprentissage du petit pot, la fessée reçue par son père Joseph, les éclats de rire à la blague d'une prostituée tout en partageant avec elle un verre de vin, l'érection matinale, le petit dessin au pipi dans le sable du désert, le viol en prison.
- Objectif : Surprendre le public de manière à provoquer un questionnement sur la place accordée à l'humanité de Jésus.



Figure 5 : « Le saint apprentissage du petit pot »

2.2. Second thème : le sang

Station III – L'intervention de Jésus

- Titre : Le sang de la souillure
- Situation : Bien que Jésus ait ouvert la vocation de disciple aux femmes, la position de l'Église catholique consiste à affirmer, envers et contre toutes et tous, que leur place ne se trouve pas dans la sphère d'ordination, sphère dévolue exclusivement aux hommes.

– Drame : La position inébranlable des autorités sur l'inégalité naturelle des femmes alors que Jésus a enseigné et pratiqué le contraire.

– Œuvre : Selon la conception juive du pur et de l'impur au premier siècle, intégrer des femmes à une communauté itinérante implique de graves conséquences car une femme en liberté, sans lieu approprié de réclusion, menace la pureté du milieu de vie en raison de la souillure très contagieuse des menstruations. Un triptyque qui se base sur des études féministes déploie la problématique des menstruations en trois étapes. Il vise à montrer la place des femmes menstruées en judaïsme, illustrer comment Jésus a fait éclater la conception d'impureté féminine puis la réaction du catholicisme qui referme ce qui avait été ouvert. Les trois toiles, disposées côte à côte, se présentent ainsi :

1) Une femme menstruée en judaïsme du premier siècle : Elle est assise dans une pièce entourée de murs en pierre. Elle est retranchée de la communauté car sa souillure est contagieuse. Celle-ci s'échappe de la femme et la pièce en est pleine mais elle est circonscrite au réduit où demeure la femme indisposée. Sur la toile, sont collés les extraits du Lévitique concernant les femmes menstruées.

2) Une femme menstruée, disciple de Jésus : la scène, conçue dans la perspective du Lévitique, montre au premier plan un mur en pierre abattu et, au second plan, une femme menstruée qui marche librement avec les autres disciples. La même souillure que dans le premier tableau s'échappe d'elle mais, n'étant plus contenue, elle contamine les disciples autour d'elle et souille la communauté. Le tableau montre le danger constant et repoussant que représente la souillure des femmes au premier siècle et à quel point l'inconséquence de Jésus est radicale et sans équivoque. Des passages d'Évangiles témoignant de la présence des femmes disciples sont intégrés au tableau.

3) La femme menstruée en christianisme : le tableau montre un mur en pierre solide et ancien, recouvert de textes fondateurs, majoritairement des Pères de l'Église. Les femmes y sont dénoncées comme impures du fait de leurs mens-

truations et, par conséquent, indignes du service de l'autel.⁷ Par-dessus cet assemblage est placée une grande croix formée de tampons hygiéniques.

– Objectif : Dans la place laissée aux femmes, montrer d'où on part en judaïsme, jusqu'où Jésus a osé aller et à quel point le catholicisme a régressé en regard des dispositions de son fondateur.

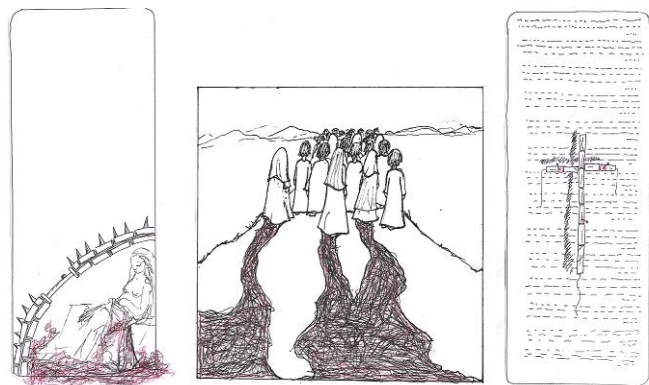


Figure 6 : Croquis du triptyque sur les menstruations.



Figure 7 : Détail du pastel sur la femme menstruée en judaïsme.

⁷ Et plus surprenant, indigne de figurer dans la banque de mots du très populaire logiciel de traitement de texte Word de Microsoft. Toutes les versions, même la plus récente (2010) considèrent en effet l'adjectif « menstruée » comme une faute.

Station IV – La réception de Jésus

- Titre : Le summum du blasphème
- Situation : La dernière Cène nous est toujours présentée sous des auspices de dévotions, d'illuminations spirituelles et de révérences. Les disciples sont en général, éblouis et enchantés par la grâce et la sagesse de leur maître.
- Drame : Beaucoup de gestes posés par Jésus peuvent être perçus comme des crimes contre la religion mais, le plus souvent, le christianisme ignore ou oublie cet aspect des choses pour y substituer une dévotion sacrée et intouchable. La dernière cène est un bon exemple de cette situation.
- Œuvre : La tradition juive interdit la consommation de tout sang et insiste sur cette loi très importante dont la transgression est punie par le rejet et la mort. Si l'on ajoute à tout cela l'imaginaire cannibale, il est probable que les disciples aient eu une réaction plus négative que positive à l'idée de boire le « sang » du rabbi. La seule toile présentée pour cette station représente donc la Cène, illustrée selon les dernières recherches historiques pour le décor et la position des convives. Elle représente Jésus levant la coupe pour les inviter à boire son sang et les réactions d'incrédulité, de colère, de dégoût ou, à tout le moins, de surprise des disciples face à ce geste.
- Objectif : Faire voir que sous des rituels chrétiens sacrés peut se cacher de surprenants blasphèmes.

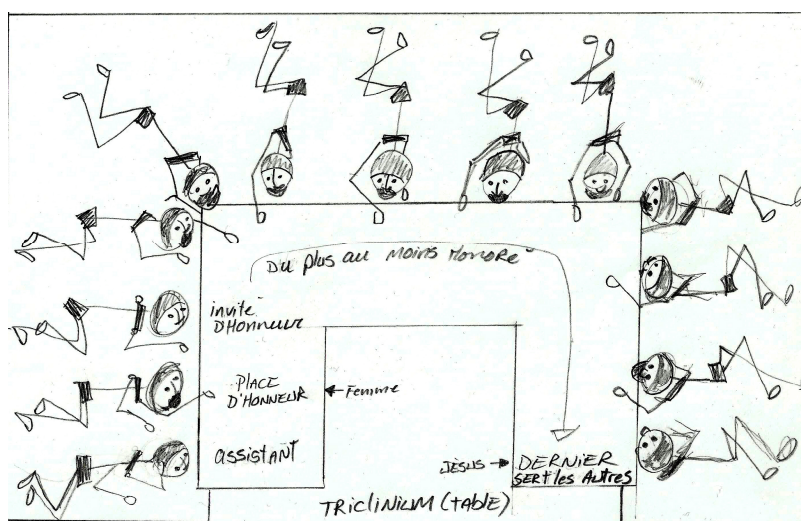


Figure 8 : Reconstitution selon J. Fleming (croquis ; vue en hauteur)

La toile s'inspirera de cette reconstitution historique développée par le Dr. J. Fleming. Celui-ci détermine que Jésus siège à la place d'honneur. Pour ma part, je le coucherai plutôt à la place du serviteur. « Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert ! » (Lc 22,27)

2.3. Troisième thème : l'esprit

Station V : Modélisation des contextes

- Titre : La recette du Royaume, un buffet de souillure
- Situation : Il va de soi, en tant que chrétien, d'être persuadé que le christianisme est supérieur à toute autre religion et particulièrement à la religion juive. On considère que l'intervention de Jésus a rendu caduque le judaïsme en y substituant le christianisme, prétendument beaucoup plus évolué. Le refus du judaïsme de s'effacer et de disparaître au profit du christianisme a alimenté une certaine inimitié par laquelle le christianisme a, jusqu'à dernièrement, affirmé sa supériorité.
- Drame : La revendication de supériorité du christianisme sur le judaïsme en lien avec l'évolution dont il dit faire preuve sont infondés puisque cette évolution n'a pas eu lieu.
- Œuvre : Cette station comporte deux toiles circulaires d'un mètre de diamètre. Au centre du cercle, je place les dominants de la structure puis, par ordre décroissant d'importance, les dominés. À l'extérieur de ces cercles, je place ceux qui sont rejetés par la structure. Dans la structure juive, j'ai aussi modélisé l'effet de la prédication de Jésus dans sa structure sociale ; l'un des effets les plus déterminants de l'intervention de Jésus fut de semer le chaos dans l'organisation de la hiérarchie sociale juive au point de la mettre en péril. En plaçant les modèles juif et chrétien côte à côte, on constate que les deux modèles ont une structure patriarcale semblable. En fait, la seule chose qui distingue le catholicisme du judaïsme est l'importance que celui-ci accorde à la sexualité.⁸

⁸ En comparant ces modèles, je ne souhaite pas dénigrer la structure juive du premier siècle mais plutôt démontrer que, malgré son affirmation contraire, la religion catholique n'a pas apporté un « ordre nouveau parmi les peuples » sinon en créant une seconde et inédite hiérarchie régie par l'activité sexuelle.

– Objectif : Montrer que le catholicisme, malgré ses prétentions, n'est pas socialement supérieur au Judaïsme et que l'ordre divin présenté par l'institution n'est pas nécessairement dans la continuité du royaume de Dieu tel que présenté par Jésus.

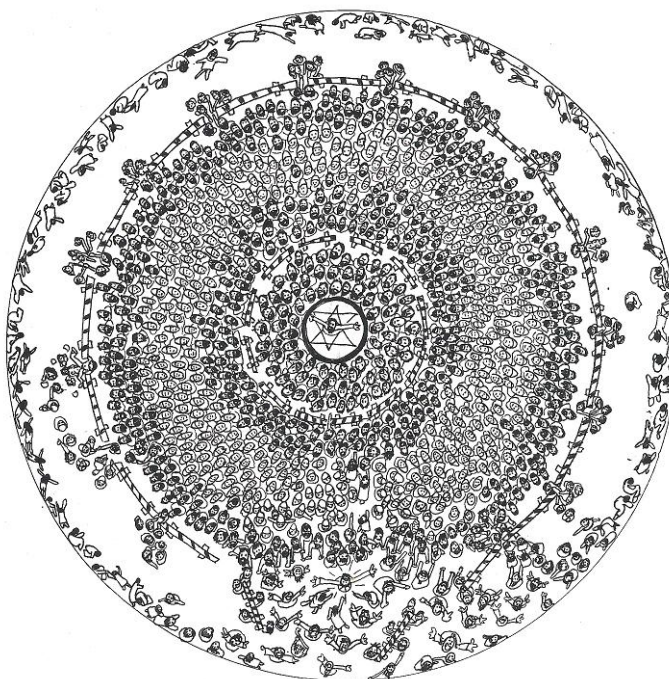


Figure 9 : Modélisation du système hiérarchique social du judaïsme au premier siècle et de l'impact de Jésus.

3. Pointes d'observations

– La stratégie du premier projet d'exposition consistait à opposer l'interprétation historique à l'interprétation religieuse. En mesurant les prétentions religieuses à l'aune des faits concrets je cherchais à faire éclater la prétention de l'Église à une vérité parfaite. L'efficacité de la démonstration procède du fait que je suis à même de manier l'un des outils les plus opérants du catholicisme, l'instruction par l'image.

– L'objectif général poursuivi par le premier projet d'exposition était en premier lieu de présenter et de faire connaître une interprétation historique, scientifique et surprenante de Jésus presque inconnue du public et d'autre part de la confronter à l'interprétation de l'institution catholique puisqu'elle affirme poursuivre l'œuvre

de Jésus. J'avais l'impression que l'histoire était à même d'atteindre le message original tandis que les interprétations traditionnelles s'en étaient éloignées.

– L'objectif principal du projet consistait à ouvrir des espaces de questionnement sur Jésus-Christ. Cependant le premier projet d'exposition est en réalité construit sur un combat entre vérité et mensonge qui ne comprend que peu de nuances et qui propose des réponses plutôt que des questions.

B. LE CONTEXTE D'ÉMERGENCE PERSONNEL

L'observation du contexte d'émergence personnel se concentrera sur la place qu'a tenu la religion dans mon univers familial, scolaire et social avant et après ma majorité jusqu'à mon entrée à l'université. Je présenterai les souvenirs qui ont selon moi cristallisé les bases cognitives sur lesquelles s'appuie ma compréhension de la religion. Je propose cette partie sous la forme du récit de vie, méthode utilisée par les théologies féministes, qui me semble la plus efficace pour présenter le portrait d'un tel parcours. Je présenterai de façon libre mais en ordre chronologique les souvenirs pertinents que j'ai pu conserver en lien au christianisme.

1. La religion jusqu'à ma majorité

Je proviens d'une famille athée ou qui du moins n'a donné que très peu d'importance au phénomène religieux tant pratique que théorique. Mes souvenirs à thème chrétien sont donc peu nombreux. En fait, jusqu'à mes six ans, moi et mon jeune frère avons vécu selon les bons conseils du docteur Spock, sans la moindre intuition que quelque chose s'appelant Dieu ait jamais pu exister.

L'inscription scolaire permit cependant de mettre fin à notre ignorance puisqu'il s'avérait très complexe d'inscrire de jeunes païens dans un établissement catholique et face à tant de difficultés, un rendez-vous fut pris avec le prêtre de la paroisse. Je me souviens que ce fut en auto que j'appris la grande nouvelle. Ma mère me dit que nous allions nous faire « baptiser ».

Je lui demandais : C'est quoi ? Qu'est-ce que ça fait ?

— Et bien, on te verse de l'eau sur la tête et tu deviens « enfant de Dieu ».

— Ha, et c'est qui Dieu ?

Je ne me souviens pas de ce que répondit ma mère à cette émouvante question mais je me souviens avoir par la suite réfléchi et répondu : « Alors si je ne suis pas baptisée, ça veut dire que je ne suis pas une « enfant de Dieu » ? » Elle sembla troublée et répondit : heu... enfin...oui, c'est ça...on devient « enfant de Dieu » après le baptême...

Je me rappelle très bien de mon angoisse. Ne pas être « enfant de Dieu » me sembla plutôt risqué. Je me souviens d'avoir ressenti une sorte d'impression de ne « pas être correcte » et c'est donc ainsi qu'entre moi et Dieu les choses commencèrent du mauvais pied.

Avec cette épée de Damoclès au dessus de la tête, je fus d'une sagesse exemplaire lors du baptême mais ce ne fut pas le cas de mon frère de quatre ans qui dès son entrée dans l'église devint des plus survoltés. À titre d'exemple, lors de la prière, il échappa à ma mère, grimpa sur l'estrade et au milieu du silence consterné se jeta en bas des marches du chœur en hurlant « Goldorak, Goooo ! ». Lorsqu'on le baptisa, il prit l'initiative de se plonger toute la tête dans l'eau bénite avec enthousiasme mais le grand moment fut celui du sermon. Il réussit à ramper sous les bancs et se faufila près de l'autel. Le prêtre l'aperçut et exaspéré lui gronda d'aller s'asseoir. Mon frère se retourna superbe et lui dit en le menaçant du doigt : « Heille toé, t'auras pas ton cadeau ! ».⁹ Le vieux prêtre semblait assez fâché et il va sans dire que je m'attendais à une désapprobation générale mais en me retournant, je vis plutôt mes oncles et tantes qui tentaient de cacher leur fou rire en se lançant des coups d'œil complices. Après les centaines d'heures qu'ils avaient donnés-es aux bancs de la paroisse, peut-être avaient-ils l'impression que mon frère rendait à l'église la monnaie de sa messe.

La situation pour moi était celle-ci : d'un côté j'avais ressenti l'angoisse de ce qu'on pourrait appeler le « hors de l'Église point de salut » mais d'un autre côté ma famille faisait si peu de cas de l'Église en question qu'elle en appuyait presque les impertinences de mon frère qui se payait la tête de l'adulte responsable. Je crois que ce moment précis me donna beaucoup à réfléchir. Je ne sais ce que je pus

⁹ Il était de coutume de donner au prêtre une enveloppe avec de l'argent lors du baptême.

en déduire du haut de mes six ans, mais je gagerais que la balance n'a pas penché en faveur de l'Église.

Mon seul autre souvenir d'un sacrement qui mérite quelque mention est celui de ma première confession où, ne sachant quoi confesser, j'inventai un péché de toute pièce et gardai ainsi une impression d'absurdité de toute l'affaire. Je me souviens que le prêtre était très gentil et il m'avait paru navrant qu'une personne aussi charmante puisse s'occuper d'une chose aussi sottise.

À partir de ce jour, il faut attendre la cinquième année du primaire pour que se passe quelque chose de notable. Notre institutrice de cette année là nous dit tant de bien de la prière et priaît elle-même avec tant d'enthousiasme que je résolus de prier moi aussi. J'ai donc prié assidûment à chaque soir durant quelques semaines et puis un soir, je me demandai si prier faisait vraiment une différence. Je me rappelle que je cherchai profondément « dans mon cœur » comme disait notre mentor. Quelques minutes plus tard, n'ayant découvert aucun changement notable, le cas de Dieu fut réglé quant à moi.

Ainsi, lorsque l'année suivante ma meilleure amie qui servait la messe me proposa d'officier avec elle, je montrai quelques réserves. À force d'insister elle finit par me convaincre et je devins contre toute probabilité, enfant de chœur. Nous eûmes un plaisir fou à nous tremper les doigts dans le vin de messe que nous apportions à l'autel, à sonner la clochette à des moments incongrus pour le bénéfice des trois personnes de l'assistance et à espionner le bedeau qui bien entendu, était un fou sanguinaire et meurtrier que nous allions réussir à démasquer. Malheureusement, le prêtre s'aperçut bien vite de ma mauvaise influence et je fus renvoyée illico.

C'est là mon seul souvenir positif en ce qui a trait à l'église de ma jeunesse. Ces moments de services irrévérencieux (ainsi qu'une mémorable – et bien entendu illégale – partie de cache-cache dans la sacristie) font partie de mes souvenirs d'enfance les plus chers.

Malgré un intérêt inexistant, je restai tout de même dans les classes d'enseignement religieux car il était aisé d'y obtenir d'excellentes notes. En secondaire trois cependant, je choisis de passer en enseignement moral. La seule

différence observable de ce changement fut une légère baisse de ma moyenne générale.

2. La religion d'après ma majorité

Mes expériences adultes sont pour la plupart circonscrites à des événements précis. J'en ai ciblé quelques uns qui me semblent des événements clef dans l'évolution de ma compréhension du phénomène religieux et spirituel.

2.1. Premier contact : Harmonium

En 1993 j'entrai au Cégep et comme beaucoup d'autres avant moi, rencontrai l'incomparable Harmonium. Je dirais que ce groupe des années 70 m'introduisit à une vision de la spiritualité qui me fascina. Les psychotropes aidant, je vécus à l'écoute des albums quelques extases mystiques qui me réconcilièrent non pas avec la religion, mais avec le « plus grand » dont celle-ci provient. Ce fut mon premier regain d'intérêt pour la spiritualité depuis la cinquième année du primaire.

2.2. Deuxième contact : « Rencontrer » Jésus

J'avais à l'époque un ami nommé Luc, musicien classique près de la trentaine, un peu *space*¹⁰ pourrait-on dire. Un bon jour lui et deux autres de mes copains m'annoncent qu'ils partent en Colombie Britannique au petit matin. Le lendemain, j'étais en route avec eux, le pouce levé malgré mes trois mots d'anglais et mes poches vides.

Avant de partir, nous avons dormi chez Luc. Une fois au lit, j'attrapai le premier livre de sa bibliothèque *new age* et appris là que notre planète était à peu près au dernier rang de l'évolution cosmique. En bon produit de l'ère moderne, « Être supérieur » s'il en fut, ce classement de dernière ligne me stupéfia et peut-être pour la première fois, j'eus l'impression de me trouver devant un pur sacri-

¹⁰ *Space* : personne qui peut donner l'impression d'être un peu bizarre ou étrange voire même, quelque peu perdue au milieu de la normalité mais n'en est pas moins sympathique pour autant.

lège. Cependant, je me risquai à ranger cette impiété dans les « hypothèses probables »¹¹

Luc afficha bien vite ses couleurs : il était lui-même, tel quel, la réincarnation tant attendue de Jésus. Il y croyait vraiment et le fait d'être en voyage lui permit d'exploiter le filon avec beaucoup de ferveur. Venant de lui, cette révélation nous fit à peine sourciller mais que quelqu'un puisse vouloir de Jésus au point de s'imaginer en être la réincarnation me surprit grandement.

2.3. Troisième contact : Le statut pratique des églises

Au fil de ce voyage le statut des églises fut fixé pour moi. Tout débuta par l'Ontario dont l'hospitalité bien connue nous incita à louer une camionnette pour fuir la dite contrée. Les moyens de faire le plein manquaient cependant. La première église où nous demandâmes la charité ne voulut pas entendre parler de l'essence mais accepta à contrecœur de nous nourrir. Après une heure d'attente, le prêtre nous tendit, de mauvaise grâce, quatre casse-croûtes minimalistes. En mâchonnant ma beurrée de mayonnaise, je me dis que s'il fallait se fier aux églises, nous allions mourir avant d'atteindre l'Alberta.

Par chance les services sociaux nous offrirent des bons d'épicerie et les policiers se montrèrent des plus compréhensifs. Peu enclin à accueillir des jeunes gens démunis et peu recommandables dans leur bourgade, ils nous refilèrent 25\$ en bon d'essence question d'envoyer le problème chez le voisin, qui lui-même nous refila à son prochain et d'éjection en éjection, nous finîmes par atteindre la Colombie Britannique.

J'eus tout de même encore quelques démêlés avec les tables ecclésiastiques ; le plus souvent sous le signe de l'ennui et du paternalisme. Par exemple, dans la ville d'Oliver, il y avait une église qui, pour remplir ses bancs obligeait les affamés à entendre une messe interminable assaisonnée de sermons fustigeant nos vies de débauche et de dépravation avant de distribuer le moindre bout de pitance.

¹¹ Aujourd'hui je la range plutôt dans « thèse relativement certaine ».

Certaines bonnes gens me laissèrent aussi stupéfaite. À Oliver toujours, nous avions un copain arborant un superbe mohawk¹² vert. Cette coiffure sembla ne pas plaire à un bon monsieur qui veillait sur son bout de trottoir à l'ombre d'un perron agrémenté de babioles pieuses. Il se mit à invectiver notre ami avec le plus grand mépris. Notre copain marcha menaçant vers le vieillard soudain effrayé et lui hurla à la figure « *I'M NOT A DOG !* » puis il ajouta tendrement « *But mister, I love you so much !* » et il s'en fut en renvoyant au grand-père médusé un baiser volant. Cette forme d'évangélisation spontanée d'un homme déjà chrétien m'impressionna beaucoup.

Si je n'avais guère d'affection préalable pour l'église, j'avais tout de même confiance en son implication caritative et sa générosité envers les déshérités-es. Ces aventures prouvèrent à mes yeux que tout cela n'était que malhonnêtes vantardises car en pratique l'institution s'avérait moins généreuse que les policiers, moins efficace que la société, paternaliste et retorse dans le peu d'aide qu'elle se décidait à apporter et au bout du compte, composée de fidèles qui semblent avoir besoin de leçons sur les concepts de base. Bien sûr, cette vision des choses est partielle et relève du contexte particulier dans lequel j'ai vécu ces aventures. De plus, je tiens à souligner que certaines églises nous firent meilleur accueil mais pas au point de concurrencer dans mon souvenir celles dont j'ai parlé ; et tout est affaire de mémoire, il faut bien le dire.

2.4. Quatrième contact : L'oratoire St-Joseph

Je revins en un seul morceau de la Colombie Britannique et m'en fus à Montréal où il me prit l'envie de faire du théâtre. Je découvris dans le journal que l'Oratoire St-Joseph cherchait des comédiens pour monter la pièce « La crèche de St-François d'Assise ». Je postulai et obtins l'emploi. On nous fit préalablement un petit discours sur le contexte de la crèche. J'appris que Saint-François avait choqué ses contemporains avec sa relecture de la naissance de Jésus. En effet, jusqu'à lui, l'art byzantin représentait une nativité sous des auspices royaux et les dorures

¹² Coiffure qui consiste à avoir les deux côtés de la tête rasés ou coupés à ras. Les cheveux du milieu sont laissés longs et dressés avec de la cire à la manière d'une crête de coq.

étaient de mise. Reprendre le contexte biblique en présentant un pauvre et misérable lit de paille avait su scandaliser la population.

En y repensant, je me dis que considérant la situation d'acceptation populaire, la crèche de Saint-François semblait avoir besoin d'une remise en contexte. Je fis donc un dessin visant à réactualiser le saint blasphème franciscain. Marie, fille-mère noire accouchant sur des boîtes de cartons dans une ruelle malpropre, adorée par tout ce que la société comporte de lie, des marginaux offrant pour l'occasion ce qui traîne dans leurs poches : drogue, alcool et autres. Je présentai le tout, certaine de provoquer un scandale mais à ma grande surprise, mon interprétation eut un éminent succès. On l'exposa au musée et on en fit même la page centrale de la revue de Noël de l'Oratoire Saint-Joseph¹³ (qui pour ce coup d'éclat déplora d'ailleurs deux désabonnements de lecteurs scandalisés.) Cet événement me fit réaliser que l'église peut se montrer plus ouverte que ce qu'on en dit. Ce fut le premier point positif que marqua l'institution à mon endroit.¹⁴

Suite à l'ensemble de mes expériences, je dirais qu'à cette époque la religion m'apparaissait en gros comme quelque chose de relativement flou, fondamentalement « kétaine » et vaguement désagréable. Au bout du compte, je ne comprenais pas très bien quelle était l'utilité de ce phénomène et à vrai dire, je m'en fichais complètement.

3. Pointes d'observation

– Je crois être assez représentative d'une bonne partie de ma génération : éducation scolaire catholique, milieu familial peu ou pas du tout croyant et surtout une vision négative du christianisme. Cette impression de partager une même compréhension avec ma génération et celle de mes parents est ce qui m'a motivé à faire connaître ces nouvelles interprétations de Jésus. Je crois que comme moi, ils et

¹³ *Revue l'Oratoire*, 89/1 (janvier-février 2000).

¹⁴ Je tiens à dire que tout au long de mon parcours universitaire, je m'aperçus que cette ouverture d'esprit est loin d'être rare dans l'église et j'en ai été si souvent le témoin que désormais elle est pour moi la norme. Du moins, en ce qui a trait à l'écrasante majorité des institutions catholiques québécoises auxquelles j'ai eu affaire.

elles sont susceptibles d'être intéressés-es par une telle démonstration. Cette pointe indique que c'est d'abord à ces personnes (clientèle) que s'adresse le premier projet d'exposition.

– Mon milieu familial m'a transmis sa frustration envers l'institution religieuse et un mépris envers la tradition catholique. Le milieu scolaire, pour sa part, a confirmé et appuyé cet héritage en me laissant une impression d'ennui et d'impertinence. Je remarque que c'est à partir de ces fondations que s'est orienté l'exposition.

– Ce n'est pas au travers la religion mais au travers la musique que j'ai eu un premier regain d'intérêt spirituel dans ma vie adulte.

– Mon ami Luc qui était marginal, m'a ouvert à une interprétation de Jésus qui s'est avérée différente de ce que j'en avais jusqu'alors perçu ; une impression fade et doucereuse.

– Si j'avais surtout expérimenté l'aspect théorique de la religion, mon voyage en Colombie-Britannique m'a permis d'en expérimenter l'aspect pratique. Celui-ci a appuyé, confirmé et cristallisé l'impression négative que j'en avais déjà retirée au niveau familial et scolaire.

– À l'oratoire St-Joseph par contre, on s'est montré ouvert d'esprit. C'est ce que je croyais qu'il manquait le plus à la tradition catholique, d'où ma surprise. Un de mes préjugés vis à vis l'institution s'avérait non-fondé.

C. PARCOURS ACADÉMIQUE ET PRÉSUPPOSÉS

1. La faculté de théologie de l'université de Montréal

J'eus envie d'aller à l'université lorsque j'appris que seul 1% de l'humanité a cette chance. J'eus un peu l'impression d'avoir gagné au loto et décidai de faire un Baccalauréat. Je recherchai donc dans les programmes universitaires quelque chose qui puisse s'avérer *freak*¹⁵ d'une façon ou d'une autre. Lorsque je vis passer Théologie dans la liste des programmes je ressentis, comme la plupart des étudiants-es, l'impression de voir passer un dinosaure dépassé et plutôt inquiétant bref, une ap-

¹⁵ *Freak* : phénomène, monstre (*Harraps*).

parition quelque peu *freak*. C'est ainsi que je choisis ce programme pour cette qualité distinctive ; d'autant plus que le contraste entre moi et la simple idée de « théologie » rendait le tout plus *freak* encore.

Je pris rendez-vous avec la vice-doyenne, une femme charmante qui sembla à la fois surprise et amusée d'entendre mes explications. Pour étayer mon intérêt, je pris soin de présenter quelques photos de mes peintures les plus symboliques tant parce qu'il s'agit de ma principale compétence que parce que l'art rend toujours plus acceptable la folie de la démarche. On se montra très intéressée par cet aspect particulier et on m'accepta comme étudiante de premier cycle.

Je ne savais pas à quoi m'attendre mais je croyais tout de même que je finirais par être introduite au fait que Jésus est mon ami et que je dois lui ouvrir mon cœur. Avec surprise, je réalisai assez vite qu'il n'en serait pas question. La théologie du XXI^e siècle s'avéra aussi critique et scientifique que toute autre spécialité universitaire où la foi seule ne saurait être une preuve permettant d'étayer des propositions. Depuis l'arrivée des sciences dans les domaines de la théologie, ceci constitue d'ailleurs un problème de taille qui n'est pas près d'être résolu. Pour ma part, ceci m'enchantait et c'est à l'université que pour la première fois j'éprouvai du respect pour la foi en ceci qu'elle pouvait être questionnée.

Contre toute attente, la théologie me passionna et je fis de mon mieux pour le lui rendre. Je crois que mon action la plus marquante fut en tant que présidente du Comité de grève en 2005. Avec mes collègues je présentai le chemin de croix des étudiants-es qui s'opposaient aux coupures de 103 millions en éducation. Nous avons alors fait un parcours s'inspirant des stations traditionnelles du chemin de croix pour finalement crucifier l'accès à l'éducation sur la grande place. Cet humble événement eut un immense succès médiatique. Les étudiants des autres facultés furent stupéfaits de voir que la théologie puisse s'avérer utile et pertinente. Lors d'une réunion de toutes les facultés confondues, des étudiants-es de tout horizons, athées, agnostiques et autres se mirent en scander en chœur « Jésus ! Jésus ! Jésus ! », tout en frappant sur les tables pour souligner notre apport décisif. Cette réaction spontanée (et inusitée en ce début de siècle) me surprit beaucoup.

Enthousiaste à l'idée faire connaître notre faculté, je profitai de ce succès pour rassembler un groupe de travail afin de proposer la création d'un microprogramme en « théologie choc » rassemblant les cours les plus susceptibles d'intéresser les étudiants d'autres facultés.¹⁶

À travers le féminisme, ma critique de l'Église se structura d'avantage. Difficile en effet de trouver au fil de l'histoire une seule louange à adresser à l'institution du point de vue des femmes. Paradoxalement, c'est au travers de groupes féministes tel la « Grappe »¹⁷ et « Bonne nouv'aile »¹⁸ que je découvris que d'autres façons de faire églises sont possibles et que je me réconciliai avec le principe de communauté de foi. L'accent mis sur l'inédit – puisque le « dit » a été jusqu'ici entièrement verbalisé ou accompli dans des cultures et des cadres masculins – a permis que j'use d'une liberté d'innovation légitime dans un tel contexte.

La théologie se révéla pour moi, la discipline la plus intelligente, ouverte et créative que je puisse souhaiter. La liberté intellectuelle, l'option critique et l'enthousiasme pour la créativité m'ont permis d'élaborer et de proposer le premier projet d'exposition. Sans ces dispositions préalables de la faculté, particulièrement en ce qui a trait à l'ouverture féministe, il ne me serait jamais venu à l'esprit d'oser proposer un tel projet de maîtrise.

2. Pointes d'observations

- C'est le fait que la théologie apparaisse comme discipline universitaire la plus *freak* qui me l'a fait préférer à toute autre.
- Le succès que nous avons vécu lors des grèves de 2005 et l'intérêt surprenant des étudiants-es et des médias pour notre interprétation théologique m'a convaincue de la pertinence de la théologie pour aujourd'hui et il est en partie responsable de ma motivation à présenter une exposition publique.

¹⁶ Celui-ci fut accepté par la faculté qui en fit un module : « Approche critique du christianisme ».

¹⁷ Groupe féministe et inter spirituel regroupant des femmes de diverses traditions.

¹⁸ Groupe de femmes féministes et chrétiennes faisant partie de l'ensemble « Autre parole » qui rassemble des factions semblables dans tout le Québec.

– Le féminisme oriente ma critique et la manière dont je vois les choses. Mon intérêt pour la question des femmes, l’option critique sur Jésus et l’Église et l’envie d’user de méthodes inédites, proviennent surtout de ma formation féministe.

D. CONTEXTE D’ÉMERGENCE *TRASH*

J’ai pu cibler jusqu’ici plusieurs éléments qui mettent en relief la provenance de l’inspiration ayant donné lieu au premier projet d’exposition. Mon milieu familial m’a au départ, transmis un désintérêt certain pour l’église institutionnelle. Par la suite mes propres expériences scolaires ont confirmé cet ennui en me laissant une impression d’absurdité, d’impertinence voire de mensonge et finalement, l’âge adulte emporta le petit reste de foi qui me restait dans la charité catholique. D’un autre côté je garde un excellent souvenir de petites coquinerie enfantines dont l’église de quartier fit les frais ainsi qu’une agréable surprise devant l’ouverture d’esprit de l’oratoire St-Joseph. Ce sont là les bases de ma relation au catholicisme québécois.

Bien qu’elles en orientent la portée et l’intelligence, ces quelques racines ne peuvent à elles seules expliquer l’intensité subversive du premier projet d’exposition. Pour éclairer cette disposition il me faut parler d’une autre période de mon parcours qui explique mon intérêt pour l’aspect délinquant de Jésus.

1. L’anarchie appliquée

Faisons donc un détour par ce que nous pourrions appeler le monde « punk-anarchiste »¹⁹, univers dans lequel je possède plusieurs cartes de compétences tel un prix pour ma collection de fiches disciplinaires au secondaire, un mineur en squat, deux ou trois majeurs en psychotropes divers, expériences pertinentes en milieu policier et stage en maison de correction.

¹⁹ J’utilise ces mots car je crois que pour les non-initiés, ils référeront plus ou moins au mouvement auquel je me rattache, cependant je tiens à spécifier que pour les pratiquants-es, cette expression est le plus souvent ridiculisée puisqu’il n’y a en fait aucun mot permettant de se relier ou de définir le mouvement. Je dirais que seule la pratique concrète de ce mode de vie permet le lien ou la définition qui ne se soumettent ainsi qu’au concret du vécu... et encore.

J'avais alors un veston en lambeau auquel je tenais fort et qui résumait l'esprit de ma démarche. Il affichait de dos, en lettres brillantes : « Je suis un déchet et j'en suis fière ». Bien que cela puisse attrister les psychologues, (qui ne manqueront pas de diagnostiquer un dramatique manque d'estime de soi en phase terminale) c'est ce credo, comme on va le voir, qui a de l'importance pour l'intervention praxéologique.

Peut-être parce que je n'ai jamais pris de drogues dures, ni fréquenté les rares cercles racistes ou violents du milieu, ce parcours délinquant fut pour moi une démarche positive et très appréciée de mon cheminement. Les médias bien sûr, brosent un portrait dramatique de ce type d'option presque toujours présenté sous l'angle de la défaite et de la perversion, cependant la réalité est beaucoup plus nuancée.

Ce monde des plus méconnus que « subit » toute civilisation digne de ce nom, je l'appelle avec affection « l'étage des coquerelles », lieu anti-gratin par excellence dont j'ai fréquenté et fréquente encore parfois divers cercles fameux. Si nous allons à l'essentiel, l'aspect le plus remarquable de cet échelon dernier est à mon sens l'authenticité de ses habitants. C'est à dire qu'il s'écoule en général, fort peu de temps entre la première rencontre et l'appréhension de la « vérité » des personnes. Autrement dit, lorsqu'on n'a aucun surplus il est impossible de frimer bien longtemps et sans glaçage, difficile de rater le gâteau. Ajoutons également que le territoire regorge de surprenantes aventures en tout genres. C'est l'envers de la médaille du « métro-boulot-dodo » car contrairement au parcours normal qui recherche la stabilité, le charme de ce genre de vie tient beaucoup à l'aspect souvent surprenant de ce qui advient.

Pour moi, prendre part à cet univers coloré et intègre s'est avéré un grand honneur et je me considère privilégiée avoir pu vivre quelques belles années dans ce monde coriace et enchanté.

2. Délinquance et christianisme

Mon expérience est une expérience de délinquance positive et celle-ci s'avère un axe de compréhension majeur pour l'orientation de mon intérêt théologique ainsi

que pour l'élaboration du premier projet d'exposition. D'une part, elle m'a emmené à une compréhension de Jésus qui a pu m'interpeller et d'autre part, elle a soulevé des orientations *trash* du christianisme qui est ainsi devenu intéressant à mes yeux.

Ma compréhension de Jésus s'est surtout développée avec des cours en théologie biblique et études de textes. Les études le dépeignant sous un jour subversif et révolutionnaire soulevèrent pour moi le plus vif intérêt. L'attitude du célèbre personnage me parut des plus libertines et voisine de l'attitude promue dans les milieux « punks-anarchistes » : la poursuite de l'essentiel des personnes, l'échange de la stabilité pour un renouveau surprenant, les situations souvent peu reluisantes des suivants-es, le « manque » de hiérarchie, le reproche de l'instabilité, l'incompréhension familiale et l'inévitable mépris public. Ce milieu social particulier me sembla un digne représentant contemporain de la « dernière place » si chère à Jésus.

Mon affection pour le christianisme a suivi la logique de cet élan mais bien sûr la manière dont je l'appréhende diffère quelque peu de sa présentation traditionnelle. Contrairement à l'idéal d'une vie d'obéissance, sage et rangée, ce sont la liberté, la fête et la fierté d'être « déchet » qui sont pour moi les objectifs premiers du christianisme qui à mon sens, ne peut qu'être délinquant, du moins s'il entend imiter son fondateur.

De prime abord il pourra sembler étrange d'associer délinquance et christianisme de manière positive puisque l'on a déterminé que l'un doit toujours s'effacer au profit de l'autre. Par exemple, les délinquants-es qui ne ressentent aucun repentir d'avoir vécu une « mauvaise vie » ne sont pas invités-es à prendre part au salut éternel tandis que d'un autre côté, beaucoup de gens affirment avoir fui l'enfer de la délinquance grâce à leur conversion à la foi chrétienne. Loin de moi l'idée de médire de ces renversements qui démontrent l'importance de la foi pour de nombreuses personnes ; simplement, mon expérience se révèle différente puisque j'appréhende la foi au travers la délinquance. Celle-ci est ce qui, pour moi, donne sa valeur à la foi : l'envie de vivre autrement et une optique qui soulève un autre dire qui rompt avec la structure hiérarchique patriarcale normative. La délinquance

dans le cadre de ce mémoire, sera donc considérée saine, positive, équilibrée et même grâce à Jésus, sainte.

Cette délinquance n'est pas celle des médias. Il n'est pas question d'encourager l'agression mais paradoxalement, c'est bien de cela dont il s'agit. Dans l'approche de Jésus, le « déchet » est racheté ; non pas en disparaissant ainsi qu'on le conçoit traditionnellement mais bien en étant compris autrement, en étant transcendé par de nouvelles valeurs qui permettent de lui donner de l'importance. C'est ceci qui s'avère violent car dans sa compréhension d'elle-même, la société patriarcale perçoit le retour du « déchet » impur comme une agression à sa propre pureté.

Ceci m'apparaît évident car l'école de réforme avait en gros, la même orientation. Nous y entrions en tant que déchets sociaux et l'objectif majeur consistait à punir tout ce qui pouvait soutenir cette orientation afin de l'effacer à la manière d'un dressage pavlovien. Comme nous étions « déchets » rien de ce que nous pouvions faire ou dire n'était « bien » à moins d'aller dans le sens de la rééducation. Il n'a jamais été question de donner la moindre valeur à notre parcours coriace, de l'importance à nos orientations marginales ou d'être seulement curieux envers notre choix. Seul importait que tout ceci soit oublié et disparaisse au profit d'une normalité préétablie ; le seul succès possible et accessible en ce qui nous concernait.

Pourtant,

Jésus était un déviant social. Il est utile de se le rappeler. Si Jésus était un déviant social, la déviance sociale ne peut pas être complètement mauvaise. Professer cette forme de déviance est une sorte d'*imitatio christi* mais avec une tournure différente. Avec Jésus, les rebelles sont les bienvenus.²⁰

Ici, la délinquance sera sainte donc car mon présupposé s'enracine dans la croyance et la foi que dans un tel contexte, tant le nôtre que le sien, Jésus lui-même soit un « déchet », une « coquerelle ». Il ne faudrait pas y voir une injure ou une gratuite envie de choquer mais bien une marque de respect. « Nous devons

²⁰ FUNK, *Honnête envers Jésus*, p. 358.

commencer par faire subir à Jésus une « rétrogradation ». Il l'a demandé, il la mérite, nous lui devons au moins cela. »²¹

Cette optique sera le « présupposé légitime » qui orientera l'exposition, c'est le ressort qui lance l'intervention car cette optique distinctive introduit l'option préférentielle pour la nature subversive²² de Jésus à l'origine de l'exposition et, par extension, de tout le mémoire. L'exposition met donc toute sa confiance dans le déchet en misant sur la délinquance en tant que point de vue privilégié et performant.

3. La délinquance de Jésus

Il reste à savoir bien sûr dans quelle mesure cette vision est réaliste. Je dirais qu'en premier lieu il m'aurait été difficile d'inventer un Jésus délinquant puisque c'est lui qui m'a pris par surprise. En fait jamais je ne n'aurais pensé à imaginer ce personnage sous des auspices subversifs aussi réjouissants. Vraiment, la chose ne m'aurait jamais traversé l'esprit. Ainsi on ne peut pas dire que c'est moi qui l'ai cherché mais bien lui qui m'a trouvé.

D'autre part, plusieurs-es théologiens-es abondent dans le sens de la délinquance du Christ. Il pourra être utile ici d'en citer quelques uns-es à titre d'exemple afin de donner un aperçu de ce portrait atypique.

En premier lieu, plusieurs auteurs-es avancent que l'ensemble de son œuvre prête au scandale, particulièrement en ce qui concerne les préceptes de pureté et de ségrégation sociale.

L'attitude de Jésus à l'égard des règles rituelles de pureté a tout l'air de constituer une véritable transgression dans une religion où les frontières entre le pur et l'impur sont capitales.²³

Son association avec les « impurs » religieux et sociaux de son temps, sa critique prophétique du Temple et des observances religieuses, son insoumission intel-

²¹ *Ibid.*, p. 354.

²² Subversif : qui renverse, détruit l'ordre établi ; qui est susceptible de menacer les valeurs reçues (*Petit Robert*).

²³ G. PRIEUR et G. MORDILLAT, *Jésus, illustre et inconnu*, p. 119.

lectuelle aux autorités religieuses légitimes, sa fidélité jusqu'à la croix à celui qu'il appelle Abba font de lui un être embarrassant, déconcertant, étrange.²⁴

Il est clair, d'après les récits évangéliques, que Jésus était un galiléen non conformiste et qu'il abhorrait les frontières sociales. Sa « déviance » et son inclination à fréquenter toutes sortes d'individus sans égards aux bienséances était inhérentes au royaume de Dieu que son père, affirmait-il, l'avait chargé d'annoncer. Il pratiquait ce qu'il prêchait. Par conséquent, il ignorait, ou transgressait, ou violait les règles de pureté et les tabous.²⁵

Cet étrange Jésus déconcerte et embarrasse. Il est insoumis et critique ce qui semble le plus sacré jusqu'à violer les règles les plus importantes de son milieu, entre autre en ce qui concerne les femmes : « Jésus fut un ami des femmes, le premier – et quasiment le dernier de toute l'histoire de l'Église. (...) La spontanéité de Jésus dans ses rapports avec les femmes frappa même ses propres disciples »²⁶.

Plus surprenant, certains considère même que Jésus peut être qualifié de fêtard.

Néanmoins, le contraste entre Jean le baptiste et Jésus reflète une réalité historique : Jean était perçu comme – et était sans doute – un ascète du désert ; et Jésus était perçu comme – et était sans doute – ce que nous pourrions appeler un joyeux drille des milieux urbains, aimant la fête.²⁷

D'autre part, certaines traditions qui aujourd'hui nous semblent aller de soi comme par exemple appeler Dieu « père » sont en fait des blasphèmes à l'époque où Jésus les prononce : « Nous voici en mesure de dire pourquoi abba n'est pas utilisé dans les prières juives pour invoquer Dieu : il eût été irrévérencieux et donc impensable pour une mentalité juive d'appeler Dieu d'un nom aussi familier. »²⁸

Theissen qui romance la portée probable de l'agir concret de Jésus dans sa société dépeint un véritable cauchemar où les miséreux se mettent à harceler les bonnes gens.

²⁴ R. POUDRIER, *L'insoumis de Nazareth. Les controverses de Jésus avec les autorités*, p. 192.

²⁵ FUNK, *Honnête avec Jésus*, p. 239.

²⁶ U.R. HEINEMANN, *Des eunuques pour le royaume des cieux, L'Église catholique et la sexualité*. P.138

²⁷ FUNK, *Honnête avec Jésus*, p. 226.

²⁸ J. JERÉMIAS, *Paroles de Jésus. Le message central du Nouveau Testament*, p. 110.

— Mais je comprenais aussi le publicain : la visite régulière de ces gens là, quelle calamité !

Kostabar eut enfin du succès : j'entendis le groupe s'éloigner.

Il rentra :

— Ils s'en vont. Ces gens sont une vraie plaie ! Avant, ils étaient bien contents quand on leur donnait un morceau de pain. Ils s'en allaient. Mais depuis que des gens comme Jésus et Lévi ont éveillé leur espoir, ils deviennent empoisonnants.²⁹

Funk ne mâche pas ses mots : « Quand le nom de Jésus est prononcé, on présume aussitôt qu'il est question de religion. Mais en fait, le Jésus dont nous avons des aperçus dans les évangiles se présente comme irréligieux, irrévérencieux et impie. »³⁰

Holl y voit du délire et de la criminalité. : « (...) on désigne de tels comportements comme délirants. »³¹ ; « Nous sommes donc en droit de conclure que la conduite de Jésus fut criminelle selon les lois de la société. »³²

D'autre y voit une orientation subversive : « Le salut apporté par Jésus est bien autre chose qu'une « bonne nouvelle ». Il agit dans la subversion. »³³

Et loin de certaines conceptions mystiques sacrificielles, beaucoup de chercheurs considèrent que sa mort est directement imputable à ses comportements délinquants : « (...) sa parole et son agir furent à ce point insupportables pour ses contemporains qu'il fut nécessaire de l'éliminer physiquement »³⁴

Ces quelques exemples suffiront je crois à montrer que la délinquance de Jésus n'est pas une élucubration gratuite et encore moins un sujet tabou. Bien entendu, on ne pourra jamais savoir dans quelle mesure exacte cette vision est réaliste,

²⁹ G. THEISSEN, *L'ombre du Galliléen. Récit historique*, p. 163.

³⁰ FUNK, *Honnête avec Jésus*, p. 349.

³¹ A. HOLL, *Jésus en mauvaise compagnie*, p. 35.

³² A. HOLL, *Jésus en mauvaise compagnie*, p. 31.

³³ F. QUÉRÉ, *Les femmes de l'évangile*, p. 179.

³⁴ D. MARGUERAT, *Le projet de Jésus : une énigme non résolue*, p. 70.

cependant, il ne fait pas de doute qu'elle l'est dans une certaine mesure sinon, une mesure certaine.

4. La culture *trash*

Il importe en dernier lieu de définir plus précisément le mot *trash* ; sa provenance, sa signification et son importance pour l'exposition. Le terme *trash* utilisé dans la langue populaire québécoise provient surtout d'un mouvement esthétique états-unien appelé la *trash culture*. Il faut spécifier que la signification de *trash culture* ne semble pas formellement établie. Par exemple, dans *Trash culture : popular culture and the great tradition*³⁵ de Richard Keller Simon le terme paraphrase la chute des standards moraux de la société états-unienne à travers ses œuvres artistiques mis en lien avec les grandes œuvres classiques : « *Wath is the difference between trash culture and the great tradition ? Why is the National Enquirer so bad and a tragedy by Euripides so good ?* »

Dans un autre ordre d'idée, dans *An Analysis of UK Trash Culture*, Vexen Crabtree définit la *trash culture* comme synonyme de débauche et de déchéance typiquement britannique.

*It is characterized by binge drinking, smoking, stupidity, the active hatred of intelligence & responsible behaviour, fashion-conscious youths, ignorant uneducated adults, misbehaviour at school, petty crime, organized crime, violence, homophobia, racism and xenophobia. Its greatest social monuments are pub culture and football, and its main facilitators are peer pressure, trashy tabloids such as The Sun and uneducated, irresponsible parenting.*³⁶

Pour ma part, je choisis de m'associer à la définition de la *trash culture* que l'on peut lire dans le « cycle *trash* » publié sur le blog de OKcowboy³⁷. Selon cette définition, la culture *trash* est un mouvement underground qui a débuté dans les

³⁵ Berkeley, University of California Press, 1999.

³⁶ Vexen CRABTREE, « UK Trash Culture », <http://www.vexen.co.uk/UK/trashculture.html> (26 novembre 2004 ; consulté le 2011-10-30).

³⁷ Florian, « Bienvenue dans le trash », <http://www.okcowboy.net/cycle-trash-bienvenue.html> (18 juin 2007 ; consulté le 2011-10-30).

années soixante dans le milieu littéraire beatnik anglais et états-unien en particulier, et qui avait pour objectif d'ériger le laid en valeur esthétique. Ce mouvement spontané s'est élevé en opposition au bien pensé et aux bien penseurs-es. De nombreux films et livres³⁸ ont vu le jour à l'intérieur de ce mouvement difficile à qualifier. Puisqu'il faut le qualifier tout de même, on peut dire que le point commun de ces œuvres semble être de repousser les limites du supportable.

Jusqu'aux années 80, les œuvres provenant de la culture *trash* furent peu diffusées, en quelque sorte élitistes et donc réservées à un public d'initiés-es. Cependant, la culture *trash* est devenue de plus en plus connue et populaire jusqu'à aujourd'hui, au point où même les instances gouvernementales n'hésitent plus à l'utiliser ouvertement. Par exemple les campagnes de publicité cauchemardesques et ultra violentes sur la prudence au volant, les accidents de travail, les dangers de la drogue ou la violence conjugale sont directement inspirées de la culture *trash*.³⁹

Le premier projet d'exposition place le *trash*, c'est-à-dire le déchet, la vermine et le saccage au centre de ses préoccupations. De son point de vue, ceux-ci sont positifs, créateurs et sains. D'une part, elle s'intéresse au déchet au sens premier via les matériaux des œuvres de l'exposition qui proviennent en grande partie des poubelles et par ailleurs, porte un souci particulier à la thématique du rapport de Jésus à l'impureté. Au niveau métaphorique, elle traite de la vermine sociale présente dans les évangiles et de l'intérêt que leur porte Jésus. Elle s'intéresse aussi au saccage qu'il inflige à sa structure sociale, voire du vandalisme religieux qu'il commet et promeut au risque de devenir lui-même un déchet aux yeux de sa société. Sur la croix, Jésus le deviendra effectivement mais c'est de cette position peu glorieuse qu'il sera élevé jusqu'à « la droite du Père ».

³⁸ Œuvres d'horreur, violence, porno, science fiction, etc. ... Par exemple le roman *American psycho* de Bret Easton Ellis.

³⁹ Par exemple, la publicité « Le cadenasage sauve des vies » de la CSST, <http://www.csst.qc.ca/publications/Pages/listePublications.aspx?ChoixThemes=Publicit%u00e9+%28archives%29&titre=Publications+sur+le+th%u00e8me+%3A+Publicit%u00e9+%28archives%29> (2008-10-01 ; consulté le 2012-02-15).

Romain Novarina alias Serialbuzzer, artiste français dira du *trash* : « Il fait jaillir au grand jour ce qui souvent reste caché ou censuré, installant par là même un malaise dans l'espoir de provoquer une prise de conscience. »⁴⁰

C'est dans cette voie que l'exposition souhaite entraîner le public ; non pas en rivalisant de violence avec les publicités gouvernementales mais en s'inspirant de la stratégie, de l'énergie et de l'intelligence particulière de la culture *trash*.

L'ensemble de l'exposition cherche à frapper l'imaginaire par la force dérangeante de son contenu mais elle ne le fait pas dans le but de créer un malaise gratuit. Elle utilise la puissance de l'image pour surprendre l'esprit et profite de cette surprise pour le placer face à un questionnement. C'est donc à ce titre que j'utilise le terme « théologie *trash* », théologie à laquelle ce mémoire espère être une contribution.

5. Pointes d'observations

- C'est au travers les auspices délinquants de son fondateur que le christianisme a finalement soulevé mon intérêt puis ma passion. De nombreux auteurs-es et théologiens-nes soutiennent que cette délinquance est probable, voire évidente dans les textes.
- Je crée un lien entre les « derniers » modernes et les « derniers » des évangiles. Cette ressemblance me semble aller de soi car ils occupent le même espace social, celui des perdants-es, des méprisés-es, des rejetés-es.
- Mes préalables font que c'est le côté plus délinquant de Jésus qui m'interpelle et soulève mon intérêt. Si mon passé religieux a fait émerger l'idée générale du premier projet d'exposition, mon passé délinquant en a motivé l'orientation *trash*.
- Je crois que ce point de vue original est intéressant et permet de développer une interprétation performante.

⁴⁰ Romain NOVARINA, « Le trash selon serialbuzzer », <http://www.okcowboy.net/cycle-trash-serialbuzzer.html> (19 juin 2007 ; consulté le 2011-10-30).

E. LE CONTEXTE D'ÉMERGENCE CULTUREL ET ARTISTIQUE

J'ai observé jusqu'ici les contextes d'émergences sous-jacents qui ont orienté et motivé la création du premier projet d'exposition. Cette observation s'est surtout attachée à éclairer le contenu de l'exposition. J'observerai maintenant l'approche artistique elle-même. C'est-à-dire ma démarche artistique et les courants auxquels elle peut se rattacher.

1. Parcours et démarche artistique

J'ai étudié les arts visuels au Cégep de Jonquière mais j'ai toujours peint et dessiné. Plusieurs découvertes ont influencé ma peinture tant au niveau des techniques, des matériaux que de l'histoire de l'art. J'admire surtout les grands maîtres classiques tels Léonard de Vinci, Vigée-Lebrun, Bouguerau et les courants préraphaélite et symboliste. Si je ne me sens pas très proche des courants d'art contemporain, mon propre contexte m'a tout de même beaucoup inspiré particulièrement au niveau des poubelles. J'oserais même dire que celles-ci sont l'un de mes grands amours artistiques. Non seulement parce qu'elles débordent de matériaux gratuits mais surtout parce que j'en retire l'impression de « sauver » des objets condamnés qui ressuscitent à la lumière de l'art.

Contrairement à cet aspect ordurier de mon travail, j'aime peindre de manière classique, académique, réaliste et un brin romantique souvent sur fond de recyclage, mais pas exclusivement. Je cherche à développer le langage rédactionnel et pédagogique de la peinture en utilisant les contrastes symboliques et visuels. J'aime m'adresser à l'intelligence des personnes spectatrices.

Ma peinture s'éloigne du courant moderne qui s'intéresse peu à l'esthétique plastique et aux traditions qu'il considère comme un frein à l'inventivité puisqu'il place l'exploration au cœur de sa recherche. Je me rapproche d'avantage du courant postmoderne qui reprend et mélange les savoir-faire classiques en y introduisant une certaine ironie, souvent en usant des contrastes.

L'approche académique et symbolique, presque catéchétique de ma peinture me permet de proposer une collection qui réponde aux normes classiques de la peinture religieuse ce qui crée un contraste encore plus vif avec le contenu très peu

classique. Elle permet également de passer des messages rationnels et pédagogiques, ce qui serait impossible avec l'art abstrait par exemple. De plus, l'option préférentielle pour les déchets rejoint symboliquement la démarche du Jésus des évangiles.

2. Contexte dans l'histoire de l'art

J'observerai maintenant le parcours de l'art religieux au XXe siècle en France afin d'avoir une vue d'ensemble qui permette de situer le projet d'exposition dans l'histoire.

Les arts religieux du XXe siècle ont été marqués par ce qu'on appelle le « renouveau de l'art religieux ». Le point central de cette épopée est l'arrivée de l'art moderne profane dans le domaine classique et conservateur des arts religieux. Je m'intéresserai surtout à la France que le Québec a suivi de très près dans ce domaine à la différence près que les crises y ont eut moins de retentissements.

Le point de départ de cette redoutable aventure est en premier lieu la critique radicale de l'esthétique des églises au début du XXe siècle. Les critiques s'en prennent surtout à l'art dit de « Saint-Sulpice » dont le nom provient des objets pieux de pacotilles vendus dans le quartier St-Sulpice de Paris.⁴¹ Les critiques sont outragés que les « Saint-Sulpiceries » – d'une accablante laideur et d'une pauvreté artistique inégalée – se retrouvent par milliers dans les églises françaises. Au début du XXe siècle les critiques sont si vives que des mesures s'imposent et que la grande « rénovation » de l'art d'église commence.

Dans cette foulée plusieurs ateliers et regroupements seront mis sur pied afin de développer de nouvelles approches artistiques « traditionnelles, modernes et religieuses ». La plus célèbre de ces tentatives sera celle de Maurice Denis et de ses « Ateliers d'art sacré » fondés en 1919. Cependant cette première manche des

⁴¹ Un bon exemple de « Saint-Sulpice » : Les petites statues de plâtre moulé qui représentent les personnages évangéliques et les Saints, presque toujours de race blanche qu'on voit souvent dans les maisons ou les bazars. Les flots de vêtements plissés, la peinture criarde et le réalisme statique de ces statuette faites à la chaîne sont caractéristiques de l'art « Saint-Sulpice ».

« rénovations » s'avèrera peu concluante. Le clergé se montrera réfractaire aux arts modernes trop différents des approches classiques.

En 1937 le père dominicain Pierre-Charles-Marie Couturier aidé par le père Pierre-Raymond Régamey reprend en main la revue « L'Art sacré ». Dans cette publication, Couturier critique systématiquement l'art « Saint-Sulpice » mais il prend aussi ses distances avec les autorités ecclésiastiques afin de promouvoir l'art moderne et les grands-es artistes du siècle qu'ils et qu'elles soient croyants-es ou non.

La revue eut un éminent succès et quelques années plus tard les églises commencent à commander des œuvres d'art moderne.⁴² Cet essai intrépide causera un tel émoi qu'il culminera dans ce qu'on nomme la « querelle de l'art sacré ». Le clergé ne reconnaît pas dans l'art moderne les formes classiques qui invitent à la dévotion. En fait, l'art moderne réfractaire à toute forme d'académisme s'oppose à la conception traditionnelle de l'image sacrée. Les ecclésiastiques sont scandalisés et le clergé interdit la « déformation » qu'il associe à la « dépravation ».

L'exploration des formes étant au cœur de l'art moderne il apparaît pour beaucoup que celui-ci n'a pas sa place comme art sacré. Dès lors, la question qui se pose est celle-ci : Si l'art sacré ne peut pas être moderne, que peut-il être ? Aucune réponse satisfaisante n'ayant été apportée à ce dilemme on se lance dans un grand nettoyage dit de « purification ». Beaucoup d'églises sont dépouillées de leurs œuvres d'art de manière à ne laisser souvent qu'un simple autel nu et un crucifix minimaliste. À la fin des années 50 l'art sacré, considéré suspect voire même dangereux, est dans une véritable impasse.⁴³

Le concile Vatican II (1962-1965) avait comme priorité de se pencher sur le problème de la liturgie et du dialogue avec le monde moderne. Il donne donc carte blanche aux arts modernes invitant les artistes à exploiter les formes abstraites qui seront mises au service de l'espace. Les scènes figuratives, académiques et ration-

⁴² L'œuvre la plus célèbre est le crucifix d'Assy commandé en 1950 par l'église d'Assy à la sculpteure Germaine Richier.

⁴³ Étienne FOUILLOUX, *Autour de Vatican II. Crise de l'image religieuse ou crise de l'art sacré ?*, p. .279.

nelles qui représentaient le sommet des arts sacrés sont bannies pour explorer des approches expressionnistes ou abstraites. Cependant, au cours des années 70, le courant créatif s'essouffle et les artistes affichent progressivement un désintérêt de plus en plus marqué pour les productions religieuses.⁴⁴

D'autre part, conséquemment à l'imposante diffusion de l'art religieux abstrait et malgré la qualité des ces créations, on remarque dans les années 80 une nostalgie de l'imagerie religieuse chez les catholiques. Il y a un surprenant retour de reproductions iconographiques traditionnelles, des photographies de paysages accompagnées de prières et surtout une percée majeure de l'imagerie « Saint-Sulpice » dans l'art religieux du Québec et de la France.⁴⁵

Les années 80 se terminent donc par de nouvelles difficultés. Beaucoup de fidèles souhaitent un retour de l'imagerie figurative et l'intensité créatrice ne semble plus trouver dans les thèmes religieux l'inspiration nécessaire à de nouvelles découvertes en comparaison de l'effervescence des années précédentes.

Y aurait-il une chance, aujourd'hui, de retrouver une véritable iconographie, au sens traditionnel et cependant créateur, réellement artistique du mot ? Tout ce que nous avons rapporté plus haut des rapports – si complexes et si difficiles – entre la liturgie et la culture contemporaine rend l'hypothèse aléatoire.⁴⁶

Dans les années 90 un retournement allait avoir lieu tant au Québec qu'en France : la prise de conscience du patrimoine religieux et de l'importance de sa conservation. Pour répondre à cet enjeu, la Fondation du patrimoine religieux du Québec sera créée le 19 octobre 1995.⁴⁷ En 2012 l'intérêt pour le patrimoine religieux est toujours aussi vif et c'est actuellement dans ce domaine que ce concentre l'ensemble des énergies au Québec et en France.

Considérant que la recension et la conservation du patrimoine religieux n'encourage pas de nouvelles productions, que les églises ne font presque plus de commandes, que peu de nouvelles églises sont construites et que la communauté

⁴⁴ Bien entendu, les bouleversements sociaux, économiques et politiques de cette époque jouent un rôle majeur dans cette problématique.

⁴⁵ F. DEBUYST, *L'art chrétien contemporain*.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 75

⁴⁷ Fondation du patrimoine religieux du Québec (<http://www.patrimoine-religieux.qc.ca>).

chrétienne se tourne vers les imageries traditionnelles populaires de type « Saint-Sulpice » on peut avancer que l'art sacré est dans une impasse. En fait, ce début de XXe siècle ne compte pratiquement aucune nouvelles productions d'art sacré au sens classique du terme.

3. Situer l'exposition

En relation avec l'histoire des arts sacrés du dernier siècle, il apparaît tout d'abord que le premier projet d'exposition ne peut être considéré comme un art sacré au sens où il a comme objectif de revisiter et non de supporter la dévotion comme c'est le cas de toutes les œuvres qui se rattachent à ce courant.

L'exposition se situe cependant dans la continuité de l'histoire des arts sacrés car elle s'inscrit dans l'ouverture de Vatican II, non seulement à l'art moderne mais aussi et surtout à la recherche historique appliquée au contenu de la Bible, recherches interdites avant le concile. Cette ouverture permet donc de créer des images qui s'appuient sur d'autres interprétations que celle des autorités religieuses tout en restant à l'intérieur d'un système théologique reconnu par ces mêmes autorités.

Donc, au niveau de la démarche artistique l'exposition reste dans la lignée des arts sacrés classiques par sa facture matérielle, par son sujet religieux, par son enracinement à la théologie et par sa stratégie qui déploie une pédagogie en image sur la vie de Jésus. Pourtant, au niveau de la démarche intellectuelle elle ne peut être considérée comme partie des arts sacrés car son contenu questionne les croyances au lieu d'illustrer une démarche de foi. Mon exposition reste donc dans la lignée des arts sacrés par son contenant sans lui appartenir dans le contenu.

La facture très esthétique des peintures lui interdit de se rattacher au courant des arts *trashs* qui explorent la laideur et l'extrême. Cependant, elle s'y rattache par son contenu qui s'appuie sur le contraste beauté désincarnée et laideur charnelle ainsi qu'à l'exploitation des lieux de malaises religieux dans une perspective extrême.

D'autre part, il apparaît qu'elle ne s'attache pas exclusivement à la démarche artistique de par son contenu intellectuel et rationnel quasi pédagogique et d'autre

part, qu'elle ne s'attache pas exclusivement à la démarche intellectuelle universitaire de par son contenant artistique peu conforme.

Il semble donc que l'exposition ne soit ni une démarche intellectuelle, ni une démarche artistique, ni une démarche *trash*, ni une démarche religieuse tout en l'étant. Elle est à la limite de plusieurs parents mais enfant illégitime de chacun ; une sorte de bâtard pertinent pourrait-on dire. Je la situerais donc comme un assemblage performant mais peu standard de démarches distinctes.

4. Pointes d'observations

– Il y a une intuition qu'il y a une valeur théologique et une noblesse dans les déchets de par leur nature de déchet. J'entends ici le déchet au sens premier, les ordures que je recycle dans l'art, mais également le déchet au sens métaphorique, les personnes considérées comme des déchets au niveau social.

– Il m'apparaît que le point central de la critique portée par le premier projet d'exposition est l'orientation que je définirais « St-Sulpice » de beaucoup de croyances pieuses, conventionnelles et populaires. Par croyance St-Sulpice j'entends une croyance à la chaîne témoignant essentiellement de la culture blanche et qui serait idéalement la même pour toutes et tous au point d'apparaître figée, statique et clinquante dans sa recherche de perfection, tout comme l'art du même nom.

– La difficulté de ranger le projet d'exposition dans un modèle « pur », l'ironie de la démarche et le bricolage de sources et d'horizons divers la désigne comme étant le plus probablement postmoderne. La teneur religieuse du sujet orientée par la critique intellectuelle relève davantage de la démarche théologique que de la démarche de foi. Le plus plausible serait, je crois, de ranger l'exposition dans un dossier que l'on pourrait nommer « art théologique postmoderne »

F. LE CONTEXTE D'ÉMERGENCE EN RELATION AVEC L'APPRÉHENSION DES SUJETS

Le premier projet d'exposition oppose le Christ d'un imaginaire collectif à un Jésus plus historique. Il me faut maintenant expliciter ces deux personnages. Je me

pencherai donc sur les cas de figures que cherche à opposer le premier projet d'exposition et le contexte d'où ils proviennent.⁴⁸

1. Le Christ de l'imaginaire collectif

Le Christ de l'exposition s'inspire en premier lieu de l'impression que je retire de mes années de catéchèse de l'école publique québécoise, c'est le Christ « qui-est-mon-ami-et-à-qui-je-fois-ouvrir-mon-cœur ». L'exposition s'inspire en second lieu de l'image officielle véhiculée par les autorités Vaticanes c'est le Christ « qui-est-le-chef-de-l'Église-et-de-tous-les-chrétiens-nes ». Voyons plus précisément ces deux personnages.

Au niveau scolaire, on a fait la promotion d'un Christ d'amour aimant chacune de nous. Toute l'emphase du personnage est mise sur son amour qui se traduit en souffrance et en sacrifice pour nos péchés. C'est le meilleur des éducateurs qui donne le bon exemple et qui me fait sentir coupable en m'implorant de me corriger. Il va toujours dans le sens de ce que les adultes souhaitent inculquer aux enfants.

Le Christ de l'institution est celui des autorités religieuses officielles et ordonnées. Sa principale caractéristique consiste à posséder entièrement tous les attributs de la perfection. Par conséquent, il est distant car rien ne sert d'espérer lui être équivalent. On ne peut l'approcher qu'avec la plus grande déférence et la conscience de sa petitesse personnelle, voire de son insignifiance comparée à lui. Là encore, son sacrifice pour nos péchés est l'essentiel objectif de son incarnation⁴⁹ et il est toujours orienté vers ce que la hiérarchie souhaite inculquer à la masse des chrétiens-nes.

⁴⁸ Encore une fois, cette présentation pourra manquer de subtilité mais il importe de présenter le projet tel qu'il fut élaboré dans un premier temps.

⁴⁹ « « Le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures et a été enseveli ; il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures et il est apparu. » (1 Co 15,3-5) : tel est le noyau central de la prédication apostolique (1 Co 15,11) ». COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, « *L'interprétation de la Bible dans l'église* », DC, 2085 (1994) 32.

Le Christ de l'enfance m'est apparu mollasson, misérabiliste et ennuyant tandis que celui des autorités m'a semblé constipé, fasciste et peu digne d'intérêt. De plus, le parallèle parfait que l'on peut établir entre l'enseignement de Jésus et celui des adultes ou des autorités religieuses est pour moi douteux voire malhonnête.

C'est à partir de ces deux pôles d'expérience, mollesse ennuyante et perfection désincarnée, que j'ai élaborée la figure du Christ de l'imaginaire collectif pour l'exposition. Je dirais qu'il s'agit d'un lieu commun québécois et d'une vision négative partagée par beaucoup de mes contemporains-es agnostiques, athées et même par beaucoup de personnes croyantes.⁵⁰ C'est celui-là que je propose en tant que « Christ de l'imaginaire collectif ».

2. Le Jésus historique de controverse

Le Jésus historique provient exclusivement de mes cours, recherches et lectures de premier cycle en théologie car avant ces études, je ne me serais jamais douté qu'il puisse exister une chose telle qu'un « Jésus historique ». J'ai été marquée par les résultats de plusieurs de ces recherches qui semblaient le plus souvent contredire l'image du Christ de l'imaginaire collectif. À la lumière de cette compréhension, il m'est apparu que les évangiles regorgent de situations prêtant à la controverse et que le Jésus qui y apparaît est souvent scandaleux.

Parmi les divers auteurs-es qui abordent cette question⁵¹ j'ai choisi les situations qui m'ont semblé les plus compromettantes des découvertes et propositions historiques pour créer des contrastes violents avec le Jésus de l'imaginaire collectif. Le Jésus historique du projet d'exposition provient de différentes interpréta-

⁵⁰ Beaucoup de personnes croyantes en ce début de siècle ont une vision beaucoup plus ouverte, complexe et intéressante du Christ de la foi que ce que j'en suggère ici. Je ne voudrais pas confondre la richesse de ces croyances avec le Christ de l'exposition. Cependant, eux aussi se souviendront sans mal du Christ auquel je me réfère puisqu'il fait partie de notre imaginaire collectif québécois.

⁵¹ La plupart des recherches retenues proviennent des théologies féministes, de l'historico-critique, des cours du BAC et de la BBC. Je m'appuie entre autre sur Fiorenza, Bello, Funk, Quéré, Heinmann, Meier, Poudrier, Theissen, Paquette Lessard, Holl, Prieur et Mordillat.

tions, les plus controversées possibles sur le Jésus historique probable. En ce sens, on peut avancer qu'il s'agit d'un Jésus historique de controverse ou encore d'un Jésus *trash*.

3. Nature de l'opposition

Les deux personnages qui s'opposent ont un même objectif : nous inviter à vivre dans l'amour. Au delà de l'objectif cependant, ils n'ont à peu près rien en commun.

Le Christ de l'imaginaire collectif nous convertit en nous enseignant qu'il est mort pour nos péchés et que par conséquent, nous devons nous soumettre à son Église et éviter le « mal ». Bien qu'elle s'appuie surtout sur les actes des apôtres et les lettres de Paul, cette interprétation est selon moi non-conforme au contenu des quatre évangiles. Je le ressens comme si on m'appelait à un amour plastifié, impossible et intéressé et je n'y vois que peu de liens avec le faire et le dire de Jésus.

« L'observation initiale qui s'impose est la suivante : les formes populaires du Christianisme que nous avons actuellement ne demandent pas – et ne permettent pas – qu'elles soient entérinées par Jésus. Cette religion de credo supplante Jésus, le remplace ou, peut-être, le destitue au moyen d'une mythologie qui ne dépend en rien de ce que Jésus a dit ou fait à l'exception peut-être de sa mort.⁵² »

Le Jésus historique de controverse pour sa part, nous convertit en faisant la promotion du « Royaume de Dieu » dont la composante principale est l'abolition de la domination entre humains et où il ne faut pas hésiter à désobéir à certaines traditions religieuses millénaires lorsqu'elles nous éloignent de l'amour. Cette conception du message de Jésus est selon moi plus près de l'intervention originale. C'est une vision située d'un amour sans compromis qui s'avère coûteux, dangereux et effrayant pour quiconque domine.

4. Pointes d'observation

– Les deux personnages qui sont mis en balance sont pour une part le Christ de l'imaginaire collectif, personnage grandiose, souffrant et parfait trônant au sommet de la hiérarchie humaine et d'autre part, le Jésus historique de controverse, per-

⁵² FUNK, *Honnête envers Jésus*, p. 351.

sonnage hérétique, troublant et joyeux se rattachant à la lie sociale juive par sa condamnation à mort.

– Le Christ de l’imaginaire collectif personnifie des principes de base de croyances pieuses populaires et conventionnelles telle que je les aie perçues dans mon contexte tandis que le Jésus historique de controverse personnifie des principes de base d’un Jésus peu conventionnel, tel que je l’ai perçu dans mes études de théologie de premier cycle, en relation avec ma dynamique biographique.

– J’ai l’intuition que le Christ de la tradition est une duperie comparé au Jésus historique. C’est ce qui me révolte. Le premier projet d’exposition a été élaboré à partir de ce sentiment.

– Ma compréhension des sujets est sans nuances. Tout est soit blanc, soit noir. Je conçois que la figure christique a aliéné les gens au profit du pouvoir institutionnel (mal) et que pour dénouer cette impasse le salut ne peut venir que de l’histoire (bien).

G. RELIER LES POINTES D’OBSERVATIONS

Le premier projet d’exposition est un projet qui entend dénoncer une certaine Église en s’appuyant sur des données historiques. Sa stratégie consiste à opposer deux visages de Jésus : le Christ de l’imaginaire collectif québécois qui se compose de tout ce que j’ai retenu de mes années de catéchèses et autre sources semblables et le Jésus historique de controverse qui est composé des données recueillies dans mes cours de Baccalauréat ainsi que de diverses publications, études et recherches historiques. L’idée d’exposition étant spontanée, l’observation s’est d’abord intéressée aux contextes d’où a émergé le projet.

Au niveau personnel, j’ai retiré une impression négative face à la religion de ma culture. Cette impression m’a d’abord été transmise par le milieu familial et social puis elle s’est accentuée suite aux cours de catéchèse scolaire. Des expériences avec diverses églises au travers le Canada me convainquirent finalement que l’Église est peu digne d’intérêt tant en pratique qu’en théorie. Malgré quelques expériences plus positives, l’impression négative resta de loin la plus marquante.

Lorsque par souci de « trashitude » j'entrai en théologie, je découvris un monde qui à ma grande surprise m'interpella. S'y distinguent surtout les études féministes et les nouvelles interprétations historiques sur la personnalité et l'action du Jésus des évangiles. Ces recherches soulevèrent mon intérêt pour deux raisons. Premièrement en raison de l'attitude *trash* de Jésus tant par sa relation aux déchets sociaux de son contexte que par la délinquance de son comportement à plusieurs niveaux. Secondement parce que ceci me sembla démontrer une fois pour toute la duplicité de l'institution religieuse tant la transformation hypocrite du fondateur sautait aux yeux.

L'affection que je ressentis pour ce Jésus trublion et subversif s'opposa alors à un mépris plus vif que jamais envers l'institution et son image culte. Ma muse se trouva des plus emballées par cette conjecture et c'est de cette source d'inspiration que naquit le premier projet d'exposition.

Au niveau artistique, dès le départ, j'ai souhaité transmettre ma vision des choses de façon rationnelle. Le but sous-jacent étant de faire connaître ce nouveau visage de Jésus tout en faisant apparaître la duplicité de l'ancien. L'approche académique, réaliste et quasi-catéchétique de ma démarche permet d'envisager une telle stratégie. Le contexte culturel qui d'une part n'a plus de courant d'art religieux dominant ou exclusif et qui d'autre part est formé aux extrémités de la *trash* culturelle est ouvert et permissif devant une telle exploration. La théologie féministe actuelle pour sa part, pourra appuyer cet essai féminin et inédit qui, à rebours d'une conception patriarcale officielle, explore les textes évangéliques selon une sensibilité déployée à partir du vécu et partage ses conclusions par des moyens inusités dans les contextes universitaires et théologiques.

Problématisation

Suite à cette relecture des pointes d'observations, je cerne deux problèmes majeurs qui demandent à être explicités.

1) Tout mon contexte social et mes expériences me mènent à avoir une préférence pour l'aspect subversif du Jésus historique de controverse et une défiance envers le Christ de l'imaginaire collectif. Cette préférence soulève le problème de

l'objectivité au niveau du contenu historique du projet d'exposition où semblent s'affronter mensonges et vérités. J'ai choisi de consulter le philosophe allemand Hans Georg Gadamer qui s'est intéressé au problème de la vérité dans les sciences historiques.

2) J'ai l'intuition que le Jésus des évangiles est beaucoup plus *trash* qu'on veut bien le croire. Ceci aussi doit être fondé. Je développerai une grille de lecture puis relirai l'évangile afin de relever des exemples qui pourront illustrer cet aspect de sa personnalité et ainsi fonder théologiquement mon exposition.

Chapitre 2 : Interprétation. Analyse des problématiques

L'observation a situé le contexte général qui a déterminé l'orientation du premier projet d'exposition et a saisi deux problématiques qui seront analysées grâce à des référents. Cette interprétation compte deux parties.

La première portera sur la problématique de la prétention à la vérité sur laquelle se déploie le premier projet d'exposition. J'utiliserai *Vérité et méthode* de Hans-Georg Gadamer afin d'éclaircir cette problématique au niveau de la science historique et au niveau des œuvres elles-mêmes.

La seconde se réfère à l'image du Jésus historique que je présente. Celui-ci doit être illustré par des exemples évangéliques concrets permettant d'avancer le type personnage que je propose. À cette fin, je relirai les évangiles canoniques à partir d'une grille de lecture et ferai ressortir certains passages déterminants.

A. PREMIÈRE PROBLÉMATIQUE : LA QUESTION DE LA VÉRITÉ, L'HERMÉNEUTIQUE DE L'EXPOSITION

Le premier projet d'exposition propose un contenu provocant qui de prime abord dénonce et critique l'image du Christ d'une certaine foi traditionnelle et populaire pour promouvoir le « véritable » visage d'un Jésus beaucoup plus subversif en s'appuyant sur des recherches historiques récentes. En juxtaposant des interprétations divergentes d'un même personnage, avec un parti pris pour certaines recherches historiques, l'exposition soulève la problématique de la relation à la vérité sous deux aspects principaux : La question de la vérité historique et la question de la vérité dans les œuvres elles-mêmes.

L'ouvrage *Vérité et méthode* du philosophe allemand Hans-Georg Gadamer permettra de creuser ces deux problématiques.

1. La question de la vérité historique

Hans-Georg Gadamer s'intéresse à la prétention de vérité dans les sciences historiques. Il affirme que celle-ci est utopique et critique la science historique qui se fie à la méthode comme garantie pour atteindre la vérité. Pour lui, l'histoire ne peut garantir que les meilleures probabilités car les historiens-nes ne peuvent pas s'extraire de l'histoire pour en juger. Ils et elles sont tributaires des présupposés de leur propre contexte historique et donc, ne peuvent que forger des opinions qui proviennent de leur horizons de sens particuliers. Ils et elles ne peuvent pas prétendre échapper au présent.

Gadamer soutient donc que tout ce qui sort des sciences historiques ne peut l'être que sous forme d'opinion et que toute prétention à une vérité objective définitive est impossible. Le nœud de son argumentation c'est que les préjugés sont des joueurs avec qui on doit compter car évincer les préjugés de cette science est impossible.

« Les préjugés de l'individu, bien plus que ses jugements, constituent la réalité historique de son être »⁵³ En ce sens, « se trouver au sein de traditions signifie, à titre premier, être soumis à des préjugés, être limité dans sa liberté (...) Si cela est vrai, l'idée d'une raison absolue ne fait point partie des possibilités de l'humanité historique. »⁵⁴

Gadamer critique ici, cette prétention de la science cartésienne à affirmer et défendre la réalité de l'objectivité historique comme clef de compréhension de l'histoire. Pour lui, cette position est intenable car l'action du présupposé est absolue.

« L'anticipation de sens qui guide notre compréhension d'un texte n'est pas un acte de la subjectivité, mais se détermine sur la base de la communauté qui nous lie à la tradition. »⁵⁵ ; « Nous comprenons les textes transmis sur la base des

⁵³ *Vérité et méthode*, p. 115.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 114.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 133.

attentes de sens tirées de notre propre rapport préalable au sujet. »⁵⁶

Notre lecture est donc déterminée et la seule solution pour tendre vers l'objectivité consiste à prendre conscience de cette situation pour la soumettre à un contrôle :

Une compréhension réglée par une conscience méthodologique doit s'appliquer à ne pas simplement donner libre cours à ses propres anticipations, mais à en prendre conscience afin de les contrôler et ainsi fonder sur la chose même la compréhension correcte.⁵⁷

Autrement dit, nier l'influence des présupposés c'est s'assurer qu'ils guident la compréhension puisqu'ils ne sont soumis à aucun contrôle. Pour atteindre l'objectivité, il faut plutôt établir leur rôle et délimiter leur champ d'action.

À première vue, dans un monde cartésien, s'en remettre à l'autorité d'un présupposé semble suicidaire. Quelle méthode scientifique prendra au sérieux une recherche qui s'applique à présenter des constats motivés par des présupposés ?

Mais le préjugé pour Gadamer a un rôle productif car « quiconque veut ignorer les jugements qui le domine, méconnaîtra ce qui se révèle à leur lumière. »⁵⁸ La vérité pour Gadamer, c'est qu'on perçoit au travers le présupposé plutôt qu'en son absence puisque cette absence est impossible ; de plus, « « préjugé » ne veut donc absolument pas dire jugement erroné ; au contraire, le concept de préjugé implique qu'il puisse recevoir une appréciation positive ou négative (...) Il y a des préjugés légitimes »⁵⁹

Pour Gadamer, le préjugé est légitime dans la mesure où il permet de créer une compréhension appropriée pour le présent.

Il faut que chaque époque comprenne à sa manière le texte transmis, car ce texte fait partie de la totalité de la tradition à laquelle elle prend intérêt quant au fond et dans laquelle elle cherche à se comprendre elle-même (...) le sens d'un texte dépasse son auteur non pas occasionnellement, mais toujours. C'est pourquoi la

⁵⁶ *Ibid.*, p. 134.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 107.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 206.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 109.

compréhension n'est pas une attitude uniquement reproductive, mais aussi et toujours une attitude productive.⁶⁰

Produire implique créer et la création est possible grâce à la distance qui nous sépare des événements historiques. « Il importe en réalité de voir dans la distance temporelle, une possibilité positive et productive donnée à la compréhension »⁶¹.

Dans une perspective rationaliste, l'objectif scientifique est de résoudre les distances entre présent et passé, résolution qui couronne la recherche en lui donnant son sens, sa raison d'être et sa crédibilité mais pour Gadamer,

[t]oute rencontre avec la tradition, opérée grâce à la conscience historique, fait l'expérience d'un rapport de tension entre le texte et le présent. La tâche herméneutique consiste à ne pas dissimuler cette tension sous une naïve assimilation, mais à la déployer délibérément.⁶²

L'enjeu n'est donc pas de « trouver » la vérité mais de « comprendre » pour aujourd'hui. Il serait vain pour les historiens-nes de tenter de se couper du présent pour faire du tourisme dans le passé, puisque les chercheurs et chercheuses quoi qu'ils ou qu'elles fassent, habiteront toujours le présent. C'est dans les deux horizons déployés par la tradition passée et par l'actualité du présent que se crée un espace propice à la compréhension. La valeur de la compréhension quant à elle, se mesure selon sa capacité à maintenir le questionnement de départ de la recherche ouvert à de nouveaux questionnements, plutôt qu'à le fermer avec une vérité finale.

(L'art de questionner) est quelque chose de tout à fait particulier. Il est réservé comme nous l'avons vu, à celui qui veut savoir. (...) L'art de la dialectique n'est pas celui d'argumenter victorieusement contre n'importe qui, (...) La dialectique en tant qu'art de questionner, ne fait ses preuves que dans le fait que celui qui sait questionner est capable de maintenir son questionnement, c'est à dire de maintenir le cap sur ce qui est en suspens (ouvert). (...) celui qui a l'art de questionner, est celui qui sait se défendre contre la tendance de l'opinion régnante à réprimer l'interrogation.⁶³

⁶⁰ *Ibid.*, p. 136.

⁶¹ *Ibid.*, p. 137.

⁶² *Ibid.*, p. 328.

⁶³ *Ibid.*, p. 390-391.

L'enjeu historique n'est donc plus du ressort de la vérité mais de celui de la compréhension. Si on adhère à cette conception, la valeur de la recherche historique devient autre. Il ne s'agit plus de découvrir la vérité objective qui pourrait être en quelque sorte « ressuscitée » du passé car cette faculté est imaginaire, elle n'existe tout simplement pas. Ce qui est à notre portée par contre, c'est le pouvoir de créer la compréhension. En effet, si l'incarnation des chercheurs et des chercheuses leur interdit l'espace de vérité objective via la réponse définitive, elle permet l'avènement de la compréhension dans un sens plus entier puisque les réponses et opinions qu'ils et qu'elles présentent sont pertinentes dans la mesure où elles permettent d'apporter, non pas la vérité mais des compréhensions appropriées pour l'horizon de sens contextuel du présent.

De même que les interprétations artistiques, les interprétations historiques sont pertinentes en fonction du contexte où elles s'incarnent et qu'elles traduisent. En ce sens, tous les « chefs-d'œuvre » d'interprétation historique sont « vrais » et ce, même si des recherches appartenant à un contexte ultérieur les rejettent finalement comme « fausses » ou plus précisément comme n'étant plus pertinente pour le nouvel horizon de sens déployé par le nouveau présent historique.

Retombées pratiques

Suite à cette interprétation, l'inspiration spontanée du premier projet d'exposition visant à dénoncer et critiquer le Christ d'une certaine foi traditionnelle et populaire pour promouvoir un « véritable » Jésus qui s'appuie sur des recherches historiques récentes se révèle infondée. Il s'avère impossible d'opposer mensonges et vérités puisque selon Gadamer, la science historique ne peut atteindre un espace de vérité objective. Pour atteindre un espace de vérité, l'exposition devra abandonner l'idée qu'il puisse exister un « vrai » Jésus historique pour s'orienter dans une perspective de questionnement et de compréhension ouverte

Cette compréhension de la notion de vérité permet de réaliser que ce qui est opposé dans les images, ce sont deux présupposés riches de divergences. La dualité vérité / fausseté devrait donc être transcendée pour laisser place à une autre dualité beaucoup plus honnête et intéressante : la dualité entre présupposé légitime

d'une artiste théologienne et présupposé légitime d'une certaine tradition chrétienne populaire.

Si dans la première version de l'exposition je me suis placée spontanément en tant que « détentrice d'un sens plus près de la vérité », la lecture précédente m'invite à me positionner désormais en tant que « proposeuse d'un autre sens ».

La problématique de la vérité est identifiée mais il faut désormais s'attarder à la manière dont celle-ci se déploie dans les œuvres. La première version de l'exposition est construite comme un combat où s'affrontent vérités et mensonges. Par conséquent, les personnes spectatrices ne sont pas conviées à l'acte de comprendre mais confrontées à l'opinion de l'artiste qu'elles doivent accepter ou refuser.

C'est le second problème de vérité, la vérité dans les œuvres.

2. La question de la vérité dans les œuvres

Selon Gadamer il est impossible d'atteindre l'objectivité historique par le biais la réponse véritable quelle que soit la méthode puisque dans le domaine des sciences historiques la réponse suppose un présupposé ; elle est une opinion qui produit une compréhension appropriée pour le présent.

L'objectivité scientifique implique que le chercheur ou la chercheuse se pose comme extérieur-e à son sujet de recherche. Il-elle doit l'observer sans avoir de présupposés, ce qui est impossible dans les sciences historiques. Dans ce cas, la question se pose : comment est-il possible d'atteindre l'objectivité ?

En s'appuyant sur Socrate, Gadamer démontre que la vérité objective n'est pas dans la réponse mais dans la question de départ que la réponse cherche à résoudre. « Questionner veut dire mettre en suspens. Et le suspens de ce qui est interrogé consiste en ce que la réponse reste indéterminée. »⁶⁴ .

Conserver le suspens est ce qui permet de demeurer objectif dans les sciences historiques. Puisqu'aucune réponse ne peut être certifiée vraie, la vérité se trouve dans la question qui a donné naissance à la réponse présupposée. « Comprendre

⁶⁴ *Ibid.*, p. 386.

une question, c'est la poser. Comprendre une opinion, c'est la comprendre comme réponse à une question »⁶⁵

Pour comprendre une opinion, il faut avoir accès à son point de départ c'est à dire à la question qui a motivé cette opinion. Prendre conscience de la question de départ s'avère un outil efficace qui permet de faire apparaître une opinion, un pré-supposé pour ce qu'il est vraiment : une réponse qui met fin au suspens ouvert par une question.

Retombées pratiques

Le problème de la vérité dans les œuvres est un problème d'ouverture aux réponses des autres. L'exposition est la démonstration illustrée des présupposés légitimes qui m'habitent devant les questions « Qui est Jésus ? » et « Qu'a-t-on fait de Jésus ? ». Ces questions ont inspiré les images qui elles sont mes réponses à ces questions.

Qui est Jésus : L'homme qui a créé le mouvement le plus déstabilisant, subversif et effrayant qu'on puisse imaginer dans une structure hiérarchique organisée en étages de dominants et de dominés-es.

Qu'a-t-on fait de Jésus ? : Un Dieu qui prise la docilité, la charité et la chasteté dans une structure hiérarchique organisée en étages de dominants-es et de dominés-es.

Ce sont ces présupposés qui sont promus par le premier projet d'exposition.

Dans la création d'œuvres d'art contemporaines, cette façon de travailler va de soi. L'artiste crée selon son humeur et rien ne l'oblige à tenir compte de la réception de son travail par le public. Ici les choses sont différentes car l'exposition vise à obtenir un effet précis : ouvrir des espaces de questionnements sur le personnage de Jésus-Christ. Pour atteindre réellement cet objectif, il faut donner aux personnes spectatrices une prise sur l'interprétation des images.

Une solution possible consisterait à revoir toute l'exposition afin d'opposer les éléments de façon plus objective. Malheureusement, cela s'avère impossible. De

⁶⁵ *Ibid.*, p. 399.

par le caractère insaisissable de l'émergence de l'œuvre d'art, il est difficile d'expliquer de manière systématique en quoi cela s'avère impossible mais je vais tenter de l'illustrer de mon mieux.

Très souvent, et c'est le cas ici, l'émergence d'un concept artistique ne se produit pas comme émerge un plan précis par exemple à la manière d'un plan d'architecture. L'architecte étudie son plan, en analyse la portée grâce à son expérience rationnelle et à ses connaissances puis le retravaille en fonction de son analyse. Une telle création est améliorée par le travail de la raison. Une création artistique spontanée pour sa part, n'est pas une vision qu'on peut mener à un idéal au fil du travail de l'intelligence. Le concept artistique spontané provient de l'intérieur de l'artiste, milieu impalpable d'où il a tout simplement jailli sans que l'artiste soit intervenu consciemment. Tel quel, tel que né, le projet sera matérialisé par l'artiste puis placé dans le monde où il atteindra sa cible ou non et produira ou non chez le public des émotions et des impressions qui sont de son ressort. Lorsque l'œuvre émerge soudain du tout intérieur qui l'a créée, cette émergence est complète, entière et la changer en profondeur implique de faire une œuvre autre et non de retravailler la première. C'est pour cela que le projet d'exposition ne peut être modifié en profondeur et qu'il doit être servi tel quel à peu de chose près. Il sera bien sûr possible d'ajouter des œuvres complémentaires pouvant réorienter les œuvres premières mais cela ne saurait être suffisant. Je dois réussir à présenter les œuvres du premier projet d'exposition de manière à ouvrir à la multiplicité des interprétations.

Selon Gadamer, la meilleure façon d'échapper à ce dilemme se trouve dans le retour à la question de départ. S'il est vrai que la question de départ fait percevoir la nature présupposée des réponses, il suffirait en toute logique d'ajouter à chaque œuvre la question à laquelle elle cherche à répondre pour que le public comprenne qu'il a affaire à un présupposé.

Afin de déterminer la justesse de ce raisonnement, je reprendrai ici la première œuvre du premier thème, Le corps, qui oppose un christ blond aux yeux bleus de l'iconographie populaire à un Jésus historique noir aux yeux noirs recréé par la BBC. Je l'ai d'abord titrée : « Jésus en pleine face ». Ce titre suggère que le

visage probable du Jésus historique contraste si violemment avec celui du Christ plus conventionnel que quelque chose de louche est à l'œuvre. C'est l'enjeu principal auquel est conviée la réflexion du public.

Si nous reprenons la théorie de la question de départ pour l'appliquer à cette œuvre précise, je dois d'abord tenter de cerner la question-source ouverte qui a été fermée par ma réponse. Comme je critique le choix qui a été fait par les autorités au sujet de l'apparence de Jésus, je proposerais la question de départ suivante : « Quel visage convient pour Jésus ? ». Elle satisfait à la définition de Gadamer car elle est objective, ouverte et beaucoup de réponses divergentes peuvent lui être données.

Si on superpose cette question à l'œuvre d'art, on remarque tout de suite que les possibilités de réflexions sont multipliées. Plutôt que de suggérer qu'une félonie est à l'œuvre, la question met en lumière le fait qu'un choix est à l'œuvre ainsi que des préférences. Un choix des autorités religieuses, un choix des chercheurs scientifiques, un choix de l'artiste et aussi un choix des personnes spectatrices. Ma réponse personnelle reste présente mais je crois qu'il devient évident qu'elle s'avère située et donc, ne peut rejeter les autres réponses. La question interroge également la personne spectatrice sur sa propre perception de l'apparence de Jésus, l'invite à s'arrêter sur l'idée de ce qui convient, de ce qui ne conviendrait pas, au choix qu'elle a fait et/ou peut faire à ce sujet et invite à questionner ce choix et ces préférences. Elle ouvre même la réflexion sur les implications du fait de choisir et du pourquoi des convenances. Cette stratégie permet donc de sortir de la dichotomie du « à prendre ou à laisser » en invitant le spectateur à faire son bout de chemin. Munie de la question de départ la personne spectatrice prend conscience de la nature des œuvres qui sont des présupposés légitimes. Au niveau de la réponse de l'artiste, les personnes peuvent rester critiques face à l'image et même, s'il y a lieu, en démolir le raisonnement.

Comme l'indique Gadamer, la stratégie de la question désamorce le problème de la vérité dans les œuvres car les personnes spectatrices ne sont plus réduites à accepter ou refuser l'interprétation. Elles sont remises à leur propre pouvoir de réflexion et sont conviées à l'acte de comprendre car la question de départ leur est

posée à elles aussi. Dans cette situation, ma réponse devient un point de départ pour élaborer d'autres réponses parentes, opposées ou différentes.

Il devient ainsi possible d'atteindre l'objectif qui était visé mais n'était pas atteint par le premier projet d'exposition : ouvrir des espaces de questionnements sur Jésus-Christ. La stratégie de la question sera donc appliquée à l'ensemble de l'exposition lors de l'intervention.

B. DEUXIÈME PROBLÉMATIQUE : LE JÉSUS DES ÉVANGILES ET LA DYNAMIQUE *TRASH*

Dans cette deuxième partie de l'interprétation théologique, je tenterai de fonder mon exposition plus clairement dans le courant *trash*. Puisque je traite des évangiles, je verrai s'il est possible de relever dans les textes les éléments d'une dynamique *trash*. Ceci permettra également de saisir la dimension chrétienne de mon action. En premier lieu je reprendrai la définition du *trash* puis en ferai ressortir la dynamique. Je montrerai ensuite comment le contexte social et l'attitude de Jésus articulent deux orientations *trash* et anti-*trash* qui entrent constamment en opposition. Ces différents éléments me permettront d'élaborer une grille de lecture qui sera à même de démontrer la présence du *trash* dans différents épisodes des évangiles.

1. Le *trash*

Parler de *trash* c'est d'abord évoquer la définition du mot proprement dit. Celui-ci réfère à la vermine, aux déchets, à l'impureté, à la saleté, à l'abject, au saccage, au vandalisme. Par extension il réfère aussi aux réactions habituelles motivées par la proximité violente de « ce qu'on ne veut pas voir » comme par exemple le sentiment d'inacceptable, le rejet, la fuite, etc.

Dans l'orientation mise de l'avant par la culture *trash*, le *trash* conserve cette définition première mais avec cette fois une connotation positive. C'est à dire qu'on supposera qu'à la limite du supportable se trouve une valeur spécifique qu'au lieu de rejeter ou de fuir, il importe d'atteindre et de faire ressortir puisqu'elle a le pouvoir de générer un sentiment fort capable de provoquer une prise de conscience.

Ces éléments s'affrontent et s'emboîtent selon un schéma des plus simples, que toute et tous ne pourront faire autrement que reconnaître. Je l'appellerai la dynamique *trash*.

1.1. La dynamique *trash*

La dynamique *trash* est tout d'abord l'opposition entre deux éléments agressifs. Premièrement l'existence du déchet, de l'impur, du malsain, du révulsif, etc. et deuxièmement le réflexe qui entraîne l'évacuation catégorique de celui-ci. L'existence de ce qui est repoussant est perçue comme une agression et le rejet de celui-ci est une réponse sans appel, tout aussi agressive. Par exemple, lorsque dans un quartier on remarque une présence grandissante de prostitués-es ou de junkies, ces derniers sont aussitôt perçus comme des déchets sociaux dangereux et les résidents-es, tant locataires que propriétaires ou commerçants-es, exigeront que les autorités les rejettent hors de leur milieu. D'ailleurs on appelle ce type d'intervention une opération de nettoyage. Ici, les deux éléments *trash* s'agressent mutuellement.

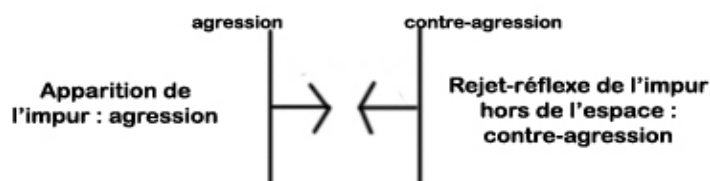


Figure 10 : Agression et contre-agression.

Cependant, entre ces deux forces de pression se dessine un espace que j'appellerai *trash* prophétique. La présence de l'impur, balancé par la force de rejet qu'il met en jeu permet l'avènement soudain d'un espace de compréhension inédit qui rend possible une prise de conscience autrement inaccessible. Par exemple côtoyer des prostitués-es force à réaliser que ce sont de vraies personnes souvent formidables, bien loin de certains préjugés communs. Prendre soudain conscience de la misère d'autre gens peut motiver à s'impliquer pour changer les choses, nous pousser à devenir plus humains ou à réfléchir sur notre société. Dans ce type de situation, on notera par ailleurs la présence de « prophètes », par exemple des tra-

vailleurs de rues, qui tendent à faire advenir cette prise de conscience. Ici les deux espaces *trash* créent un espace prophétique qui emmène généralement les personnes vers une nouvelle perception des choses. L'autre est en quelque sorte « ressuscité » et appelé à une nouvelle dignité grâce à cette nouvelle perception de la réalité.

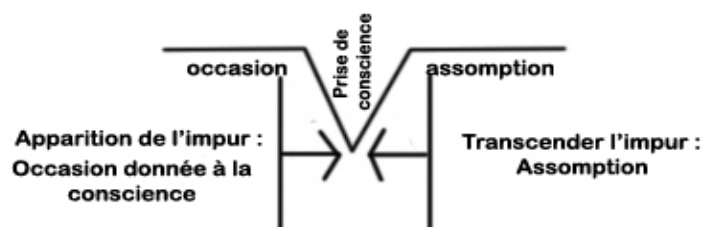


Figure 11 : Espace trash prophétique.

L'espace *trash* prophétique est probablement toujours présent en potentialité mais il tendra à plus ou moins advenir selon la culture, les mentalités, la religion ou la grâce. D'ailleurs, on remarque que la peur incite le plus souvent à rester dans l'espace d'opposition premier. Par exemple, l'arrivée de personnages indésirables pourrait faire baisser la valeur des immeubles, les commerces pourraient voir diminuer leur clientèle ou subir davantage de vols tandis que les habitants craindront une baisse de leur qualité de vie et des rues moins sûres. Cette peur de perdre, justifiée ou non, incitera donc le plus souvent à finalement rejeter les nouveaux arrivants à l'extérieur du milieu, quitte à faire un mauvais parti aux « prophètes » qui les défendent. Par exemple en écrivant aux autorités pour se plaindre des organismes qui permettent et encouragent la présence de personnes dangereuses dans leur quartier. Ici, l'espace prophétique est dissous au profit de la stabilité de ce qui est déjà ; à moins bien sûr que le déchet arrive à prouver hors de tout doute raisonnable, qu'il est finalement un plus pour la communauté.

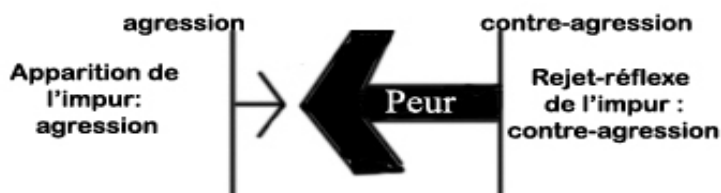


Figure 12 : Rejet final de l'impur.

Cette dynamique *trash* s'apparente d'avantage à un réflexe biologique inné commun à l'espèce qu'à un schème culturel acquis. Dans ses fondements, elle date peut-être de l'époque lointaine où nos ancêtres s'établirent sur la terre ferme et où il apparut essentiel de rejeter hors des campements, les excréments et la pourriture qui auparavant tombaient en bas des arbres sans qu'il y ait besoin de s'en soucier. Cette dynamique de rejet des déchets s'observe donc partout, dans tous les milieux, dans toutes les époques et chez tous les individus⁶⁶ ; de la gestion des restes de tables⁶⁷ aux subtilités des relations sociales. Bien entendu, elle s'observe aussi dans les évangiles.

1.2. Le contexte des évangiles, une culture anti-*trash*⁶⁸

Le contexte dans lequel évolue Jésus est intéressant à ce niveau car on peut comprendre la tradition juive comme étant à l'opposé de la conception de la culture *trash* qui valorise les déchets. Cette tradition disqualifie au contraire, tout ce qui peut-être relié à la souillure ou à l'abject de manière presque obsessionnelle. En effet, la relation du peuple à Yhwh se construit sur la dualité pureté-souillure. Tout ce qui est souillure, et donc *trash*, doit être rejeté temporairement ou définitivement hors de la société car Yhwh bénira son peuple à la seule condition qu'il soit pur et donc exempt de *trash*. Ceux et celles qui sont dans l'impureté subiront sa malédiction sous forme de stérilité, de maladie, de famine ou de mort. Par conséquent, tout ce qui est *trash* ne saurait être que négatif et suppose un rejet catégorique.

À leur image (le ciel et la terre) il faut séparer le pur et l'impur, le pur étant l'espace de la fécondité, de la vie, de la croissance, de la multiplication, de la bénédiction ; et l'impur, le souillé, étant au contraire l'espace de la stérilité et de

⁶⁶ À moins bien sûr, que l'on découvre un jour une société qui ne rejette absolument rien ni personne en tant qu'indésirable en son sein.

⁶⁷ Dans ces aspects plus terre à terre de la dynamique, l'espace prophétique pourrait être relié au moment où par exemple, on prit conscience que les déchets organiques sont aussi un engrais précieux.

⁶⁸ Je souligne que suite à la lecture de Gadamer, le contexte historique présenté ici ne l'est pas en tant que vérité positiviste mais en tant que présupposé légitime.

la mort, de la malédiction, de la violence à conjurer. « Soyez saints car moi, Yahvé, votre Dieu, je suis saint. » (Lv 19,2), C'est-à-dire : « Séparez-vous de la souillure. »⁶⁹

Dans ce contexte, le rapport de Jésus à l'impureté et aux déchets est original. À l'opposé de sa société, il semble croire que les personnes souillées ont de la valeur. Il affirme que loin de la malédiction normale, c'est l'amour et la bénédiction que promet Ywhw à ceux que l'on considère comme de la vermine. Au contraire de sa société qui fuit et rejette l'impureté, Jésus la vit, la valorise, l'assume et en reprend même les symboles dans ses paraboles et ses actions. En s'intéressant à la valorisation de ce qu'on ne veut pas voir, il laisse émerger quelque chose de saisissant, capable de produire un sentiment fort qui invite à une prise de conscience libératrice.

1.3. Grille de lecture

Ces deux attitudes opposées génèrent une dynamique *trash* qui se reproduit sans cesse et se retrouve dans tous les évangiles. Elle se déploie en trois étapes : 1) Une position *trash* soutenue par Jésus se heurte au contexte anti-*trash* du judaïsme ce qui peut scandaliser certaines personnes. 2) Cette collision induite par Jésus cherche à ouvrir à l'amour, à la considération du prochain et par là, à une nouvelle compréhension du monde. 3) Certains ne voyant pas ou ne voulant pas voir cette ouverture, craignent les conséquences de ce que Jésus soutient et peuvent condamner ses paroles et/ou ses actions.

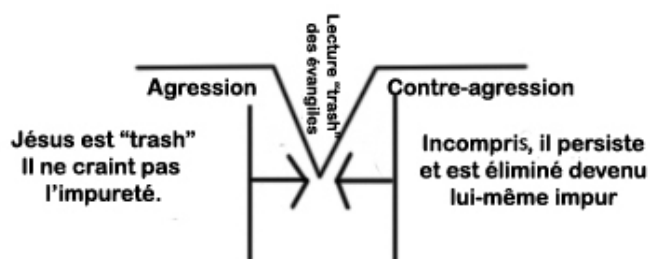


Figure 13 : La dynamique trash dans les évangiles.

Voyons chaque étape plus en détail.

⁶⁹ Fernando BELO, *Une lecture matérialiste de l'évangile de Marc*, p. 79.

Dans un premier temps, les évènements se passent dans une société construite sur le concept du pur et de l'impur, une culture de rejet de l'abject et de condamnation de la souillure. Cependant, Jésus ne semble pas participer à l'obsession commune et en faire une conduite de vie. Au lieu de fuir, il assume l'impureté de ses vis-à-vis et entre en relation avec eux, leur reconnaissant la valeur de personne. Ceci a souvent pour effet de scandaliser. Il est alors lui-même perçu comme abject, impur et dangereux car la souillure est contagieuse. De plus, il s'attaque à des traditions importantes voire cruciales de sa religion au nom de cette proximité interdite. À ce titre, il peut être perçu comme un délinquant ou un criminel.

Dans un deuxième temps cependant, Jésus ne valorise pas des personnes impures parce qu'elles sont impures mais pour leurs valeurs humaines personnelles. Dans chacune de ses prises de positions, il tente d'aller au delà de la situation d'impureté qui se présente à lui et cherche à révéler autre chose de plus grand qui transcende la souillure. Il semble croire qu'une valeur importante est occultée dans le triomphe rapide de la pureté qu'il subordonne au triomphe de l'amour. C'est donc souvent au travers des déchets sociaux qu'il invite à prendre conscience de la présence de ce qu'il appelle le « Royaume de Dieu ». À ce niveau, Jésus est *trash* au sens ultime où l'entend la culture *trash*.

Dans un troisième temps, pour beaucoup de ses auditeurs, Jésus demeure un *trash* fâcheux tel qu'on l'a vu au premier temps. Il est important pour moi de souligner que je ne crois pas que Jésus opère une rupture avec le judaïsme mais bien qu'il s'agit d'incompréhension. Il en irait sûrement de même avec bien des catholiques pratiquants si on évinçait leurs traditions pour les ramener à la lettre de l'évangile. Il n'y a qu'à se rappeler l'importance du culte de Marie malgré le fait que dans les textes, sa présence soit mineure et controversée. Lorsque les autres le considèrent *trash*, Jésus loin de se rétracter, accepte d'être à leurs yeux un objet *trash* et l'assume. Il l'assumera jusqu'à la croix où il passera officiellement du côté des impurs et un impur à abattre qui plus est.

On remarquera donc, dans la plupart des passages, la présence visible ou sous-entendue des éléments de ce modèle : Une situation où s'affirme l'obsession de la pureté, (physique, spirituelle ou hiérarchique) obsession à laquelle Jésus semble

indifférent et qu'il dépasse pour s'intéresser aux personnes. Se faisant, il menace la pureté au risque de scandaliser ses contemporains. Ce comportement vise à ouvrir les esprits à une nouvelle compréhension du monde mais ce ne sont pas tous les esprits qui s'ouvrent et plutôt que de s'en défendre, Jésus assume le fait d'être considéré lui-même comme une vermine, un déchet, un impur.

Dans ma lecture, je ne suivrai pas le modèle de manière systématique mais on retrouvera la majorité des éléments de cette grille de lecture dans chaque passage étudié.

2. Lecture des évangiles

Pour rester dans la logique du premier projet d'exposition, je reprendrai les thèmes bibliques qui ont inspiré des œuvres à savoir, l'impureté des femmes, la hiérarchie et les relations de domination, le temple, la dernière Cène, la crucifixion et la résurrection. Je tenterai de déployer la dynamique *trash* des références concernées.

2.1. La situation des femmes menstruées en judaïsme

Au niveau de la pureté physique, qui implique de se garder toute souillure pouvant entrer en contact avec le corps (maladies, fluides corporels, putréfaction, personne impures, etc.) les femmes sont bien sûr l'une des plus grandes menaces. Comme dans la plupart des systèmes patriarcaux, le premier testament enseigne que le corps des femmes via la sexualité, l'accouchement et le sang menstruel est un monde de dangers et d'impuretés.

Lorsque les femmes sont menstruées, elles sont impures. Elles dégagent alors une souillure très contagieuse. Le danger que celle-ci représente oblige à les exclure temporairement de la communauté, en les confinant à une pièce précise du foyer par exemple, de manière à ce qu'elles ne puissent pas contaminer le milieu de vie.

Or, dans les évangiles de Marc 5,21-43, de Luc 8, 40-56 et de Mathieu 9,18-26 nous pouvons lire l'histoire de la femme hémorragique. Cette femme a des pertes de sang depuis douze ans. Elle s'est ruinée pour se soigner mais personne n'a pu la guérir. Alors que Jésus passe, pressé par la foule, elle s'approche par derrière et

touche son vêtement. Elle est guérie à l'instant même. Jésus s'en rend compte et demande qui l'a touché. Se voyant démasquée, la femme se jette à ses pieds et lui avoue ce qu'elle a fait. Il lui répond d'aller en paix, guérie de son mal car sa foi l'a sauvée.

Le passage s'intéresse à l'abject et à l'impureté car le lévitique 15,19 spécifie que quiconque entre en contact physique avec une femme menstruée devient impur jusqu'au soir. Ceci peut expliquer pourquoi la femme a en quelque sorte « volé » sa guérison au risque de souiller le maître. Il aurait été peu probable qu'un rabbi veuille bien la toucher pour quelque raison que ce soit. L'abject se révèle aussi dans l'attitude de la femme « craintive et tremblante ». Elle a peur des conséquences de ce geste évidemment répréhensible et scandaleux. Jésus pourtant, fait peu de cas de ce danger. Il ne semble pas être obsédé par cette souillure ni entretenir comme il le devrait, la phobie du sang. Ce qui l'impressionne semble plutôt être la foi de la femme. À ses yeux, cette foi se manifeste peut-être par le fait d'avoir gardé l'espoir de guérir un jour et par l'audace dont elle a fait preuve.

Suite à cet événement devrait-il se considérer impur jusqu'au soir ? Si c'est le cas, il semble l'ignorer et s'en va plutôt ressusciter la fille de Jaïros, le chef de la synagogue (5, 35-43). Il est intéressant de souligner que la fillette est à l'âge de la puberté et qui plus est, qu'en touchant son cadavre Jésus se souille une fois de plus. Pour ceux et celles atteints de l'obsession de pureté, ce rabbi pouvait probablement apparaître scandaleux et même abject. Ces personnes ne voient pas que Jésus assume cette souillure pour s'intéresser aux femmes elles-mêmes et que ce faisant il subordonne toute idée d'impureté à l'importance de leur foi ou leur vie.

On aura une vision encore plus substantielle de l'attitude hors norme de Jésus en relevant le court passage qui fait mention des femmes qui l'accompagnent.

Or par la suite, Jésus faisait route à travers villes et villages ; il proclamait et annonçait la bonne nouvelle du règne de Dieu. Les douze étaient avec lui et aussi des femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies : Marie, dite de Magdala, de laquelle étaient sortis sept démons, Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, Susanne, et plusieurs autres, qui l'aidaient de leurs biens. (Lc 8,1-3)

Le passage indique que plusieurs femmes qui avaient d'abord été impures suivent Jésus au même titre que les disciples. Dans une perspective de pureté élémentaire,

la question qui devait venir spontanément à l'esprit des gens témoins de cette présence inusitée dans un groupe itinérant était peut-être : Qu'arrive-t-il lorsque ces femmes sont menstruées ? Si nous nous posons la même question, il me semble difficile de croire que Jésus les laissait sur le bord de la route et qu'elles rattrapaient la bande comme elles le pouvaient, une fois redevenues pures. En fait, une seule réponse me semble possible et c'est qu'elles restaient avec les autres en les exposant à la souillure. Dans ce cas, il est possible de voir la communauté des disciples de deux façons. Soit l'une des caractéristiques du mouvement original consiste à baigner dans la souillure menstruelle et donc d'être elle-même impure et contagieuse. Soit la première communauté chrétienne n'adhère pas à l'idée que les menstruations rendent les femmes impures, ou du moins, en fait peu de cas.

La seconde affirmation me semble plus plausible car si Jésus ne fait aucun cas d'une femme l'ayant exposé à la souillure en toute connaissance de cause, difficile de croire qu'il accorde beaucoup de valeur à cette notion centrale qui structure l'ensemble de la réalité religieuse commune des femmes. Au travers cette disposition catégorique Jésus pourrait inviter à prendre conscience que les qualités intérieures et la dignité d'être des femmes supplantent quelque idée d'infériorité, de souillure, de péché ou d'impureté que ce soit. Peut-être démontre-t-il même que la valeur spirituelle des femmes supplante toute idée d'impureté physique.

2.2. Structure socio-religieuse du judaïsme

En ce qui concerne la pureté hiérarchique, la société où vit Jésus se base sur la croyance que l'ordre et les choses bien divisées réfèrent à la pureté tandis que le chaos et l'indifférencié réfèrent à l'impureté. Une hiérarchie ferme et hermétique est donc un gage de pureté. Ainsi, parmi les hommes mariés qui sont les supérieurs hiérarchiques de la structure, les prêtres lévites forment le premier échelon suivi par les autres, placés par ordre décroissants en fonction de leur richesse, naissance ou de leur métier. Suivent ensuite celles et ceux qui leur appartiennent. Par ordre d'importance on retrouve les fils, les femmes mariées, les filles et les jeunes enfants, les veuves puis les esclaves. Séparés du peuple par des règles strictes pren-

ment ensuite place dans une sorte d'espace *trash* les impurs rejetés de l'espace social pur. Dans les évangiles, Jésus s'intéresse à chacun de ces étages hiérarchiques.

i. Homme

Les hommes sont les dominants exclusifs de la société. Aucune personne n'a accès aux ressources ni à la dignité de corps ou d'esprit sans appartenir à un homme marié. Pourtant, en ce qui les concerne, Jésus semble les inviter à abandonner l'ensemble de leurs privilèges.

Jésus retire l'accès aux positions sociales dominantes :

« Pour vous, ne vous faites pas appeler « maître » car vous n'avez qu'un seul maître et vous êtes tous frères. N'appellez personne sur la terre votre « père » ; car vous n'en avez qu'un seul, le père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler « docteurs » ; car vous n'avez qu'un seul docteur, le Christ. » (Mt 23,8-10)

Par cette affirmation, il évince trois des titres clefs qui font des hommes-sujets, les dominants officiels de la structure sociale.

Père : supérieur hiérarchique de sa lignée.

Maître : supérieur hiérarchique de toutes les personnes lui appartenant.

Docteur : Supérieur hiérarchique religieux, interprète des textes sacrés.

À moins que le terme docteur les désigne implicitement, il m'apparaît surprenant que les prêtres ne soit pas cités. Les évangiles ne parlent pas beaucoup d'eux en dehors de leur rôle crucial dans l'accusation et la mise à mort du prophète, cependant ce passage s'avère intéressant :

En ce temps-là Jésus vint à passer, un jour de sabbat, à travers les moissons. Ses disciples eurent faim et se mirent à arracher des épis et à les manger. Ce que voyant, les Pharisiens lui dirent : « Voilà tes disciples qui font ce qu'il n'est pas permis de faire pendant le sabbat ! ». Mais il leur dit : « N'avez-vous pas lu ce que fit David lorsqu'il eut faim, lui et ses compagnons ? Comment il entra dans la demeure de Dieu et comment ils mangèrent les pains d'oblation, qu'il ne lui était pas permis de manger, ni à ses compagnons, mais aux prêtres seuls ? Ou n'avez-vous pas lu dans la Loi que, le jour du sabbat, les prêtres dans le Temple violent le sabbat sans être en faute ? Or, je vous le dis, il y a ici plus grand que le Temple. » (Mt 12, 1-6)⁷⁰

⁷⁰ Il pourra être intéressant de faire remarquer que l'idée qu'il puisse y avoir plus grand que le temple est un blasphème important.

Jésus semble indiquer que les privilèges qui sont dévolus aux prêtres doivent être étendus à tous et toutes. Peut-on même pousser l'interprétation jusqu'à comprendre que chacun et chacune est digne d'avoir accès à ce qui leur est le plus sacré et exclusif ? Si oui, il me semble que l'idée apparaît encore aujourd'hui des plus originales.

Jésus conteste également l'atout de la domination par excellence : l'appropriation des ressources. La péricope du jeune homme riche en est une bonne illustration. (Mt 19,16-30) L'épisode met en scène un juste, un homme-sujet par excellence, qui de toute évidence a une conduite digne du Royaume au point que même Jésus « l'aima ». Cependant, parce qu'il ne pourra se résoudre à abandonner ses grands biens, il doit s'en aller, « tout triste ». ⁷¹ Et Jésus de lancer sa célèbre phrase : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille. » Le sacrifice qui est demandé, c'est la source fondamentale du pouvoir patriarcal, la richesse exclusive des mâles.

Dans le mariage, la menace de répudiation est ce qui permet de s'assurer la soumission complète des épouses.

« Je vous le dis : si quelqu'un répudie sa femme – sauf en cas d'union illégale – et en épouse une autre, il est adultère. » (Mt 19, 1-9 ; Mc 10, 1-12)

Par cette phrase, l'objet de chantage le plus puissant du patriarcat est retiré d'entre les mains des hommes. Même les disciples la trouvent dure à avaler. « Si telle est la condition de l'homme envers sa femme, il n'y a pas intérêt à se marier. » En fait, « l'interprétation (de Jésus) réduit à néant tout ce que cette vision patriarcale de la famille avait élaboré » ⁷²

Jésus semble croire que les hommes doivent renoncer aux avantages accordés aux dominants et abandonner l'ensemble de leur pouvoir de domination. Ces passages dépouillent de tout pouvoir ceux qui ont la responsabilité de veiller à ce que le milieu de vie, les familles, les institutions et le temple se garde de la souillure et

⁷¹ Le sacrifice est extrême car elle implique le scandale et la honte, la juste colère des patriarches, le bannissement familial ainsi que de ruiner sa descendance qui sera probablement confrontée à la misère et à l'esclavage.

⁷² HEINEMANN, *Des eunuques pour le Royaume des cieux*, p. 43.

de l'impureté. Il n'est donc pas surprenant que dans les évangiles, l'ensemble des réactions de rejet et de fuite motivés par le sentiment d'inacceptable proviennent presque exclusivement des hommes mariés. Ceux-ci ne voient peut-être pas que ces attributs de puissances exclusifs, qu'ils croient avantageux, les coupent d'une humanité plus grandiose et plus divine.

En désintégrant la domination établie par les hommes mariés Jésus pourrait inviter à prendre conscience que dans le « Royaume de Dieu » la notion de pouvoir telle que la conçoivent les humains n'est pas considérée comme étant positive, que l'amour n'encourage pas à prendre le pouvoir mais à le partager.

ii. Femmes

Les femmes sont soumises à l'autorité des hommes car la mortelle menace de répudiation implique de tout faire pour plaire au mari. Pour se garantir du sort infâme de se retrouver sans homme et donc sans ressources, les femmes ont deux devoirs fondamentaux : être de bonnes mères (engendrer des fils) et de bonnes épouses (servir le mari et ses invités, tenir la maison et cuisiner). Comme nous l'avons vu, Jésus a retiré la menace de répudiation. Cependant, il ne s'arrête pas en si bon chemin et fait aussi un sort à l'adultère, à la maternité et aux devoirs de servir.

Dans l'épisode de la femme adultère (Jn 8,1-11) Jésus prend un parti déconcertant. On emmène une femme surprise en flagrant délit d'adultère et on lui demande ce qu'on doit en faire considérant que Moïse a prescrit la lapidation. Jésus répond que celui qui n'a jamais péché lui lance la première pierre. Tous et toutes, accusés-es par leurs consciences, s'en vont et la femme se retrouve seule. Jésus lui demande : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ? Elle répondit : Non, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne pas non plus. »

Jésus ici opère un déplacement de la souillure. Si au début du récit, elle se concentre sur la femme seule, Jésus montre qu'elle est au contraire partagée par toutes les personnes et renvoie chacun, chacune à la sienne propre. Personne n'est donc en mesure de condamner cette femme et lui-même ne la condamne pas. L'adultère est démis de son importance et subordonné au pardon qui redonne à cette femme la possibilité de vivre.

Quant à la maternité essentielle à la dignité féminine, Jésus en a une opinion qui peut sembler hérétique. Voyons le cas des bénédictions maternelles en Lc 11,27-28⁷³ :

Or, comme il disait cela, une femme éleva la voix du milieu de la foule et lui dit : « Heureuse celle qui t'a porté et allaité ! » Mais lui, il dit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent ! »

L'exclamation de la femme est la bénédiction traditionnelle la plus importante à laquelle les mères ont droit au cours de leur vie mais Jésus la remplace plutôt par la bénédiction accordée aux disciples. La vocation des femmes se déplace donc de la fonction de simple reproductrice à leur capacité de faire la volonté de Dieu, ce qui bien sûr les rend égales aux hommes. Selon Jésus, la maternité doit donc être évincée en tant que vocation principale des femmes pour être remplacée par celle de disciple.

En ce qui concerne le service de la table et de la maison la meilleure illustration de l'attitude de Jésus est celle de l'épisode de Marthe et Marie en Lc 10, 38-42 : « Comme ils étaient en route, il entra dans un village et une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. »

La TOB indique que pour Luc, il s'agit de la position caractéristique du disciple. Marie est donc présentée comme disciple de Jésus.

Marthe s'affairait à un service compliqué. Elle survint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissée seule à faire le service ? Dis-lui donc de m'aider. » « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. C'est bien Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée »

Dans le monde de Jésus, la dignité du service domestique ne fait donc pas partie de ce qui est « nécessaire ». Désormais seul compte la dignité d'être disciple dans ce qui bien sûr, a été de tout temps la chasse gardée des hommes.

Ces passages subordonnent les devoirs fondamentaux de maternité et de service domestique traditionnels au devoir d'être des disciples. Dans une conception

⁷³ Selon FIORENZA, p. 222.

traditionnelle de la pureté, cette nouveauté ne peut qu'engendrer la souillure du milieu de vie. Pire, Jésus ne condamne pas celles qui commettent l'adultère, ce qui menace la pureté des lignées patriarcales. Cette position a pu paraître révoltante à ceux et celles qui ont accordé de l'importance à la pureté du milieu et des lignées. Ils et elles ne voyaient peut-être pas que Jésus tente d'ouvrir à chacune la possibilité de participer plus entièrement au bien-être de l'humanité.

En mettant en valeur la dignité des femmes et l'importance de leur service du divin avant tout autre service, Jésus pourrait inviter à prendre conscience que dans le « Royaume de Dieu » tous les humains sont dignes du service divin ; peut-être parce que l'amour souhaite toujours faire profiter de ce que chaque personne a de meilleur, sans contraintes.

iii. Enfants

Les enfants se situent au dernier échelon de la structure familiale. Encore une fois Jésus renverse l'ordre des valeurs.

Par exemple, l'évangile présente les apôtres qui tentent d'éloigner les enfants lorsque qu'ils s'approchent de Jésus. Celui-ci répond pourtant : « Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi ; car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume des Cieux. » (Lc 18,16, Mc 10,14, Mt, 19,14)

Les enfants, souvent sales et bruyants, ne compte pour rien tant qu'ils ne sont pas adultes. Rien d'étonnant à ce que les disciples veulent les écarter de l'enseignant. Jésus au contraire les invitent à rester présent comme l'échelon social le plus élevé et désirable à atteindre.

« Qui donc se fera petit comme ce petit enfant-là, celui-là est le plus grand dans le Royaume des Cieux » (Mt 18,4) ; « le Royaume des cieux sont à ceux qui sont comme eux⁷⁴ » (Mt, 18,13-15) « En vérité je vous le dis : quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu en petit enfant, n'y entrera pas. » (Mc 10-15)

Ces passages élèvent les enfants à une dignité qui transcende leur utilité génétique. Ils n'appartiennent plus à la lignée patriarcale où leur devoir consiste à re-

⁷⁴ La note de la TOB indique que Jésus ne réfère pas à l'innocence mais à la situation de « non-pouvoir » des enfants. Être comme eux implique donc, à tout le moins, de n'avoir aucun pouvoir hiérarchique dans la structure sociale.

produire leurs parents. Voir une bande gamins sales et dissipés être présentée comme l'exemple à suivre, a pu engendrer au mieux un sentiment d'humiliation et au pire, d'impureté et d'abject. Dans ce cas, on n'a peut-être pas vu que d'être sans pouvoir permet d'accéder à une dimension grandiose. La prise de conscience à laquelle pourrait inviter cette prise de position est que dans le « Royaume de Dieu » renoncer au pouvoir est l'une des clefs pour vivre dans l'amour.

iv. Serviteurs

Pour Jésus, les serviteurs tiennent la position la plus honorable. S'ils sont normalement l'opposé des maîtres, ici, leur esclavage même les élève à la plus haute position.

Mt 20,27 : « ...et celui qui voudra être le premier d'entre vous, sera votre esclave. »

Lc 22,26-27 : « Mais pour vous, il n'en va pas ainsi. Au contraire, que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Quel est en effet le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert ! »

Mc 9,35 : « Alors, s'étant assis, il appela les Douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous. »

Le signe de la domination est renversée et peut-être même n'y a-t-il plus de domination possible puisque les premiers ont la responsabilité de servir et aucunement de dominer.

Jésus saccage la conception de premier, de grand et de maître pour y substituer celle de dernier, d'esclave et de serviteur. Que les dominants d'une société s'abaissent à être les esclaves de leurs inférieurs a pu paraître au mieux humiliant et au pire abject et impur. Peut-être que le besoin de dominer ne permet pas de voir que l'humain s'accomplit pleinement lorsqu'il se met au service des autres.

Jésus met en valeur l'action de servir. C'est semble t'il, la seule qui soit acceptable à ses yeux. Les pères ne sont plus pères, les mères ne sont plus mères, les enfants ne sont plus enfants, seuls-es restent les serviteurs-es. La prise de conscience à laquelle pourrait inviter cette prise de position est que dans le « Royaume

de Dieu » servir les autres est la plus grande action à laquelle on puisse aspirer car l'amour aspire toujours à servir.

v. Impurs

La position de Jésus au sujet des impurs est connue de quiconque a eu affaire au christianisme. Qu'ils soient pauvres, pécheurs, malades, prostituées, publicains, gentils, possédés, adultères, collecteurs d'impôts, samaritains ou même lépreux. Toute la classe des impurs-es est appelée à une vie nouvelle dans la dignité et encore plus original, ces infâmes sont souvent plus dignes d'y accéder que le bon peuple : « En vérité je vous le dis, les publicains et les prostituées arrivent avant vous au royaume des cieux » (Mt 21,31).

Loin de rester confinés à l'extérieur des milieux de vie, en dehors de la société pure et de se faire oublier comme il se doit, ils sont donnés en exemple et désignés comme le meilleur de l'humanité. Jésus les guérit, les distingue, les présente en sauvés ou en justes. Les montrent en tant qu'uniques appelés-es au banquet de noce divin, pardonné ou fêté par le parent dont ils ont dilapidé l'héritage : « (...) et puis ton fils que voici revient-il, après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu fais tuer pour lui le veau gras ! » (Lc 15,30).

En bref, ceux que l'on considère comme des déchets sociaux sont les favoris de Dieu.

Jésus abolit le lieu de « néant » où sont confinés les impurs et les invite à rejoindre la structure sociale. Aux yeux des traditionalistes, ceci signifie que la société se trouvera contaminée par l'impureté et par conséquent indigne de Dieu qui refusera sa bénédiction. Les conséquences prévisibles sont la famine, la stérilité et la mort. En réintroduisant dans l'espace social des impurs contagieux, Jésus apparaît aux yeux de ceux qui ne le comprennent pas comme celui qui souille la société et attire la malédiction divine sur son peuple. Jésus par ses actions hautement irrépréhensibles et menaçantes sera, cela va de soi, éliminé et suivant en cela sa propre logique, assumera pleinement son humble statut de serviteur pour terminer son parcours en tant qu'impur plus humble encore.

En ce qui concerne les impurs, Jésus met donc en valeur la dignité intrinsèque de l'humanité au-delà de tout le reste et son contraire. La prise de conscience à

laquelle pourrait inviter cette position drastique est que dans le « Royaume de Dieu » l'impureté est transcendée, il n'y aura aucune malédiction envoyée par Dieu et la dignité est un droit qui est accordé à chacun et à chacune de par sa naissance peu importe ses péchés, ses faiblesses, ses malchances ou sa santé car l'amour purifie tout, l'impureté n'a aucun pouvoir devant lui.

2.3. Temple

Le temple est la couronne, le cœur et la racine de la société juive de l'époque. Cependant, Jésus le vide de son importance cruciale. De tous les passages, la conversation avec la samaritaine est celui qui laisse le moins de doutes.

La femme lui dit : « Seigneur, je vois que tu es un prophète... Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites : C'est à Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. Jésus lui dit : « Crois-moi, femme, l'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. » (Jn 4,19-2)

Avec cette personne (qui est une femme – impropre à parler théologie ; samaritaine – impure par hétérodoxie ; et adultère – méritant la lapidation) Jésus relativise l'importance du temple ce qui pour les Judéens est un blasphème de premier ordre. D'ailleurs c'est l'une des deux accusations mentionnées lors du procès mené par le Sanhédrin qui exigera sa condamnation à mort.

Jésus détruit ce qui est le plus sacré ; le lieu de toute pureté, celui qui est seul à pouvoir laver de la souillure, de l'abject et de l'impureté. Ce retournement drastique pourrait inviter à prendre conscience que Dieu est partout et la pureté en chacun, chacune plutôt que dans un lieu exclusif qui serait plus sacré que les autres et ce, parce que la plus grande aspiration de l'amour est d'être partout à la portée de tous et toutes.

2.4. La dernière Cène

Au niveau de la pureté spirituelle, il importe pour les personnes juives de se garder de péchés tel le vol, la jalousie, le faux témoignage etc. Cependant, le cas échéant, seul le sang des sacrifices peut expier ces péchés.

Voici ce qu'affirme le Lévitique :

Tout homme de la maison d'Israël ou tout étranger résidant parmi vous qui mangera du sang, n'importe quel sang, je me tournerai contre celui-là qui aura mangé ce sang, et je le retrancherai du milieu de son peuple. Oui, la vie de la chair est dans le sang. Ce sang, je vous l'ai donné, moi, pour faire sur l'autel le rite d'expiation pour vos vies ; car c'est le sang qui expie pour une vie. Voilà pourquoi j'ai dit aux Israélites : « Nul d'entre vous ne mangera de sang et l'étranger qui réside parmi vous ne mangera pas de sang. » Quiconque, Israélite ou étranger résidant parmi vous, prendra à la chasse un gibier, bête ou oiseau qu'il est permis de manger, en devra répandre le sang et le recouvrir de terre. Car la vie de toute chair, c'est son sang, et j'ai dit aux Israélites : « Vous ne mangerez du sang d'aucune chair car la vie de toute chair, c'est son sang, et quiconque en mangera sera supprimé. » (17, 10-14)

L'interdiction de consommer du sang s'avère donc un tabou fondamental du judaïsme. Il est si important que deux millénaires plus tard, des personnes juives pratiquantes ne consomment encore que la viande casher, vidée de son sang. Dans un tel contexte, il est difficile de croire que d'offrir à boire son sang, même de manière symbolique, puisse être perçu comme un acte inoffensif. En fait, il est probable qu'il ait été si saisissant qu'il ait été difficile de ne pas y voir un blasphème. Pour une personne juive soucieuse des lois du Lévitique, la limite du supportable est peut-être même franchie.

Jésus en bafouant une loi divine et cruciale pose un geste impie au dernier degré ce qui fait certes de lui un impur. Cependant il assume cette impureté jusqu'au bout et en fait même une caractéristique incontournable de son mouvement en exigeant qu'on rejoue ce geste en sa mémoire.

Le type de prise de conscience à laquelle une telle prise de position pourrait inviter devait être plus clair pour les contemporains de Jésus. Pour ma part, il me semble intéressant que dans le Lévitique, manger le sang réfère à voler Dieu tandis que pour Jésus le même geste semble symboliser que Dieu se donne. Et se donner est certes ce à quoi l'amour aspire le plus.

2.5. La crucifixion et la résurrection

Devant l'accomplissement de toutes ces merveilles, dont la moindre n'est pas d'avoir renversé la société pour poser les déchets au sommet, il va de soi qu'une intervention musclée s'impose. Jésus sera jugé comme étant lui-même une souil-

lure et il sera exécuté en tant qu'objet de honte. Si on souhaitait garder la société pure c'était probablement la meilleure chose à faire.

Pour les chrétiens et chrétiennes, cette mort abjecte n'est pas la fin mais le commencement. Pour beaucoup c'est la résurrection que l'on comprend comme le triomphe de Dieu qui a ainsi payé la dette de l'humanité pécheresse. Cependant, une lecture *trash* m'emmène à considérer la nature de ce triomphe d'un point de vue différent que celui d'une dette et de son rachat.

Le combat contre la souillure s'enracine dans un besoin de dominer. Un monde garanti sans souillure rassure ses habitants en nourrissant leur impression d'être méritants, puissants et en contrôle bref, en sécurité. Un monde qui quant à lui, laisse place à la souillure, qui ne cherche pas à la combattre pour la faire disparaître mais à composer avec elle, laisse place à une dimension plus petite, plus humaine qui invite à l'humilité. Reste que je retiens que du point de vue du fondateur, il semble que la valeur de la société ne se trouve pas dans une pureté que l'on maîtrise mais bien dans l'impureté que l'on transcende.

3. Comparaison au système catholique

Nous avons vu jusqu'ici la base de l'organisation sociale juive de l'époque ainsi que l'impact destructeur qu'y a eu Jésus. Dans un dernier temps, je comparerai ces notions à l'organisation catholique ans la perspective où elle cherche à appliquer les enseignements de Jésus.

3.1. Structure socio-religieuse de l'institution chrétienne catholique

Dans le patriarcat juif, la société s'organise autour des hommes mariés sujets puis de ceux et celles, objets, qui leurs appartiennent. Dans le patriarcat chrétien, la structure est semblable à une exception près. C'est la chasteté plutôt que le mariage qui détermine les dominants car dans le catholicisme, la pureté ou l'impureté des personnes est en premier lieu relative à l'activité sexuelle.

Pour une grande part, la compréhension que l'église catholique a d'elle-même est fondé sur « La vision des personnes mariées et pourvoyeuses d'enfants comme une catégorie humaine inférieure parce que plus pécheresse, et par voie de consé-

quence, celle des personnes vierges et célibataires comme une catégorie plus élevée et plus sainte (...).⁷⁵

Cette division entre célibat et mariage est au cœur de la doctrine et de la morale catholique. « (...) L'hostilité au corps et au mariage, (...) a conservé un tel poids au sein de l'église catholique qu'il continue d'apparaître comme l'aboutissement de la doctrine chrétienne (...). »⁷⁶ « Autrement dit, la morale est essentiellement de nature sexuelle. Être vigilant sur ce point signifie qu'on l'est sur tous les autres. »⁷⁷

Cette conception des choses a eu comme impact principal de diviser la communauté chrétienne en deux : d'une part les personnes chastes idéalement vierges ayant sacrifié famille et sexualité et tous les autres d'autre part, appelons les « sexouillés »⁷⁸.

Dans l'organisation sociale et religieuse juive, si on excepte les impuretés rituelles, toutes les personnes qui appartiennent à un homme marié pur sont considérées pures elles aussi. Les personnes qui sont impures à vie sont une minorité. Elles ont le plus souvent contractées une maladie contagieuse comme la lèpre ou ont commis de graves péchés tel le meurtre, la débauche, la corruption, etc. Si on imagine cette société sous la forme d'un cercle, les hommes mariés dominants seraient au centre entourés par ceux et celles qui leur appartiennent. Tout l'espace serait donc blanc et pur à l'exception d'une mince bande rouge sur le rebord, espace séparé dévolu aux impurs. Dans l'organisation sociale et religieuse catholique, l'espace dévolu à l'impureté est beaucoup plus important. Si nous reprenons l'image d'un cercle, les personnes chastes dominantes seraient au centre entourées de leurs ouailles « sexouillés ». Tout l'espace serait donc entièrement rouge d'impureté à l'exception d'un petit cercle blanc de personnes pures au centre.

⁷⁵ U.R. HEINEMANN, *Des eunuques pour le royaume des cieux, L'Église catholique et la sexualité*. P.80

⁷⁶ *Ibid.* p.12

⁷⁷ *Ibid.* p.19

⁷⁸ J'utiliserai le terme « sexouillure » faute d'un mot existant capable de définir les échelons inférieurs d'un modèle hiérarchisé à partir de la notion de chasteté.

Ce déplacement qui plonge l'humanité dans l'impureté est provoqué par ce que j'appelle la « sexouillure ». ⁷⁹ Le point saillant de cette notion est très simple : tous ceux et celles qui ne sont pas vierges ou chastes sont « sexouillés-es » et donc hiérarchiquement subalternes vis à vis des « non-sexouillés-es » dont la « non-sexouillure » serait en fait le signe et la garantie du Royaume de Dieu.

« En somme, renoncer (à la sexualité) ou en triompher constitue le parfait emblème d'un âge béni. » ⁸⁰ En effet, dès les débuts du christianisme, « (...) le fait de ne pas procréer n'est pas une tragédie mais une preuve de sainteté. » ⁸¹ Conséquemment, « (...) le christianisme, à partir du IV^e siècle, considéra de plus en plus le combat contre la sexualité comme sa principale mission. » ⁸²

L'effet le plus important de cette organisation est en premier lieu la défiance, voire le mépris envers les femmes qui seraient la cause de la « sexouillure » tant personnellement que collectivement et même originellement et d'autre part, la conception d'une humanité dont la caractéristique principale est d'être impure et indigne par nature. En effet, le péché de la chair précédant toute conception, transmet le péché originel, pré-souillant chaque nourrisson.

Voyons maintenant comment s'organisent les différentes strates hiérarchiques ⁸³.

⁷⁹ Seule la tradition catholique a été ici observée. Cependant, malgré qu'elle permette le mariage aux pasteurs-es, la tradition protestante applique un puritanisme parfois si sévère qu'il serait surprenant de ne pas y retrouver également la notion de sexouillure (l'importance cruciale de la chasteté pour le christianisme est remarquée dès le premier siècle tandis que le schisme protestant date du XVI^e siècle) Cependant, on pourrait se demander si celle-ci se révèle aussi structurante que dans le modèle catholique.

⁸⁰ *Ibid.* p.67.

⁸¹ ABBOTT, p.60.

⁸² HEINEMANN, p.159.

⁸³ À moins d'une note contraire, toutes les citations de cette section proviennent du site <http://www.womenpriests.org/fr/>.

i. Les hommes et femmes chastes

Les hommes chastes ordonnés se hiérarchisent en différents paliers dominés par le pape. Ils sont « ordonnés » ce qui signifie qu'il n'y a pas de réel accès au divin en dehors d'eux. Les hommes-chastes-ordonnés, dominants incontestés de la structure, tiennent généralement le mariage en piètre estime. « Les prêtres consacrés, dit saint Thomas, éprouvent une aversion pour le mariage « en raison de l'acte conjugal » qui « gêne les actes spirituels » et empêche une « dignité supérieure » »⁸⁴. Ils sont suivis par les hommes-chastes-non-ordonnés, religieux des abbayes et monastères. Les femmes-chastes des abbayes et couvents sont elles aussi considérées comme des personnes pures. Elles sont inférieures aux hommes chastes et leur nature ne permet pas qu'elles soient ordonnées. Dépendamment des époques, leur infériorité naturelle et l'impureté menstruelle leur interdira aussi l'accès au chœur, de toucher les objets de culte et de chanter dans la chorale.⁸⁵

ii. Les hommes et femmes « sexouillés-es ». L'enfant, produit de la « sexouillure »

Dans une logique de « sexouillure », les hommes chrétiens mariés ont un statut inférieur aux hommes juifs mariés. De par leur mariage, ils sont souillés par le sexe et donc impurs.⁸⁶ Ils sont les propriétaires de leurs femmes et enfants, seule excuse acceptable à la concupiscence charnelle, et ce, bien qu'elle soit la plus repoussante des compulsions. « La procréation est donc manque de continence, chu-

⁸⁴ HEINEMANN, p.220.

⁸⁵ « Les femmes doivent se rappeler leur infirmité, et l'infériorité de leur sexe : et par conséquent elles doivent prendre garde de ne toucher aucune des choses sacrées qui sont liées au ministère de l'église. » Évêque Théodulfe d'Orléan (820). Le droit canon en vigueur de 1234 à 1916-1917 stipule que les femmes ne peuvent distribuer la communion, enseigner dans l'église, baptiser, toucher des vêtements ou des objets sacrés ou faire partie d'une chorale à l'église. Leurs mains ne doivent pas entrer en contact avec le sacré. Lors de la communion il faut qu'elles reçoivent l'Ostie sur un linge ou sur la langue.

⁸⁶ « La virginité est la condition humaine originelle et pure ; le mariage est venu avec le péché. » St-Jérôme (347-419), *Lettre 22. À Eustochium*, 21.

te dans le plaisir et la conception, souillure et impureté à moins qu'elle ne procède du St-Esprit »⁸⁷

À l'étage inférieur se trouvent les femmes dont la nature impure fait particulièrement problème.⁸⁸ Les douleurs de l'accouchement et leur soumission aux hommes dont elles sont les esclaves naturelles,⁸⁹ seront leur punition pour avoir causé la chute de l'humanité.

Au niveau de la dignité maternelle, nous avons vu que pour Jésus la vocation de disciple supplante la vocation de mère. Dans ce contexte, il peut-être intéressant de remarquer la formulation de la prière traditionnelle à Marie, la seule prière qui s'adresse à une femme. « Je vous salue Marie, mère de Dieu. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie, mère de Dieu (...)» Selon cette prière centrale du catholicisme Marie est donc bénie entre toutes les femmes en fonction du seul fait qu'elle soit la mère de son fils. La prière appuie donc la conception juive de la dignité des femmes comme mère « Heureuse celle qui t'as porté et allaité ! » et ne témoigne en aucune façon du point de vue de Jésus « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent ! ». D'autre part, la virginité de Marie trace une frontière entre mère parfaite (immaculée dans sa conception et vierge) et mère inférieure (maculée dans sa conception et « sexouillée »).⁹⁰

⁸⁷ HEINEMANN, p.11. Lettre à l'évêque Anysius datée de 392

⁸⁸ « (Chaque femme devrait...) errer comme Ève en se lamentant et se repentant, afin que par chaque habit de pénitence (qu'elle porte) elle puisse expier le plus complètement possible ce qu'elle reçoit d'Ève – je veux dire l'ignominie du premier péché, – et l'opprobre (qui est attachée à la femme comme en étant la cause) de la perdition humaine (...) Vous êtes la porte du diable ! », Tertullien (155-245).

⁸⁹ « In everything a wife is subject to her husband because of her state of servitude. » *Decretum Gratiani Causa 33*, question 5, chapitre 11, dans A.Friedberg, dir., *Corpus Juris Canonici*, v. 1, Graz, 1955 (1879-1881), col. 1254-1256.

⁹⁰ « Tout acte conjugal, dit le théologien (saint Thomas), entraînant une « corruption » et une « pollution » du sein maternel, il est impossible que la conception de Jésus soit intervenue à la suite d'un rapport sexuel de Marie « pour une raison de pureté et d'absence de souillure ». HEINEMANN p.219

En ce qui concerne les menstruations, les passages concernant la présence de femmes obligatoirement menstruées parmi les disciples et surtout la femme hémorragique où Jésus ne se considère pas souillé après avoir été touché par une femme impure, démontrent que ce dernier ne fait pas grand cas du danger menstruel pourtant considérée contagieux et repoussant dans sa culture.

Dans l'église catholique, l'un des premiers textes qui témoigne d'une mentalité différente sur le sujet est le deuxième canon de Dyonisius, archevêque d'Alexandrie (an 241) « la femme qui a ses règles ne doit pas s'approcher de la Sainte Table, ni toucher le Saint des Saints, ni aller dans une église, mais doit prier ailleurs. ». La peur des menstruations ira croissant jusqu'au Moyen-âge qui sera sévère à ce sujet. Par exemple, cette citation de Paucapalea (1114-1148) qui commenta le décret de Gratien écrit en 1140 afin qu'il puisse être appliqué par les pasteurs :

Les femmes ne sont pas autorisées à visiter une église durant leurs règles ou après un accouchement. Car la femme est un animal qui a ses règles. Si son sang touche des fruits, ils ne mûriront pas. La moutarde perd sa saveur, l'herbe se dessèche et l'arbre perd ses fruits avant terme. Le fer rouille et l'air s'assombrit. Lorsque les chiens en mangent, ils attrapent la rage.⁹¹

Cette vision des choses transcendera l'âge des ténèbres, puisque par la suite, le droit canon ratifiera la dangerosité de l'impureté menstruelle des femmes en adoptant le décret de Gratien comme loi officielle de l'Église en 1234, décret qui sévira jusqu'en 1917.

Les enfants pour leur part, naissent « sexouillés ». La « sexouillure » originale leur est transmise de par leur conception sexuelle. Ils sont donc impurs de naissance, puis purifiés par le baptême. Leur virginité les gardera purs jusqu'au mariage qui les « sexouillera » à nouveau à moins qu'ils entrent dans les ordres.

iii. Les pauvres et les misérables

Jésus a été très clair en ce qui concerne les misérables. Ils sont le cœur des évangiles. Il s'avère dès lors difficile voire impossible de simplement évincer les pauvres

⁹¹ *On Distinctio 5, princ. § 2. v.*

et les nécessiteux inférieurs hors de la société ainsi que tout patriarcat tend à le faire. Il semble qu'on ait choisi le compromis suivant : En pratique, l'ordre est maintenu. Les misérables sont infériorisés-es, objectivés-es, injustement traités-es, méprisés-es et aisément décapités-es. En parallèle cependant, on affirme leur importance pour l'église, leur préférence dans le cœur du Christ et on insiste sur le fait qu'ils et qu'elles ne soient pas plus impurs-es que les autres. À cette fin, on crée de nombreuses institutions caritatives et charitables qui sont l'une des grandes réussites du catholicisme. Les criminels et autres pécheurs auront tous la possibilité d'être pardonnés par Dieu s'ils confessent leurs fautes et font pénitence. Il y a cependant une catégorie de pécheurs et surtout de pécheresses qui ne saurait s'en tirer à si bon compte.

iv. Le « sex'tréfond »

L'activité sexuelle à l'intérieur du mariage et dans un but exclusif de procréation est considérée acceptable bien qu'elle fasse déchoir ceux et celle qui s'y livrent. Cependant ceux et surtout celles qui ont l'impudicité d'avoir une activité sexuelle qu'elle quelle soit en dehors de cette exception, deviennent des abominations aux yeux de Dieu. Dans le royaume de la « sexouillure », les victimes sont toutes désignées.

Si pour Jésus, les prostituées arrivaient avant bien d'autres dans le Royaume de Dieu, dans celui de « Sexouillure » elles ne sauraient devancer personne. Elles seront jetées par delà l'impureté normale et condamnées au « sex'tréfond » de la « sexouillure », un espace *trash* et répugnant qui souille à jamais celles qui y déchoient. Les femmes adultères et les filles qui ont perdues leur virginité hors mariage et se sont fait prendre, souvent même dans le cas d'un viol, y sont bien entendue reléguées et deviennent pour la durée de leur vie, citoyenne de seconde zone et ce, même si Jésus lui-même a refusé de condamner l'adultère des femmes. Il leur sera cependant possible d'entrer en religion et de cette façon, payer pour leur péché repoussant même s'il va de soi qu'elles ne sauraient être aussi pures que leurs compagnes.

Bien entendu, aucun homme n'ira rejoindre ses compagnes de fornication.⁹² Par contre les hommes ayant pris pour partenaire un compagnon s'y retrouvent parfois. Les poètes maudits en sont un des plus célèbres exemples. Cependant, ce sujet est délicat car c'est le lieu de la tentation la plus accessible (et pratiquée) pour les religieux dominants demeurant dans l'exclusive compagnie de leur sexe. Par le fait même, l'homosexualité devient un objet de secret dissimulé sous le couvert du tabou. La question de l'homosexualité des religieux et religieuses ne filtrera pas au civil, ces problématiques se règlent donc à l'interne et seuls les laïcs seront condamnés pour ce « crime ».

4 Comparaison entre les deux modèles

Pour résumer l'ensemble, on pourrait dire que le modèle catholique est presque semblable à celui du judaïsme. Bien qu'il s'en distingue par le fait de doubler la mise de l'aide accordée aux nécessiteux, on ne trouve que deux différences majeures.

4.1. Déplacement de la démarcation entre purs et impurs

En judaïsme, les personnes impures sont reléguées aux confins du modèle dans un « espace *trash* » séparé de la société. En christianisme, l'impureté a progressé jusqu'au centre du cercle social, plongeant l'humanité dans ce que j'appelle ici la « sexouillure ». En conséquence, les seuls véritables « purs » du christianisme sont ceux qui embrassent la chasteté à vie. Bien qu'en théorie tout les chrétiens soit égaux, seuls les hommes-chastes (minoritaires) pourront rivaliser de dignité avec

⁹² Le discours ecclésial du XIe et du XIIe siècle, établi par le *Decretum* de Burchard, évêque de Worms, fait état d'un double standard en ce qui concerne la prostitution. Tout d'abord, il considère la prostitution comme un mal, mais d'un autre part, il admet sa nécessité. D'ailleurs, il stipule qu'une femme s'étant adonné à de tels actes devait se soumettre à une pénitence de six années, alors que son partenaire devait jeûner pendant dix jours. Donc, il montre par la même occasion que le mal se situe du côté de la prostituée et non de celui qui en a besoin comme exutoire. Saint-Thomas d'Aquin dans sa somme théologique invite également à se montrer tolérant envers la prostitution de peur que le besoin de fornication des hommes ne crée davantage de problèmes.

l'homme juif marié (presque tous les hommes) du premier modèle. Comme en judaïsme, la femme est ici prisonnière du mariage, de la procréation et du service domestique ; à une bénédiction près cependant. Car la femme « sexouillée » subit la servitude au mari non pas comme une bénédiction divine mais comme une malédiction consécutive à sa nature charnelle dont d'ailleurs chacun des enfants dénonce et excuse la souillure sexuelle. Donc, si en judaïsme, seule une petite minorité de gens se retrouvent impurs, en christianisme seule une petite minorité se retrouve pure.

4.2. Ajout d'une démarcation entre impurs et super-impurs

L'« espace *trash* » des confins du modèle catholique sépare les impurs en quelque sorte « naturels », des impurs « malins ». Cet espace est le dernier échelon du modèle que j'appelle le « sex'tréfond ». Il ne contient aucun malade ou misérable comme tel mais bien l'ensemble des prostituées, les filles ayant perdu leur virginité hors mariage ou s'étant adonnée à l'adultère. La presque totalité des personnes qui y sont jetées sont des femmes à l'exception de quelques hommes non-ordonnés ou non-chaste pris en flagrant délit d'homosexualité.

4.3. La vérité du modèle

Ce modèle patriarcal et hiérarchique catholique est au cœur de la dénonciation portée par le premier projet d'exposition qui cherche à démontrer en quoi la tradition chrétienne a œuvré à contre courant de ce qui a été proposé par Jésus.

Suite à la lecture de Gadamer, il importe de souligner que ces conclusions sont un présupposé légitime tributaire de l'époque historique dans laquelle elles sont formulées. Nous sommes dans un siècle qui conçoit qu'hommes et femmes sont d'une égale dignité, que les femmes et les enfants ne sont pas des propriétés matérielles et que la sexualité n'est pas synonyme de souillure dans l'absolu. Dans ce contexte, l'organigramme semble appuyer le fait que les prétentions de l'institution catholique soient non-fondées.

Gadamer indique que dans un tel cas, on se doit de soulever soi-même des contre-arguments. Je souligne donc que cet aspect des choses peut être relativisé

par d'autres présupposés légitimes. En effet, la chasteté a pu permettre à de nombreuses femmes d'échapper à la servitude du mariage et d'accéder à un respect impensable pour des femmes d'autres contextes. La vie monastique a aussi permis à des personnes de classes sociales différentes de vivre dans une égalité relative ou du moins, plus grande que ce que le contexte hiérarchique social pouvait admettre. De ce point de vue, la « sexouillure » aurait pu permettre à certaines personnes de vivre plus près du message de Jésus malgré un contexte social contraignant.

Toujours selon Gadamer, la question principale reste cependant de savoir si mon interprétation laisse émerger une compréhension pertinente pour le présent. Parmi les décisions les plus controversées de l'église catholique au XXI^e siècle, on retrouve l'interdiction du port du condom malgré qu'il soit le seul moyen pour contrer efficacement l'épidémie de sida⁹³, l'interdiction pour les homosexuels d'accéder à la prêtrise ou de demeurer prêtre même dans le cas où la personne est chaste, campagne communément appelée « la chasse aux homosexuels » et les scandales de pédophilie, surtout au niveau de la protection accordée aux pédophiles par l'Église. Ces décisions difficiles à justifier dans la société actuelle, sont éclairées par le modèle qui laisse entrevoir que toutes permettent de protéger la société de la « sexouillure ». L'impureté que celle-ci implique semble avoir été considérée plus dangereuse que l'épidémie de sida, elle souille et rend indigne les personnes homosexuelles et il importe de camoufler les personnes ordonnées qui s'y font prendre.

Le modèle n'est donc pas « vrai » mais il est à même de créer une compréhension pertinente, appropriée pour le présent.

5. Conclusion de l'interprétation

Les deux problématiques soulevées par l'observation soit, la relation à la vérité et l'orientation *trash* du Jésus des évangiles, ont pu être résolues par l'apport des référents.

⁹³ Le Vatican a, semble-t-il, révisé cette positions en 2010 et permet son utilisation dans des cas « exceptionnels » selon le livre-entretien de Benoît XVI avec le journaliste allemand Peter Seewald, *Lumière du monde*, paru en 2010 chez Bayard culture.

Avec Hans Georg Gadamer, la notion de vérité est en premier lieu déplacée. La conception positiviste n'étant pas accessible aux sciences historiques l'exposition ne peut pas opposer « vérités et faussetés » comme elle en avait spontanément l'intention. La lecture de *Vérité et méthode* a permis de réaliser que dans les faits, l'exposition oppose des interprétations divergentes déployées par deux présupposés légitimes distincts. La vérité se retrouve dans les questions qui ont pu motiver ces présupposés légitimes. Afin de mettre cette compréhension en évidence, les œuvres seront présentées accompagnées de la question à laquelle elles répondent. Cette stratégie permettra aux personnes spectatrices d'être elles aussi questionnées par les œuvres puisque celles-ci ne sont plus des constats fermés auxquels les personnes se voient confrontées, au contraire, elles deviennent des supports qui permettent de lancer leurs propres réflexions.

La problématique de l'aspect *trash* de Jésus a été résolue par l'élaboration de la dynamique *trash* qui a pu être employée comme grille de lecture. Celle-ci compte trois étapes spontanées : 1) l'agression du *trash*, qui consiste en l'apparition de l'impur et le rejet de celui-ci, 2) le *trash* prophétique, où la présence de l'impur permet une élévation de la conscience et une assomption de l'agressivité première au travers l'accueil de la différence et 3) la peur du *trash* qui, le plus souvent, dissout l'espace prophétique par crainte des conséquences que pourrait entraîner la présence de l'impur. La dynamique *trash* a permis de remarquer que selon cet angle de compréhension, Jésus semble déconstruire toute forme de hiérarchie sociale qui s'appuie sur la domination d'une personne par une autre en désagréant les schèmes sociaux qui forcent les dominés-es à se soumettre et garantissent le pouvoir des dominants-es. Il agit également de façon subversive en ce qui concerne l'importance du temple et le tabou du sang. La grille de lecture permet donc de conclure que Jésus puisse être considéré comme *trash* au niveau de ses relations aux autres, à sa société et à sa religion. Il peut également être considéré comme *trash* en relation à la tradition catholique. Le présupposé est donc légitime puisqu'il permet une compréhension appropriée pour le présent.

Chapitre 3 : Intervention et prospective

A. INTERVENTION

L'observation a permis de saisir les enjeux majeurs de la pratique soit, la problématique de la vérité historique et la démonstration de la présence de la dynamique *trash* dans les textes évangéliques. L'interprétation s'est par la suite déployée en deux temps. En premier lieu, la lecture de Gadamer, qui relativise la prétention à la vérité dans l'histoire, m'a emmenée à comprendre que les supposées « vérités » historiques sur le Jésus des évangiles sont en réalité des propositions de sens motivées par des présupposés légitimes. Cette approche m'a invitée à transcender l'agressivité du premier projet d'exposition pour l'orienter dans une perspective de questionnement plutôt que de combat. En second lieu, j'ai élaboré une grille de lecture pour les évangiles qui s'appuie sur la dynamique *trash*. Cette grille m'a permis de déterminer qu'une dynamique *trash* se retrouve dans les évangiles par le biais du comportement, des paroles et des gestes de Jésus.

La dynamique *trash* s'applique également à l'évolution du projet d'exposition. Le premier projet d'exposition relevait de la première étape de la dynamique *trash* : rejeter ce qui est impur, et donc agressant, en y opposant une contre-agression. Par la suite, la lecture de Gadamer a permis de passer à la seconde étape de la dynamique *trash*. Utiliser l'impur et son agression première comme une occasion productive offerte à l'émergence de la conscience par le biais de la stratégie de la question. L'intervention visera donc à modifier le premier projet d'exposition de manière à dépasser la première étape de la dynamique *trash*, l'agression du *trash* et le positionner dans la seconde étape, le *trash* prophétique.

L'impact le plus concret de cette nouvelle orientation sera de modifier le statut des personnes spectatrices. Le premier projet d'exposition les considérait comme des objets recevant mon interprétation passivement. L'intervention mènera à les élever au statut de sujets, elles-mêmes concernées par les questions auxquelles mes œuvres sont des réponses personnelles puis à les inviter, comme nous allons le

voir, à s'approprier le statut d'intervenant en contribuant de façon matérielle à l'exposition. Les personnes spectatrices seront invitées à sortir de l'anonymat et de la passivité si elles le souhaitent.

Il est maintenant possible de passer à la troisième étape du parcours praxéologique, c'est à dire d'amender le premier projet d'exposition afin de l'orienter selon ces nouvelles perspectives.

Le second projet d'exposition

J'ai retenu de la lecture de Gadamer que la modification la plus structurante pour le projet devrait être le remplacement de tous les titres par les questions-sources auxquelles les œuvres tentent de répondre. Une question-source doit être ouverte, objective et plusieurs réponses divergentes doivent pouvoir lui être données. Elle doit être le plus près possible de la question implicite dont l'œuvre est ma réponse. D'autre part, certaines œuvres complémentaires seront ajoutées et d'autre déplacées lorsque nécessaire. De plus, il m'est possible de proposer un premier jet des textes explicatifs qui accompagneront l'exposition.

Je ferai une brève description des œuvres⁹⁴ pour énumérer ensuite les retombées de l'interprétation, c'est-à-dire les modifications apportées.

1. Introduction

Lorsque les personnes du public entreront dans la salle d'exposition, je souhaite qu'elles sachent déjà un peu à quoi s'attendre. J'aimerais orienter positivement leur attitude afin qu'elles soient préparées à ce qui va suivre. De cette manière, les œuvres auront davantage de chances d'atteindre leur objectif : ouvrir à des questionnements.

2. Modifications

1) Le titre est bien-entendu un aspect clef de toute exposition. Je n'avais pas encore choisi de titre pour le premier projet d'exposition mais celui-ci aurait pu res-

⁹⁴ Voir la description détaillée au point A.2. du chapitre 1 : « Le premier projet d'exposition ».

sembler à « Le Christ dans tous ses états » ou « Faces cachées du christianisme ». Pour le second projet, je souhaite que le titre soit lui-aussi une question qui permette d'ouvrir à la multiplicité des interprétations. Je crois que la plus efficace serait la question posée par Jésus lui-même : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? ».

2) Je souhaite ajouter des textes explicatifs à l'entrée de la salle. Je penserais à ceci :

La vérité est dans la question. – Cette exposition sur Jésus est le fruit d'une maîtrise en théologie pratique. Elle souhaite motiver les questionnements et inviter à prendre conscience des interprétations qui nous habitent et façonnent notre relation au sacré. Vous remarquerez qu'une question est associée à chacune des œuvres. J'ai souhaité donner aux personnes du public l'opportunité de connaître les questions qui m'habitaient et auxquelles les œuvres ont répondu. Ces réponses en images n'ont pas la prétention d'être « la vérité » mais d'être l'illustration de mes propres lectures systématiques des évangiles et de recherches sur Jésus en tant que personnage historique. Je souhaite qu'elles puissent être un point de départ, une sorte de tremplin pour votre propre réflexion sur cette même question ou d'autres parentes. À cette fin, des cahiers sont disposés afin de vous permettre de répondre également à ces questions et ainsi de partager la diversité des pensées.

Je tiens aussi à placer un avertissement clair au sujet de la charge *trash* de l'exposition : « Certaines des œuvres pourraient bousculer, indisposer, voire peiner certaines personnes. Nous préférons vous en avertir. Nous vous invitons à garder à l'esprit qu'elles ne cherchent pas tant à choquer qu'à lancer la réflexion. »

3. Premier thème : Le corps

3.1. Station 1 – L'apparence physique de Jésus

Description : Cette station présente deux visages différents de Jésus. Le visage foncé historique probable et le visage pâle traditionnel de l'iconographie. Entre les deux sont disposés une dizaine d'aquarelles qui représentent les étapes nécessaire à une telle transformation.

Modifications :

1) Le titre « Jésus en pleine face. » sera remplacé par la question : « Quel visage convient pour Jésus ? »

2) Une œuvre sera ajoutée un peu à la manière d'une annexe. Afin de rendre compte de la diversité des interprétations historiques. J'illustrerai les différentes appréhensions de Jésus selon les six auteurs principaux de la quête historique actuelle.

– Texte : Une présentation de cette œuvre qui indique les différentes interprétations :

- Funk : Jésus bon vivant à la rhétorique incisive.
- Crossan : Jésus paysan animant à la manière des philosophes cyniques itinérants la rébellion des pauvres contre l'hellénisation.
- Borg : Jésus pur juif dans la lignée des grands prophètes mais sans dimension eschatologique.
- Sanders : Jésus pur juif, eschatologique et sans conflits avec les Pharisiens.
- Horsley : Jésus prônant révolution par le bas, pour les pauvres dans les villages sédentaires ne cherchant pas à encourager la prédication itinérantes.
- Theissen : Jésus prônant révolution par le bas, pour tout le monde au fil de ses déplacements et encourageant la prédication itinérante.



Figure 14 : Jésus selon les six auteurs principaux de la quête actuelle.

3.2. Station 2 – L’humanité incarnée de Jésus

Description : Série de miniatures plaçant Jésus dans diverses situations où son incarnation peut sembler incompatible avec sa nature divine.

Modification :

1) Le titre : « Jésus au prise avec son corps » sera remplacé par la question : « Si Jésus est selon le dogme « Vrai de vrai homme, vrai de vrai Dieu, possédant les deux natures sans confusion », y a-t-il des situations de la vie humaine où ces natures peuvent s’avérer incompatibles ? »

2) La miniature intitulée « Le viol du Christ en prison » sera déplacée⁹⁵.

4. Second thème, le sang

4.1. Station 3 – L’intervention de Jésus

– Description : Cette station qui comprend trois toiles, s’intéresse aux menstruations. Elle présente la femme menstruée en judaïsme (impure, contagieuse et enfermée), la femme menstruée disciple de Jésus. (non-discriminée), la femme menstruée dans l’institution (impure et impropre à l’ordination).

– Modifications : Le titre « Le sang de la souillure » sera remplacé par la question : « Y a-t-il une femme au-delà du sang ? ». Je suis encore en réflexion à ce sujet car je ne suis pas certaine que la question réponde aux exigences de Gadamer. En effet la question comprend une accusation sous entendue. Autrement dit, la tradition catholique y répondrait sur la défensive et cela ne doit pas être le cas. Tous les partis doivent se sentir libres de répondre sans contraintes. Cependant, considérant que les menstruations ne sont plus réellement un problème moral dans la société actuelle et que celles-ci ne sont plus mentionnées dans la rhétorique ecclésiale pour exclure les femmes de l’ordination, cette question pourrait sans doute s’avérer performante.

⁹⁵ Voir le point 6 ci-dessous.

4.2. Station 4 – La réception de Jésus

- Description : Illustration de la dernière Cène où Jésus invite à boire son sang et la réaction d'horreur ou d'incrédulité des disciples démontrent la puissance du blasphème qui est en train de se commettre.
- Modification : Le titre « Le summum du blasphème » sera remplacé par la question « De quoi la dernière Cène est-elle le symbole ? ».

5. Troisième thème : L'esprit

5.1. Station 5 – Modélisation des contextes

- Description : Deux toiles circulaires illustrent les organisations hiérarchiques sociales juive et chrétienne. L'intervention chaotique et destructrice de Jésus est représentée dans le modèle juif.
- Modification : Le titre « La recette du royaume, un buffet de souillure » sera remplacé par la question « Quel a été l'impact de Jésus dans la structure sociale et religieuse de son temps et du nôtre ? »

6. Le viol du Christ en prison

De toutes les œuvres, celle qui posa la plus grande difficulté fut celle du viol du Christ en prison. Cette miniature présente une porte munie d'une meurtrière. Un soldat romain regarde dans l'ouverture et le titre indique ce qu'il observe. Il n'y a aucun support historique à cette proposition sinon la logique de l'œuvre qui demande si Dieu peut vraiment assumer l'humanité jusqu'au bout. Beaucoup de croyants-es à qui j'en ai parlé ont eu spontanément la même réaction : l'horreur pure et simple. Toutes et tous m'ont conseillé le rejet catégorique de cette démonstration, aussi suggestive soit-elle.

Devant une telle réaction, je finis par conclure qu'il valait mieux censurer cette œuvre. En effet, considérant que mon objectif consiste à ouvrir des espaces de questionnement, il s'avère peu judicieux de commencer l'exposition en traumatisant le public qui, s'il craint de nouvelles violences, pourrait se fermer aux autres œuvres.

De longues réflexions, discussions et quelques aventures me menèrent cependant à revoir cette première stratégie. Le point de départ décisif fut la rencontre de deux compères qui avaient dû subir plusieurs années de pénitencier. Mon projet d'exposition vint sur le sujet et je leur décrivis quelques pièces. Lorsque je leur parlai du viol du Christ ils eurent une réaction surprenante. Ils restèrent silencieux en me fixèrent avec une intensité troublante. Ils me questionnèrent sur mes intentions et une fois assurés que je ne plaisantais pas, ils semblèrent soulagés, comme s'ils ressentaient une certaine paix. Je ne sais pas s'ils ont subi de telles violences, en ont été témoins ou ont eu peur de les subir, mais une chose est sûre, la possibilité que Jésus ait pu partager le sort de tant de détenus leur a donné en quelque part l'impression d'être libérés et purifiés d'une souillure tragique. Comme si en assumant celle-ci, Jésus l'avait en quelque sorte rachetée, leur permettant de ressusciter à une nouvelle dignité.

Cette aventure me fit beaucoup réfléchir. La forte réaction de ces deux hommes et la discrimination farouche de cette œuvre me fit entrevoir qu'elle touchait à quelque chose d'important. En effet, il semble que l'on puisse sans problème considérer que Jésus ait subi les tortures les plus avilissantes⁹⁶ à une exception près. Une situation impossible à envisager au point que l'on ne peut faire l'expérience de l'aborder même en théorie et dont le rejet est sans appel. Pourtant il s'agit d'une torture infligée depuis l'aube des temps et la subissant Jésus n'aurait commis aucun péché. En fait, objectivement ce supplice ne se distingue en rien des autres aussi, comment est-il possible qu'il paraisse insupportable à ce point ?

La seule réponse qui me semble possible est celle-ci : Un viol avec sodomie impliquerait que Jésus, même en tant que victime innocente, devienne par quelque magie, irrémédiablement souillé et impur, par conséquent indigne de sa mission et peut-être même impropre à sauver l'humanité. Je ne vois rien d'autre qui puisse laisser émerger une horreur aussi vive que celle ressentie par plusieurs croyants-es devant la simple possibilité que cette œuvre puisse exister.

⁹⁶ Le film *La passion du Christ* de Mel Gibson (2004) en est l'un des exemples les plus édifiants.

On peut d'autre part, observer ces faits à la lumière de la dynamique *trash*. Dans un premier temps, l'œuvre a agressé des croyants qui ont répliqués avec une contre agression, le rejet de l'œuvre. Dans un deuxième temps, les ex-prisonniers ont ouvert un espace prophétique de compréhension où l'œuvre a permis de dissoudre l'impureté dans laquelle sont enfermées des victimes de viol et les appeler à une nouvelle dignité. Dans un troisième temps, il est à prévoir que certaines personnes croyantes ne soient pas touchées par cet aspect des choses, n'y voient que l'agression première et par crainte, cherchent à éliminer l'œuvre. Cette condamnation pourra venir des responsables des galeries qui refuseront d'exposer une pièce pouvant prêter au scandale ainsi que des personnes spectatrice qui par exemple, pourraient porter plainte auprès d'autorités susceptibles d'intervenir de manière à ce que l'œuvre soit finalement censurée.

Suite à cette réflexion et bien d'autres nous avons décidés de ne pas censurer le viol du Christ pour trois raisons.

Premièrement, je propose que le rejet instinctif, viscéral et catégorique de cette œuvre par des croyants-es puisse être considéré comme une preuve concrète et mesurable par chacun et chacune en lui et elle-même de l'existence tangible de la « sexouillure » ainsi que de son emprise sur les esprits aujourd'hui encore.

Deuxièmement, considérant que l'un des aspects les plus reconnaissables des œuvres provenant de la *trash* culture soit d'atteindre la limite du supportable, Le viol du Christ en prison permet de situer de façon formelle l'exposition et sa théologie à l'intérieur de ce courant.

Troisièmement, considérons d'entrée de jeu que cette scène ne s'est probablement jamais produite dans les faits. Reste que dans sa conception du monde Jésus s'identifie aux plus petits-es et aux derniers-es. « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens c'est à moi que vous l'avez fait. » Ceci implique cela va sans dire, les enfants, les femmes et les hommes victimes de viols. Aussi, peu importe qui le soldat romain observe dans ma mise en scène, dans la perspective de Matthieu 25,40, il regarde Jésus.

Ceci étant, il reste la problématique de la réception de l'œuvre à l'intérieur de l'exposition, des dommages qu'elle pourrait causer dans l'atteinte de l'objectif

d'ouverture aux questionnements et du rejet dont elle sera l'objet de la part de ceux et celles qui seront imperméables à l'ouverture prophétique qu'elle permet. Je lui réserve donc une place spéciale. Probablement, un espace fermé par des rideaux, munis d'avertissements extérieurs et d'explications à l'intérieur. De plus, le fait que les personnes puissent s'exprimer dans l'œuvre directement et partager leur vision des choses avec les autres spectateurs ainsi qu'avec l'artiste, pourra peut-être tempérer l'impression de violence et d'inacceptable, ce qui pourrait éviter d'éventuels débordements.

7. Conclusion

Les modifications apportées au premier projet d'exposition permettront donc de dépasser la dynamique de combat pour atteindre une dynamique de questionnement.

L'ajout des questions-sources gadamériennes auxquelles répondent les œuvres, donne aux personnes spectatrices la possibilité de revoir ma proposition selon leur propre jugement. Elles ne sont plus seulement spectatrices mais deviennent surtout interprètes car la question leur est posée à elles aussi. Les cahiers publics mis à leur disposition leur permettront ensuite de sortir définitivement de la position passive, anonyme et invisible dans laquelle les confinait le premier projet d'exposition. Tout comme l'artiste, elles acquièrent le pouvoir de s'adresser à la masse du public en leur nom personnel afin d'ajouter à l'exposition, leurs propres visions du sujet.

L'addition d'œuvres complémentaires permettra également de remettre la question de la vérité historique en perspective et les avertissements, de préparer les gens à être éventuellement troublés par certaines œuvres.

Ces changements orientent donc l'exposition dans de nouvelles perspectives, plus ouvertes et plus interactives. Le *trash* reste présent et tout aussi percutant que dans le premier projet d'exposition. Cependant, les personnes spectatrices ne sont plus confrontées violemment à des constats hermétiques. Elles sont plutôt invitées à se laisser troubler par de nouvelles propositions de sens, réfléchir à celles-ci et surtout à partager cette réflexion. Se faisant elles permettent au projet de transcen-

der son orientation combative première dans une perspective d'enrichissements mutuels qui s'appuie principalement sur l'ouverture à la diversité des vérités.

B. PROSPECTIVE

La prospective est un retour sur l'ensemble du processus praxéologique. Il s'agit de se demander quelles sont les valeurs qui se sont exprimées dans le parcours, si celles-ci sont exportables et peuvent être appliquée de façon plus universelle. Je m'intéresserai à l'art et au public, au deuil de la vérité, à la dynamique *trash* et à la foi.

1. L'art et le public

Le premier projet d'exposition témoignait de la vision d'une Église uniforme, douceuse et fondamentaliste ainsi que d'une approche de l'historico-critique en tant que science positiviste objective. Cette orientation de départ spontanée et partielle a émergé d'une révolte personnelle provenant de mes contacts préalables avec la religion catholique et concordait avec une prise de position par le biais des arts. Faire d'un sentiment de révolte le sujet principal d'une exposition n'a rien d'exceptionnel puisque transmettre une vision personnelle est devenu le devoir principal des artistes ; travailler autrement implique le plus souvent de concevoir des images de nature commerciale.

La pratique, en se métissant à la théologie a dû questionner cette orientation individualiste qui pouvait de prime abord aller de soi et les avantages qu'en a retiré le projet sont nombreux, particulièrement au niveau de ma relation aux spectateurs. En effet, le public est souvent considéré dans son ensemble comme un objet dans lequel l'artiste projette une image-sujet.

Suite à ce travail, il m'apparaît possible et enrichissant d'interagir plus pleinement avec les personnes spectatrices. Dans le second projet d'exposition, les celles-ci deviennent le sujet de mon exposition tandis que les images en sont devenues les objets. C'est-à-dire que j'ai pu modifier les images de manière à en faire non pas le sujet de l'exposition mais un support pour déclencher des questionne-

ments qui eux, sont devenus l'œuvre vivante et véritable de ma démonstration. Les diverses réflexions seront d'ailleurs recueillies et exposées avec les œuvres.

2. Le deuil de la vérité

Le travail le plus important qui s'est effectué au travers le parcours praxéologique est sans conteste, le processus par lequel j'ai réussi à accomplir le deuil de ma vérité ou plus précisément, le renoncement au caractère absolu et dominant de ma vérité.

Lorsque j'ai entrepris la maîtrise, on m'aurait roué de coups que j'eus juré avec encore plus de ferveur que le véritable Jésus est l'antithèse de l'institution qui dit perpétuer sa mémoire. J'étais sûre d'être juste et sûre de défendre la vérité. Les choses auraient pu en rester là mais encore une fois, c'est une situation quelque peu *trash* qui m'ouvrit de nouvelles voies de réflexions.

Un bon soir, je sirotais une pinte au bar quand arrive un inconnu qui s'assoit près de moi. On échange quelques politesses puis, comme souvent dans les tavernes, la théologie vient sur le tapis. S'ensuit une discussion qui révèle que le sympathique bonhomme est passionné par le sujet. Comme il est du genre plutôt « bum », je m'empresse de lui parler de mon projet d'exposition et de la vision que je propose de Jésus. À ma grande surprise, le pauvre homme fut terrorisé. D'habitude, lorsque je dis à un « freak » de mon contexte que Jésus était un « freak » dans son contexte à lui, le « freak » en question se montre en général réjoui de cette nouvelle donnée. Je fus donc assez surprise de ce revirement et lui en demandait la raison.

Il me confia qu'il avait longtemps fait partie du crime organisé et que ce chemin l'avait mené dans un cul de sac mortel. Seule sa foi en Jésus lui avait permis de sortir de ce milieu et de recommencer une vie plus saine. Lui affirmer que Jésus était selon l'histoire même, un personnage appartenant au milieu qu'il avait fui le mettait au supplice. Jésus, c'était pour lui « l'autre » qui est du bon côté de la barrière et qui l'aide et l'encourage pour traverser vers le « bien ». Dans ses yeux, je voyais que j'étais en train de lui ôter l'appui le plus important sur lequel il pouvait compter. Je trouvai cela plutôt ignoble.

Cet évènement me fit entrevoir que ma croisade n'était peut-être pas aussi juste que je l'avais d'abord cru. Du moins, je ne souhaitais pas nuire à cette personne ni à d'autres dans la même situation. Ceci fit apparaître que j'avais séparé l'humanité en deux. Celle qui serait contente d'apprendre ce que j'avais à exposer et les autres qui avaient besoin de se faire secouer les puces. La réalité s'avérait un peu plus complexe. Je pris ce soir là conscience de mon erreur et j'acceptai de prendre le chemin le plus long : questionner ma position.

Comme on l'a vu ce processus fut assez laborieux cependant, il permit de sortir du narcissisme propre à l'artiste pour orienter le projet vers des propositions plus près d'une démarche théologique. Le premier projet d'exposition trouva donc sa forme finale en tant qu'art hybride à la croisée de la méthode intellectuelle, de l'art moderne individualiste, de la compassion chrétienne et du *trash*.

En déployant cette démarche dans son ensemble, il pourra être intéressant d'y remarquer à nouveau les étapes de la dynamique *trash*.

Le premier projet d'exposition témoignait d'une attitude de pureté-souillure inversée. J'assumais que le Jésus historique subversif représentait la pureté tandis que le Jésus de l'iconographie et de la culture populaire représentait la souillure. Je répondais donc à la même dynamique de rejet de la souillure que j'avais à cœur de dénoncer. Je renversais simplement les symboles de pureté et d'impureté et combattais le feu par le feu, la pureté par la souillure. Ma stratégie consistait à présenter les images de la façon la plus choquante possible de manière à frapper l'imaginaire. La première étape de la dynamique *trash*.

Le premier projet d'exposition s'arrêtait à cette étape. Il cherchait à démontrer que le Jésus historique, par exemple le laideron pouilleux élaboré par la BBC, était pur et que le beau Christ caucasien associé aux dominants et donc, souillé par l'appétit de pouvoir, était impur. Le public-objet ne pouvait qu'aimer, détester ou ignorer ma démonstration et personnellement, mon plus grand plaisir consistait à faire ressortir la part inavouable de Jésus, source d'une grande joie intellectuelle appelant à être partagée ; motivation en soi suffisante pour créer l'exposition.

La démarche praxéologique a permis de prendre conscience de ma position et ainsi passer à l'étape prophétique de la dynamique *trash*. L'observation a démon-

tré que loin d'être objective (bien que sans être « fausse » pour autant) ma vision de l'Église se trouvait tributaire de mon contexte et de mon vécu. Par la suite, l'interprétation a établi que la science historique ne pouvait pas non plus entériner mes conclusions de manière objective. Ces étapes ont permis de relativiser la disposition première et spontanée qui cherchait à évincer le pur au nom de l'impur. L'ouvrage de Gadamer a ouvert une autre voie de réalisation en invitant à réorienter le projet dans une optique de questionnement et la lecture de l'évangile a fait prendre conscience qu'au-delà de la simple « trashitude » de Jésus, un objectif plus grand était dessiné : atteindre à la dignité humaine intrinsèque de chacune et chacun. La lecture *trash* a fait ressortir que l'atteinte de cet objectif semble exiger l'abolition du concept de chefs-es et de dominants-es ainsi que, cela va de soi, de subalternes et de dominés-es⁹⁷.

Cette évolution ou révolution, a permis de passer à la seconde étape de la dynamique *trash* : scandaliser et frapper l'imaginaire oui, mais de manière à ouvrir un espace de réflexion qui invite à une prise de conscience. Pour atteindre l'objectif, j'ai dû repenser l'exposition de manière à faire place à la réflexion des personnes spectatrices et non à présenter la mienne seule. En bout de ligne, la différence principale et majeure, se situe dans le fait que je ne cherche plus à imposer ma vision de Jésus mais que je pose une question : « Est-ce qu'un autre Jésus est possible ? ». Question à laquelle toutes et tous peuvent donner leurs propres réponses.

Au niveau de la troisième étape de la dynamique *trash* qui consiste en la peur de l'impur et le refus du prophétique, certaines personnes pourront s'avérer imperméable au contenu prophétique de l'exposition et se sentir tout simplement

⁹⁷ L'idéologie sociale moderne qui en serait le plus près serait donc l'anarchie. Ce mot réfère le plus souvent au désordre et au chaos, cependant cette définition est inexacte. Le mot anarchie vient du grec *αναρχία* – *anarkhia* –, du *an-*, préfixe privatif : absence de, et *arkhê* : commandement, ou « ce qui est premier ». Anarchie signifie donc absence de commandement ou absence de ce qui est premier et aucunement désordre, chaos et destruction. Cette définition péjorative et communément admise malgré sa fausseté, démontre peut-être notre difficulté à concevoir qu'une société sans domination ni sujétion serait simplement possible.

agressées. Au niveau du public en général, on peut prévoir l'habituel vandalisme mais d'un point de vue plus permanent, des personnes influentes pourraient me ranger dans la « liste noire » des artistes imbuables. Par la suite, il deviendrait difficile de faire carrière et d'être engagée ou reconnue professionnellement dans le petit milieu de la peinture au Québec.

Pour ma part, je suis confiante dans le fait que la démarche praxéologique a permis d'atteindre une ouverture à l'autre assez efficace et respectueuse pour m'éviter d'apparaître dans la liste des proscrits-es. Cependant, si jamais cela devait advenir, qu'il en soit ainsi.

3. La dynamique *trash*

La dynamique *trash* possède un angle d'approche structuré et performant qui fait sens. Elle a permis de poser un regard original sur des textes bibliques et a proposé une interprétation intéressante du message, du comportement et de la mort de Jésus en soulevant des questions qui procèdent d'un point de vue très humain et incarné. Pour ce faire, elle a mis l'accent sur les aspects les plus inavouables présents dans les textes, par exemple en se concentrant sur ce qui est rejeté, vandalisé ou sali.

Cette option préférentielle pour le déchet permet de soulever des enjeux qui peuvent être oubliés telle l'importance de la notion de souillure et les particularités de celle-ci par exemple sa contagion, la qualité de déchets sociaux de certains personnages, la position risquée que soutient Jésus en s'associant à la souillure et à l'impureté ainsi qu'au potentiel scandaleux d'une telle attitude. Cette préférence pour cet aspect des choses a fait rechercher ce qui a pu paraître le plus insupportable aux gens de l'époque. Cet angle d'approche a permis de remarquer un patron d'intervention où Jésus sabre dans la notion de dominance au nom de la dignité des dominés-es, il critique voire interdit tout « ce qui est premier » en dehors de Dieu, au point de laisser entrevoir un monde où il n'y a pas de dominants. Une lecture *trash* a donc pu apporter un éclairage intéressant sur le comportement, le message et l'élimination de Jésus et ainsi remarquer des enjeux qui apparaissent rarement.

Considérant cette bonne performance, l'orientation *trash* pourrait donc être comptée parmi les outils intéressants et utiles de l'interprétation des évangiles. Cette orientation fait d'ailleurs partie d'un courant plus vaste qui cultive de l'intérêt pour ce qui est rejeté en tant que déchet. Par exemple, on y retrouve la psychologie qui en s'intéressant aux déments-es, aux désordres de l'esprit, aux rêves ou aux méandres de la sexualité et des fantasmes parvint à lever le voile sur tout un monde jusque là ignoré de l'humanité. Le travail accompli pour combattre le racisme et le sexisme permit de faire entendre la voix des réprouvés qu'étaient (et que sont encore trop souvent) les femmes et les ethnies non blanches qui purent apporter une vision de la réalité autre que mâle et caucasienne. Sans oublier bien sûr la valorisation actuelle du déchet comme tel, ressuscité par le recyclage. Bien entendu, le recyclage et le *trash* sont des notions modernes. On peut donc se demander s'il est bien sérieux d'appliquer ces notions à des textes millénaires.

Le mot *trash* au sens où on l'entend aujourd'hui est bien sûr, tout à fait récent. Cependant, la réaction de rejet face à l'impureté et à la souillure que suppose ce terme est présente depuis le début de l'humanité et date probablement du moment où il apparut important de rejeter les excréments et la putréfaction hors du milieu de vie quotidien. Le *trash* s'intéresse donc à une pulsion instinctive de l'humanité et non à une orientation passagère.

Peut-être à cause de cela, il peut sembler sans intérêt voire, repoussant de s'intéresser en premier lieu à ce qui est souillé et le mettre au cœur d'une théorie. En effet, Jésus lui-même dû être converti avant d'en arriver à accueillir jusqu'aux derniers des derniers.

Partant de là, Jésus se retira dans la région de Tyr et de Sidon. Et voici qu'une Cananéenne vint de là et elle se mit à crier : « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par un démon. » Mais il ne lui répondit pas un mot. Ses disciples, s'approchant, lui firent cette demande : « Renvoie-la, car elle nous poursuit de ses cris. » Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais la femme vint se prosterner devant lui : « Seigneur, dit-elle, viens à mon secours ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » – « C'est vrai, Seigneur ! reprit-elle ; et justement les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Alors Jésus lui répondit : « Femme, ta foi est grande ! Qu'il t'arrive comme tu le veux ! » Et sa fille fut guérie dès cette heure-là. (Mt 15, 21-18)

Ce passage est très intéressant car on y voit la conversion de Jésus au *trash* au travers les deux premières étapes de la dynamique *trash*.

Étape 1, l'agression : La femme cananéenne est perçue comme *trash*. Elle est païenne impure mais ose exiger de l'aide d'un rabbi juif pur. Elle embarrasse, énerve et peut-être même, scandalise les apôtres. Jésus est poussé par eux à intervenir pour rejeter la souillure hors du cercle de ses suivants-es. Dans un premier temps, il tente donc de repousser la femme impure en lui montrant qu'elle est une intruse. « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » La femme insiste encore et Jésus agacé, se sentant peut-être même agressé, répond par une contre-agression : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » Jésus ramène cette femme étrangère à sa situation d'impure en la traitant de chienne. Il l'élimine de sa vie et de sa mission en tant que personne indigne comme se doit de le faire tout rabbi qui se respecte.

Étape 2, l'ouverture de la conscience : « C'est vrai, Seigneur ! reprit-elle ; et justement les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » La femme ne se défend pas contre l'insulte. Au lieu de partir ou de tenter une nouvelle agression, elle assume son impureté et son statut de chienne. Elle est *trash* jusqu'au bout et se faisant, arrive à provoquer une prise de conscience. Elle ouvre un espace de compréhension qui permet à Jésus de réaliser qu'il est envoyé pour tous les peuples, qu'ils soient purs ou non.

Mais il reste qu'en elle-même, la crucifixion est l'un des emblèmes par excellence du *trash* et du déchet à éliminer. En premier lieu, Jésus meurt d'avoir invité les gens à passer au deuxième moment de la dynamique *trash*, transcender l'impureté pour reconnaître la valeur et la dignité des personnes. Cette prise de position implique qu'il soit devenu lui-même un déchet et un impur d'où cette mort infâmante qui le discrédite. Cependant, sa résurrection affirme et prolonge le moment prophétique du *trash* en ouvrant à nouveau ce qui avait été fermé par la peur. Il continue à vivre au travers tous ceux et celles qui cultivent la patience et la compréhension devant le *trash*.

Comme on voit, le *trash* n'est pas qu'une mode passagère mais fait bien office de « lunettes » avec lesquelles il est possible d'apercevoir les choses sous un angle

nouveau et productif. La dynamique *trash* en se concentrant sur les enjeux que soulèvent la souillure et le rejet de celle-ci permet de faire apparaître des points dramatiques et intéressants qui sont à même de faire sens pour aujourd'hui.

4. La foi

Le point saillant de la « trashitude » du Jésus des évangiles consiste en l'annonce que toutes les personnes soient également dignes et pures. Cette croyance mise en pratique, vandalise la structure sociale qui elle, est (encore) construite sur la croyance opposée que certaines personnes soit plus dignes que d'autres d'avoir et d'être. Que le plus grand doive servir et donc s'abaisser devant plus petit que lui s'avère contraire à l'ensemble de ce que la société occidentale chrétienne et à peu près toutes les autres cultures du monde, ont pu élaborer pratiquement, intellectuellement et spirituellement jusqu'à aujourd'hui.

D'un certain point de vue, je crois que cette foi à laquelle convie Jésus est très exigeante. Elle se rit de la façon dont nous avons toujours construit notre réalité. Vivre dans un monde sans dominants-es et sans dominés-es ... l'instinct humain permet-il seulement d'envisager une telle expérience ? Jésus pour sa part, semble persuadé qu'il soit possible d'aimer sans contrainte, de donner et de partager tout en ayant aucun dominant et de n'en être un pour personne.

C'est un message mortel pour la société telle qu'on la connaît et telle que nous l'avons toujours conçue. Une société avec des plus dignes, des plus riches et des plus méritants que d'autres. À mon sens, l'histoire de l'Église démontre que même avec la meilleure volonté du monde, tant qu'il y aura des Pères, des Maîtres et des Docteurs, il y a peu d'espoir à entretenir sur le Royaume de Dieu qui contrevient à toutes les lois qu'impliquent la présence de ces distingués statuts à honorer et satisfaire.⁹⁸ C'est ce en quoi, pour ma part, je crois.

À un niveau de foi plus personnelle, le parcours praxéologique m'a mené vers une conversion à l'autre et donc, à l'amour. Au début l'exposition cherchait à fou-

⁹⁸ Et bien sûr, je me mets dans le lot puisque cette maîtrise me fera maître et donc je traverse du mauvais côté de la clôture.

droyer le public un peu à la manière de l'Esprit-Saint et ses langues de feu venue du ciel. Cette orientation, bien qu'intéressante en soi, aurait surtout servi à exposer une révolte que je considère légitime en espérant rejoindre ceux et celles qui la partagent et secouer les autres.

Le travail accompli m'a permis de comprendre par la suite que la véritable valeur de cette vision des choses n'est pas dans sa capacité à bousculer le bien pensé mais à le questionner. La différence est mince mais fondamentale. Je crois qu'elle rejoint davantage la pratique du Royaume. Au nom de ce Royaume, le *trash* sacrifie sa liberté sauvage et tend le flanc pour offrir les questions qui garantissaient sa propre puissance. Il le fait sans regret, humblement car l'objectif de la seconde version de l'exposition est de se mettre au service des autres. C'est ce qui fait maintenant sa force.

À ce titre, je crois que l'on pourrait parler de foi. Bien entendu, ce n'est pas n'importe quelle foi, c'est une foi qui ne craint pas ce qui est *trash* ou ce qui est considéré impur ou indigne ; au contraire, elle en fait sa fierté et son grand amour. Non pas pour « l'aider » ou l'emmener à changer vers quelque chose de « mieux » mais bien pour y trouver ce qu'elle cherche. Aussi, elle ne tend pas à évincer la souillure de son univers pour atteindre un idéal de pureté. Au contraire, c'est une foi qui place le déchet au plus près de son cœur car c'est à lui qu'elle donne le plus de valeur. Valeur en tant qu'allié de première main pour l'élévation de la conscience humaine et clef privilégiée du Royaume de Dieu.

Alors, est-ce que j'ai la foi ? Finalement, j'ai bien peur que oui.

Bibliographie

1. Études historiques sur la Bible et/ou féministes

ABBOTT, E., *Histoire universelle de la chasteté et du célibat*. Montréal, Fides, 2001 (1999).

BARRY, C., *Des femmes parmi les apôtres. 2000 ans d'histoire occultée*. Montréal, Fides (coll. Grandes conférences), 1997.

BELO, F., *Lecture matérialiste de l'évangile de Marc*. Paris, Cerf, 1987 (1982).

BOUTTIER, M., *Du Christ de l'histoire au Jésus des évangiles*. Paris, Cerf, 1969.

DASILVA, A., « La condition féminine dans la littérature mésopotamienne et biblique », dans *Des femmes aussi faisaient route avec lui. Perspectives féministes sur la Bible*. Montréal, Médiaspaul, 1995, p. 75-102.

DE BIRÉ, L., « Ainsi que quelques femmes... Un parcours autour de Luc 8,1-3 ». *Scriptura : nouvelle série*, 4/1 (2002) 57-77.

DE VAUX, R.O.P. *Les institutions de l'ancien testament*, Paris, Cerf, 1989.

DREWERMANN, E., *L'évangile des femmes*. Paris, Seuil, 1996.

EISENBERG, J., *La femme au temps de la bible*. Stock/L.Pernoud, 1993.

FABRIS, R., *La femme dans l'Église primitive*. Paris, Nouvelle Cité, 1987 (1982).

FAIVRE, A. *Naissance d'une hiérarchie. Les premières étapes du cursus clérical*. Paris, Beauchesne, 1977.

FIORINZA, E.S., *En mémoire d'elle*. Paris, Cerf, 1986.

FLEMING, J., *Passover and the Last Supper*. Jerusalem, Biblical Resources, 1990.

FUNK, R.W., *Honest to Jesus*. San Francisco, Harper, 1996.

FUSCO, V., « La quête du Jésus historique, bilan et perspectives », dans MARGUERAT, D., NORELLI, E. et J.-M. POFFET, dir., *Jésus de Nazareth. Nouvelles approches d'une énigme*. Genève, Labor et Fides, 1998, p.25-57.

GIRARD, R., *Je vois Satan tomber comme l'éclair*. Paris, Grasset et Fasquelle, 1999.

HEINEMANN, U.R., *Des eunuques pour le royaume des cieux, L'Église catholique et la sexualité*. Paris, Robert Laffont, 1990.

HOLL, A., *Jésus en mauvaise compagnie*. Paris, Bernard Grasset, 1972.

JERÉMIAS, J., *Paroles de Jésus. Le message central du Nouveau Testament*. Paris, Cerf, 1991 (1962).

MARGUERAT, D., « Le projet de Jésus : une énigme non résolue », dans FOCANT, C., SCHLOSSER, J., MARGUERAT, D. et al., *Le Jésus de l'histoire*. Bruxelles, Lumen Vitae, 1997, p. 67-88.

MARGUERAT, D., « La « troisième quête » du Jésus de l'histoire ». *Recherches de Science Religieuse*, 87 (1999) 397-421.

MEIER, J.P. *A marginal Jew. Rethinking the historical Jesus*. New York, Doubleday, 1991.

POUDRIER, R., *L'insoumis de Nazareth. Les controverses de Jésus avec les autorités*. Montréal, Médiaspaul, 1999.

PRIEUR, G., Mordillat, G., *Jésus, illustre et inconnu*. Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 2001.

QUÉRÉ, F., *Les femmes de l'évangile*. Paris, Seuil, 1982.

PAQUETTE LESSARD, S., « La liberté de Jésus : un modèle pour une vie chrétienne authentique ». *Scriptura : nouvelle série*, 7/1 (2005) 13-27.

THEISSEN, G., *L'ombre du Galiléen. Récit historique*. Paris, Cerf, 1988.

2. Histoire de l'art

BERNARD, J., « Qu'y-a-t-il dans une « crise » ? Problèmes parallèles dans les mouvements spirituels et les images religieuses de la fin du XIXe siècle en France », dans CHRISTIN, O. et D. GAMBONI, dir., *Crises de l'image religieuse*. Paris, Éd. de la maison des sciences de l'homme, 1999, p. 213-238.

COVIN, M., « La passion des mots », dans GUILLERM, J.P., dir., *Des mots et des couleurs*, Presses universitaires de Lille, p. 13-37.

DE LAVERGNE, S., *Art sacré et modernité. Les grandes années de la revue « L'art sacré »*. Namur, Culture et vérité, 1992.

FOUILLOUX, É., « Autour de Vatican II : crise de l'image religieuse ou crise de l'art sacré », dans CHRISTIN, O. et D. GAMBON, dir., *Crises de l'image religieuse*. Paris, Éd. de la maison des sciences de l'homme, 1999, p. 263-280.

MENOZZI, D., *Les images, l'Église et les arts visuels*. Paris, Cerf (Texte en main), 1991.

NEIPP, B., « Images du Christ dans le bouillonnement du 19^e siècle. Un renouveau de l'art religieux ? », dans MARGUERAT, D., NORELLI, E. et J.-M. POFFET, dir., *Jésus de Nazareth. Nouvelles approches d'une énigme*. Genève, Labor et Fides, 1998, p. 89-106.

STEINBERG, L., *The sexuality of Christ in renaissance art and in modern oblivion*. Chicago/London, The university of Chicago Press, 1996.

3. Autres références

CAMPBELL, M.M., « Jeux d'interprétation en praxéologie pastorale », dans

NADEAU, J.-G., dir., *La praxéologie pastorale. Orientations et parcours*, t. 1. Montréal, Fides (CEP 4), 1987, p. 53-67.

GADAMER, H.G., *Vérité et méthode*. Paris, Seuil, 1996 (1960).

LEFEBVRE, D.G., *Missel vespéral romain*. Éd. de l'Abbaye de St-André, 1929.

RENAUD, F., « Étude critique : Jean Grondin, *Hans-Georg Gadamer. Eine Biographie* ». *Philosophiques*, 28/1 (2001) 205-218.

SEEWALD, P., *Lumière du monde*. Paris, Bayard culture, 2010.